

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

La psychanalyse des enfants : étude comparée des traductions de deux oeuvres  
fondatrices, suivie d'un glossaire

par  
Danielle Lamoureux

Département de linguistique et de traduction  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A.)  
en traduction

Mai 2008

© Danielle Lamoureux, 2008



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

La psychanalyse des enfants : étude comparée des traductions de deux oeuvres  
fondatrices, suivie d'un glossaire

présenté par :

Danielle Lamoureux

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

.....  
président-rapporteur

.....  
directeur de recherche

.....  
membre du jury

## Résumé

Melanie Klein, célèbre pour son oeuvre de « pionnier » dans le domaine de la psychanalyse des enfants, repère très tôt une contradiction dans la conceptualisation de son travail avec les enfants : bien que la conduite de la cure des enfants soit essentiellement la même que celle des adultes, le psychisme des patients très jeunes est différent, et cette différence se manifeste par un mode d'expression particulier, le jeu. D'avoir situé le jeu dans la cure a permis à Melanie Klein de poser les fondements psychanalytiques de la cure avec les enfants. Ce faisant, elle s'est opposée à l'approche psychopédagogique préconisée par Anna Freud. Cette divergence de position est à l'origine de la controverse entre freudiens et kleiniens qui subsiste encore aujourd'hui.

Je revisite ici cette contradiction et cette controverse en jetant un regard neuf de traducteur sur deux oeuvres contemporaines : *La psychanalyse des enfants* (Melanie Klein) et *Le traitement psychanalytique des enfants* (Anna Freud). Je reconstitue le parcours de traduction de ces oeuvres fondatrices en étudiant les manuscrits originaux écrits en allemand ainsi que les traductions anglaises, américaine et françaises.

Ici, la traduction est envisagée non pas comme un produit fini mais comme un travail, au sens psychanalytique du terme; elle fait donc appel à des stratégies perlaboratrices semblables à celles que mettent en oeuvre le rêve et le deuil.

Mots-clés : Traduction, traductologie, psychiatrie, psychanalyse, enfant

## Abstract

Melanie Klein, renowned for her pioneering work in the development of child psychoanalysis, quickly identified a conceptual contradiction in her work with children: even though the course of therapy is basically the same for children and adults, the psyche of very young patients is quite different and unique. Children essentially express their thoughts and emotions through play. Klein's introduction of play as an intrinsic part of therapy laid the foundations for children's psychoanalytical treatment. However, in doing so, she ran counter to the educational psychology approach advocated by Anna Freud. Klein's divergent stance sparked the controversy between Freudians and Kleinians that still prevails today.

I revisit that contradiction and controversy by casting a translator's fresh eye on the various translations of two seminal works: *La psychanalyse des enfants* (Melanie Klein) and *Le traitement psychanalytique des enfants* (Anna Freud). I reconstruct the course of translation by studying the original German texts and the translations produced by British, American and French translators.

Translation here refers not to the final product but to the work of translating, in the psychoanalytical meaning of the term *work*, which therefore calls into play the same mechanisms that arise in the dreamwork and the work of mourning.

Keywords: Translation, translation studies, psychiatry, psychoanalysis, child

Table des matières

Résumé .....	i
Abstract .....	ii
Table des matières .....	iii
Liste des abréviations .....	iv
Dédicaces .....	v
Remerciements .....	vii
Introduction .....	1
Chapitre premier : Le travail du rêve .....	6
Chapitre deuxième : Le travail de la traduction .....	17
Objectifs .....	26
Méthodologie .....	28
Chapitre troisième : Le travail du deuil .....	151
Conclusion .....	170
Glossaire .....	175
Bibliographie .....	201
Annexe .....	viii

Liste des abréviations

Allem.	Allemand
Angl.	Anglais
Dr	Docteur
Dre	Docteure
M. A.	Monsieur A.
M. B.	Monsieur B.
N.D.T.	Note du traducteur

À la mémoire de mes parents  
Avec toute ma gratitude

« Comment oser parler de traduction devant vous qui, dans la conscience vigilante que vous avez d'enjeux immenses, et non seulement du destin de la littérature, faites de cette tâche sublime et impossible votre désir, votre inquiétude, votre travail, votre savoir et votre savoir-faire?

[...]

« Si j'ose aborder ce sujet devant vous, c'est que ce découragement même, le renoncement précoce dont je parle et dont je pars, cet aveu de faillite devant la traduction, ce fut toujours en moi, l'autre face d'un amour jaloux et admiratif : passion pour ce qui, s'endettant infiniment auprès d'elle, appelle, aime, provoque et défie la traduction, admiration pour ceux et celles que je tiens pour les seuls à savoir lire et écrire : les traductrices et les traducteurs. »

Jacques Derrida, *Qu'est-ce qu'une traduction « relevante »?*, p. 7-8.

## Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier monsieur Alexis Nuselovici Nous, professeur titulaire au département de linguistique et de traduction, qui a eu la gentillesse d'accepter la direction de ce mémoire. Je désire lui témoigner toute ma reconnaissance pour son accueil et ses conseils judicieux.

Je veux également exprimer ma gratitude à monsieur Richard Patry, professeur titulaire et directeur du département de linguistique et de traduction, qui a pris le temps de me rencontrer, de cerner mes intérêts de recherche et de m'orienter vers monsieur Nous.

Un grand merci au personnel de la Bibliothèque et Archives Canada, à Ottawa. La réalisation de ce travail n'aurait tout simplement pas été possible sans leur précieuse collaboration.

Merci aussi à madame Véronique Grech pour son soutien technique indéfectible durant toutes ces années.

## Introduction

« On est parfois troublé par cette multitude de phénomènes que nous offre le vaste domaine de la vie psychique chez l'homme, depuis le jeu de l'enfant et les autres manifestations primitives de l'activité fantasmatique, en passant par le développement initial des intérêts et des aptitudes dans l'enfance, jusqu'aux réalisations les plus éminentes et les plus originales de l'âge mûr. C'est alors qu'il faut se rappeler que, dans la pratique et la théorie de la psychanalyse, Freud a mis à notre disposition un moyen d'explorer cet immense espace et de pénétrer la sexualité infantile, cette source inépuisable de toute vie.

Abraham, *Psychoanalytische Studien zur Charakterbildung*, p. 51<sup>1</sup>. »

Ce que nous propose Sigmund Freud, c'est une voie sûre à long terme nous permettant de retrouver notre liberté intérieure. Le freudisme est l'alliance d'un système de pensée et d'un outil thérapeutique, la psychanalyse, fondée sur une conception de l'inconscient, une théorie de la sexualité et une appréhension de la relation thérapeutique en termes de transfert.

Le travail analytique vise une mutation, l'élaboration d'un autre projet de vie, et non seulement le simple effacement d'une souffrance en vue d'un retour à un état antérieur de santé. La psychanalyse ne fait pas bon ménage avec l'utopie de la santé parfaite désormais étendue à la sphère psychique. La cure analytique a pour objet la réorganisation de l'appareil psychique. Elle se propose d'amener le sujet à restructurer l'ensemble de sa personnalité, en rendant conscients ses mécanismes défensifs, mais aussi en mettant en évidence le rôle compensatoire que joue tel ou tel symptôme.

---

<sup>1</sup> Klein (1959), page liminaire.

Le travail analytique vise non pas la guérison, mais la libération qui rend le sujet capable d'une autoréflexion permanente. Il s'agit là de la dimension émancipatrice de la psychanalyse; l'analyse infinie y prend son véritable sens, qui n'est pas celui d'une cure interminable mais de la capacité du sujet à se remettre en question, à s'émanciper en dépassant ses aliénations. L'analysant prend lucidement conscience des conflits qui le traversent et en décide l'issue en conscience.

Le propre de la démarche de connaissance psychanalytique est le tournant critique face à l'expérience d'une vie insupportable; le travail analytique est un travail de désillusion, de véracité, renforçant la capacité du sujet à se construire par l'autoréflexion critique. La psychanalyse renforce l'aptitude à mieux vivre l'inconfort radical à laquelle nous expose l'aventure intérieure. Elle n'est ni une morale ni une ligne de vie; elle ne peut donc en aucun cas dicter à qui que ce soit une conduite à tenir. C'est au patient de gérer sa vie avec ce que l'analyse lui a permis de comprendre sur lui-même. Bref, la psychanalyse ne cherche pas à guérir, elle cherche à faire oeuvre d'autonomie.

Parler d'inconscient freudien, c'est trahir Freud, car le terme allemand qu'il utilisait, *Unbewußte*, est un participe passé que nous devrions traduire par insu. Peu importe. Freud désigne par inconscient les phénomènes qui échappent à la réalité intime du processus de la connaissance. L'homme ne peut savoir tout ce qui se passe en lui, même lorsqu'il cherche à percevoir ce qui échappe à sa conscience : il y a toujours des zones d'ombre. En positivant la notion d'inconscient, Freud l'a transformée en un concept dynamique, explicatif de l'être humain; l'inconscient est, au même titre que le conscient, un lieu dont l'existence s'est peu à peu révélée à partir de symptômes apparemment incompréhensibles.

En quelques décennies, l'expérimentation en neurobiologie et en sciences cognitives ainsi que les progrès de l'imagerie cérébrale ont révolutionné la compréhension du fonctionnement mental. L'existence d'une vie mentale inconsciente reste néanmoins une affirmation valide, aujourd'hui établie expérimentalement.

Notre inconscient est, selon Freud, un système autonome, caché à la conscience, étranger à ses règles. « Nous ne le connaissons comme conscient qu'une fois qu'il a subi une transposition ou traduction en conscient<sup>2</sup>. » Dévoiler l'inconscient, c'est le faire émerger, et cet événement a valeur curative. Une barrière sépare le conscient de l'inconscient, que la parole permet parfois de franchir : l'analyse, étymologiquement l'art de « dénouer les noeuds » des affects refoulés, est née... En Grèce<sup>3</sup>, quand le commandant d'un navire « en partance » voulait quitter le quai, il criait « *analisus!* », ce qui signifie « larguez les amarres! »

Parole et langage engendrent le cours d'une psychanalyse et déterminent ses conditions de possibilité. La règle du tout-dire est au principe de cette expérience; elle vise à permettre la saisie des incorporations du langage dans la parole et à faire advenir l'efficacité des mots au service d'une capacité de penser. Cette règle fondamentale instaure un rythme de la parole et du silence en invitant l'analysant à parler comme jamais, à l'encontre des apprentissages et de l'éducation. La règle fondamentale incite à dire ce que nous ne savons pas en même temps que nous croyons dire ce que nous savons. Là où la parole définit son territoire et sait poser ses clôtures, l'exercice du dire

---

<sup>2</sup> S. Freud (1968), p. 65.

<sup>3</sup> Il y a bien longtemps, j'ai eu la chance et le bonheur de faire la connaissance du Dr George Zavitzianos. Psychiatre, psychanalyste didacticien et professeur à l'Université McGill, il avait fait partie (avec la princesse Marie Bonaparte) du premier groupe psychoanalytique grec, formé à Athènes après la Seconde Guerre mondiale. Il enseignait, entre autres choses, ce qu'il appelait « *The Prehistory of Psychoanalysis in Ancient Greece* », soulignant ainsi la richesse de la culture grecque, source d'admiration et d'inspiration pour Sigmund Freud. Je tiens à lui témoigner toute ma reconnaissance.

ne cesse d'y chercher des ouvertures, créant parfois des brèches. L'exercice analysant du dire revient à s'efforcer de contourner les défenses ou réactions phobiques que la parole sait ériger contre les pensées, croyant les protéger ou protéger l'appareil psychique lui-même. Et l'état qui fait dire est alimenté par les transferts d'affects.

Philip Roth (1970), à la fin du roman *Portnoy et son complexe*, a remarquablement caricaturé l'avènement du dire dans la parole. Le narrateur y raconte sa vie sans omettre le plus scabreux et sans réserve tellement perceptible. L'écrit se termine par un long cri à la fois de soulagement et de désarroi : l'analyste n'apparaît qu'à ce moment d'extinction du récit pour préciser : « Pon (*dit le docteur*). Alors, maintenant nous beut-être bouvoir gommencer, oui<sup>4</sup>? »

L'acte de traduire (Harel, 1998) est peut-être le motif premier de la rencontre analytique. Le sujet demande d'une certaine manière à être entendu pour ce qu'il n'est pas. Après avoir épuisé les balises autobiographiques du récit de soi, l'analysant perçoit que le « manque-à-dire<sup>5</sup> » appartient au monde onirique de l'infigurable. Cette faille fait surgir le désir d'« être-un-autre<sup>6</sup> » au coeur de l'acte de parole. L'analysant est à la recherche d'un savoir qui n'a rien à voir avec l'approfondissement de la connaissance de soi. L'expérience de l'analyse s'acquiert par la mise en valeur de l'oubli qui permet de se savoir « autre-que-soi<sup>7</sup> ». Ce qui nécessite en retour, aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste, cet appel de la traduction. La traduction n'est pas autre chose que cet « exercice tenace d'altérité<sup>8</sup> ».

---

<sup>4</sup> Roth (1970), p. 372.

<sup>5</sup> Harel (1998), p. 169.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 171.

Les voies de traverse (Michaud, 1998) entre psychanalyse et traduction sont nombreuses. Un matériau commun aux deux pratiques les lie intimement : le langage du sujet humain et les remaniements subjectifs qui peuvent s'opérer par les seuls effets de la parole. La psychanalyse est inséparable d'une pensée de la traduction. Il n'y aurait pas de théorie psychanalytique sans cette notion essentielle qui est la possibilité fondamentale de pouvoir transformer et traduire une chose dans une autre; la pensée freudienne tient précisément dans une démarche qui procède par une série de translations. D'ailleurs, l'intérêt de Freud envers la traduction n'était pas que théorique; jeune neurologue, il avait lui-même traduit des textes de Charcot.

Si la traduction fait indissolublement partie du corps psychanalytique, cela implique tout aussi inévitablement sa contrepartie, à savoir qu'il est impensable de traduire sans l'inconscient, sans que ses effets refluent dans la traduction. Les commentaires des traducteurs, qui se glissent dans ces notes infrapaginales, permettent d'ailleurs de saisir ces rapports transférentiels à l'oeuvre dans l'opération traduisante.

La traduction n'est pas qu'un fait de langage; elle concerne avant tout l'humain. Et c'est cette dimension humaine de la traduction qui lui confère toute sa richesse. En fait, la traduction fait appel à des stratégies perlaboratrices semblables à celles que mettent en oeuvre le rêve et le deuil.

## Chapitre premier

### Le travail du rêve

*« Had I the heavens' embroidered cloths,*

*[...]*

*I would spread the cloths under your feet:*

*But I, being poor, have only my dreams;*

*I have spread my dreams under your feet;*

*Tread softly because you tread on my dreams<sup>9</sup>. »*

William Butler Yeats, *He wishes for the cloths of heaven*

La prise en considération des rêves et l'étude minutieuse du travail nécessaire pour reconstituer le passage de leurs idées latentes, des souhaits souvent d'origine infantile réveillés par quelque incident de la veille, au contenu manifeste que constitue le récit du rêve au réveil, représentent l'étape la plus importante de l'élaboration de la psychanalyse. Sigmund Freud considérait *L'interprétation des rêves* (1900) comme son oeuvre la plus importante; il a complété tout au long de sa vie cet ouvrage complexe, d'une richesse exceptionnelle. L'interprétation des rêves est la *via regia* qui mène à la connaissance de l'inconscient. Et c'est le préconscient qui représente le lieu de passage obligé où, dans le sens du travail du rêve comme dans le sens inverse de son interprétation, se situe l'unique possibilité d'imaginer cet insaisissable inconscient.

---

<sup>9</sup> Yeats (1963), p. 81.

Le « préconscient traducteur<sup>10</sup> »

Le préconscient (Kaës, 1995) est le système de l'appareil psychique dans lequel s'effectue la transformation que subissent certains des contenus et des processus inconscients pour retourner à la conscience. C'est à ce système qu'est attachée la capacité associative, traductrice et interprétative de la psyché.

Le préconscient est le lieu des inscriptions de mots, le lieu des montages psychiques qui tiennent leurs origines des toutes premières expériences de l'*infans* dans son rapport à la parole et au langage. La formation et l'activité du préconscient sont profondément tributaires de l'interjeu entre le sujet et l'autre. Et la première fonction de porte-parole accomplie par la mère, celle où elle accompagne par la parole les expériences de plaisir et de déplaisir de son enfant, est la condition et le modèle de formation du préconscient à partir de l'activité de l'autre.

Le préconscient achemine les représentations<sup>11</sup> inconscientes et les charges d'affect qui leur sont liées vers les « “mots pour le dire<sup>12</sup>” ». Dans le préconscient, les mots peuvent servir tout aussi bien le refoulement que le frayage des voies de retour du refoulé<sup>13</sup>. Le préconscient est ouvert dans ses deux directions comme un « commutateur psychique<sup>14</sup> » qui porte trace de ses premières expériences constituantes.

C'est le lien qu'il entretient avec le langage qui fait la spécificité du préconscient. Le système inconscient contient les investissements de chose des objets; le système

---

<sup>10</sup> L'expression est de René Kaës. Voir Kaës (1995), p. 478-481.

<sup>11</sup> Ce terme est défini dans le glossaire (p. 194-195).

<sup>12</sup> Kaës (1995), p. 481.

<sup>13</sup> Voir la définition des termes « refoulé » et « refoulement » dans le glossaire (p. 191-194).

<sup>14</sup> Kaës (1995), p. 479.

préconscient apparaît quand cette représentation de chose est surinvestie du fait qu'elle est reliée aux représentations de mot qui lui correspondent. Grâce au travail analytique, les représentations de chose, c'est-à-dire les contenus de l'inconscient, sont mises en relation avec les représentations de mot susceptibles de les dire et par conséquent de les préparer à la prise de conscience. Le préconscient est le lieu où s'opère cette transposition en mots, cette liaison entre les mots et la chose inconsciente.

### Le travail du rêve

Contrairement aux chercheurs de son époque qui voyaient dans le rêve le produit dégradé d'une activité mentale dissociée, Freud postule, dans *L'interprétation des rêves* (1900), que le rêve traduit une activité intense où apparaît la lutte entre l'expression du désir et les défenses contre cette expression.

Au cours du sommeil, le Moi interrompt ses relations avec le monde extérieur et une bonne partie des inhibitions imposées au Ça, le réservoir des pulsions<sup>15</sup>, deviennent superflues. Ainsi, l'activité psychique qui s'y manifeste sous forme de rêves devient un objet d'étude fascinant.

Il est possible d'interpréter les rêves si nous admettons que le souvenir qu'ils nous laissent après notre réveil n'est qu'une façade derrière laquelle se dissimule leur processus véritable. Nous distinguons ainsi dans le rêve un contenu manifeste et des pensées latentes. Le travail du rêve est le processus qui permet la transformation des

---

<sup>15</sup> Ce terme est défini dans le glossaire (p. 188-189).

pensées latentes en contenu manifeste; il nous offre un excellent exemple de la façon dont le matériel inconscient du Ça, originaire et refoulé, s'impose au Moi, puis subit les modifications appelées déformations du rêve par suite de l'opposition du Moi.

Ce qui confère au rêve son inestimable valeur, c'est le fait que le matériel inconscient, en pénétrant dans le Moi, y apporte ses méthodes de travail qui diffèrent des règles connues de la pensée éveillée. Les lois qui régissent le cours des processus dans l'inconscient sont remarquables et permettent d'expliquer le caractère étranger des rêves. La condensation permet la formation de nouvelles unités à partir d'éléments qui, à l'état de veille, resteraient certainement séparés. Ainsi, un élément unique du rêve manifeste représente souvent une quantité de pensées latentes de ce rêve, comme s'il faisait allusion à toutes à la fois; le rêve manifeste est donc extrêmement abrégé par rapport aux matériaux si abondants dont il est issu. Le déplacement facile des investissements d'un élément à un autre est une autre particularité du travail du rêve qui n'est d'ailleurs pas tout à fait indépendante de la précédente. Ainsi, tel élément qui nous semble, de par sa clarté, avoir une grande importance dans le rêve manifeste, s'avère accessoire dans les pensées du rêve, tandis qu'inversement, certains éléments essentiels des pensées du rêve ne sont représentés que par de légères allusions dans le rêve manifeste. Ces mécanismes de condensation et de déplacement, qui correspondent aux figures langagières que sont la métaphore et la métonymie, rendent difficiles l'interprétation du rêve et la découverte des relations entre le rêve manifeste et les pensées latentes. Le contenu manifeste et le contenu latent des rêves apparaissent en quelque sorte comme deux exposés des mêmes événements écrits en deux langues différentes : l'une est brève, condensée et souvent mensongère, l'autre est ample, infinie et intégrale.

En dépit de la complexité et de l'ambiguïté des relations entre le rêve manifeste et le contenu latent qu'il recouvre, il est possible de déduire l'un de l'autre. En effet, les associations du rêveur en liaison avec les éléments du contenu manifeste du rêve permettent d'obtenir les chaînons intermédiaires qui viennent s'intercaler entre les deux, de rétablir le contenu latent et d'interpréter le rêve.

L'interprétation du rêve demeure néanmoins une opération délicate. En effet, le rêve (Sibony, 1998) est en quelque sorte un « espace fibré<sup>16</sup> » qui est aussi une « frontière vive<sup>17</sup> » entre les forces pulsionnelles qui le produisent et les interprétations possibles. Et les fibres sont riches; elles ne sont pas réduites à un ou deux éléments. L'interprétation du rêve ne suit donc pas un trajet parallèle au discours manifeste du rêve. De plus, les fibres se prolongent jusqu'au discours que nous tenons sur elles. Ainsi, l'interprétation du rêve n'est pas le décodage d'un texte déjà achevé; sa traductibilité reste ouverte, avec des clôtures partielles et signifiantes.

### Le travail de l'analyse

L'interprétation s'applique au rêve et à tout ce qui dans le dire et le comportement de l'analysant porte la marque des conflits initiaux. Le psychanalyste (Peraldi, 2006) ne cesse alors de vérifier que la parole, comme fonction du langage, n'est pas un produit du sujet humain, mais qu'au contraire, c'est le sujet humain qui est un produit du langage et de la parole.

---

<sup>16</sup> Sibony (1998), p. 100.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 100.

« Il le vérifie et le démontre à chaque fois que, par les seuls effets de la parole, il constate que s'opèrent des remaniements subjectifs qui peuvent se répercuter jusqu'au plus profond des structures biologiques mêmes du corps<sup>18</sup>. »

Le travail de l'analyse apparaît comme ce que Jakobson nomme une traduction intersémiotique, c'est-à-dire l'interprétation de signes linguistiques au moyen de signes non linguistiques. La maladie opère la traduction du souvenir verbal en un signe corporel complexe équivalent; le travail de l'analyse apparaît alors comme une traduction en sens inverse, une retraduction des signes corporels en signes verbaux, un retour aux signes verbaux du souvenir. Le travail de mise en discours, long et pénible, mené sous la tutelle d'une écoute attentive, permet justement de désenfouir les représentations pathogènes qui sont à l'origine des symptômes. C'est justement ici qu'intervient le rapport de la psychanalyse au langage.

Freud avait observé que lorsque nous prêtons attention aux énoncés de quelqu'un, nous pouvons être attentifs soit à l'image matérielle, soit au contenu, au sens des mots. Mais, autant le contenu (le signifié) est flou, insaisissable et difficile à étudier, autant l'image matérielle des mots (le signifiant<sup>19</sup>) est rigoureusement structurée et parfaitement analysable. C'est donc par le biais de l'image matérielle (le « représentant de la représentation<sup>20</sup> »), du signifiant qu'il convient d'aborder l'étude de l'inconscient.

Entre le signifiant manifeste S1 et le signifiant refoulé S2, l'analyse ne peut se faire par une simple traduction terme à terme :  $S1 = S2$ . Il existe en effet entre ces deux signifiants une chaîne signifiante plus ou moins longue de signifiants intermédiaires qui devront être retrouvés dans l'analyse afin que le signifiant pathogène puisse être

---

<sup>18</sup> Peraldi (2006), p. 105.

<sup>19</sup> Ce terme est défini dans le glossaire (p. 197).

<sup>20</sup> Peraldi (2006), p. 110.

finalement reconstitué en vertu de l'ordonnement logique qui préside à l'organisation de la chaîne.

Il n'est pas d'énoncé S1 proféré par le Moi conscient d'un sujet qui ne renvoie, par le biais des chaînes signifiantes intermédiaires plus ou moins nombreuses et complexes, à un ou des signifiants refoulés, qui ne sont autres que les traces mnésiques de notre histoire passée, elles-mêmes ordonnées logiquement, quoique suivant une logique étrangère à celle de la conscience, en un système signifiant complexe : l'inconscient.

Toutefois, les processus langagiers mettent en jeu toutes sortes de phénomènes qui s'opposent continuellement à la libre circulation d'une « parole vraie<sup>21</sup> ». En effet, la partie consciente de la personnalité, le Moi, qui produit les énoncés manifestes, est en fait définissable en termes de mécanismes de défense<sup>22</sup> qui portent tous sur les chaînes signifiantes et ont pour fonction d'empêcher le retour dans le conscient des signifiants refoulés, autrement que sous une forme profondément remaniée.

Pour que la barre du refoulement soit franchie, il faut que quelque chose de beaucoup plus complexe qu'une simple traduction, quelque chose d'autre que ces simples jeux de langage se manifeste par l'établissement, entre l'analyste et l'analysant en quête de ces signifiants refoulés, d'une relation dite transférentielle. Il s'agit du transfert psychanalytique qui, tant du côté de l'analysant que de celui de l'analyste, est une véritable « “mise en acte de l'inconscient<sup>23</sup>” », une activation des pulsions qui mobilisent les chaînes signifiantes refoulées.

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>22</sup> A. Freud (1985), 166 p.

<sup>23</sup> Peraldi (2006), p. 114.

Le dire de l'analyste n'a d'autre fonction que de reconnaître en la ponctuant la reconstitution de la chaîne signifiante. L'analyste favorise, par l'interprétation et surtout sa propre suspension (le silence de l'analyste), l'émergence de la chaîne signifiante jusqu'à ce que soient reconnus les S2 refoulés constitutifs de l'inconscient, les mécanismes de défense ayant été déconstruits, pièce par pièce.

Si toute parole est ainsi perpétuellement en quête d'un dire qu'elle ne parvient jamais à formuler parce que plus ou moins refoulé, sauf en certains points de rencontre, comme celui de ces signifiants où s'amorce la chaîne signifiante, nous pouvons mieux dégager le double statut de la parole. D'une part cette parole vide, de l'autre cette parole pleine à laquelle le flot continu de la parole vide fait obstacle, sauf en certains points de croisement, les points de capiton, où certains signifiants de la parole vide s'associent à un signifiant de la parole pleine et où s'amorce la chaîne signifiante qui se reconstitue chaînon par chaînon pour mener l'analysant vers ces pensées inconscientes qui le déterminent dans les actes les plus menus de sa vie quotidienne.

### Le jeu

En préconisant l'analyse de l'*infans*, terme latin qui désigne celui qui ne parle pas, celui qui comprend le langage mais qui ne parle pas, Melanie Klein, célèbre pour son oeuvre de « pionnier » dans le domaine de la psychanalyse des enfants, a remis en question le statut de la parole en psychanalyse et ainsi soulevé une vive controverse entre freudiens et kleiniens.

Très tôt, Melanie Klein avait repéré une contradiction dans la conceptualisation de son travail avec les enfants. D'une part, la conduite de la cure des patients jeunes est essentiellement la même que celle des patients adultes : les interprétations conséquentes, la réduction progressive des résistances et la remontée du transfert vers des situations plus anciennes constituent, chez l'enfant comme chez l'adulte, la situation analytique telle qu'elle doit être. D'autre part, le psychisme des patients très jeunes est différent, et cette différence se manifeste par un mode d'expression particulier, le jeu. Melanie Klein a circonscrit cette contradiction dans ce qu'elle a nommé la *technique du jeu* ou *Play-Technique*.

Qu'il s'agisse d'un enfant, d'une jeune femme ou d'un homme mûr, l'écoute de cette autre langue qui parle à notre insu et porte un sujet en devenir est rigoureusement la même. Cependant, l'enfant ne peut pas faire d'associations libres comme c'est la règle dans une cure d'adulte. Ce n'est pas que la capacité de traduire ses pensées en paroles lui fasse défaut, c'est que l'angoisse, très forte, qui ne peut être gérée par l'appareillage du Moi, oppose une résistance à la parole condensée, métaphorique. Dans leur jeu, les enfants représentent symboliquement des fantasmes, des désirs et des expériences. A la place de la condensation encore impossible, vient le jeu. Dans une cure, le jeu a la configuration et la dignité du rêve, lieu de condensation par excellence. Le jeu se substitue à la libre association et rend possible les interprétations symboliques. Une interprétation engendre la survenue d'un autre jeu qui est à son tour interprété, et ainsi de suite.

D'avoir situé le jeu dans la cure a permis à Melanie Klein de poser les fondements psychanalytiques de la cure avec les enfants. Cette réalisation s'est effectuée dans la

lutte, lutte contre Anna Freud et lutte contre elle-même, contre ses tentatives du début consistant à mélanger éducation et analyse. En fondant de façon analytique le travail avec les enfants, Melanie Klein a rompu avec l'éducation comme moyen de faire avec la sauvagerie humaine, cette force sans foi ni loi qui est au-dedans de chacun de nous. Elle a démontré que l'éducation dans la psychanalyse, ainsi que le préconisait Anna Freud, était non seulement inutile mais empêchait un travail d'analyse mené selon les principes freudiens, puisqu'une véritable situation analytique ne peut s'établir que par des moyens analytiques.

#### Le statut de la parole en traduction

L'acte de traduire (Sibony, 1998) consiste à dire la même chose dans deux langues. Or, l'identité de la chose est perturbée entre les deux langues.

En effet, la traduction opère en quelque sorte comme le rêve par des choix articulés, d'une fibre à l'autre, dans un faisceau de « fibres parlantes<sup>24</sup> ». En fait, la traduction a lieu entre deux faisceaux de fibres, chacun dans une langue. L'espace de l'« entre-deux-langues<sup>25</sup> » mobilise pour chaque mot toute une fibre qui entre en résonance avec des fibres de l'autre langue. Et aux points critiques, des effets inconscients se mobilisent, touchant la vie même de la langue, et contribuent à brouiller l'identité de la chose.

Ainsi, le statut de la parole peut soulever un problème pour le traducteur. En effet, le signifiant (Peraldi, 2006), ce autour de quoi se cristallisent les investissements

---

<sup>24</sup> Sibony (1998), p. 101.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 101.

pulsionnels inconscients qui nous déterminent, orientent sans cesse notre propos et témoignent indirectement de notre présence comme sujet sous les apparences trompeuses de notre Moi, est toujours ce qui se perd dans le transfert d'une langue à l'autre. Ainsi, le traducteur qui laisse tomber, au profit du sens à conserver, le signifiant, laisse en quelque sorte tomber la parole pleine, la parole vraie, la parole vivante au profit de la parole vide, d'un monde de représentations qui, dans la langue d'arrivée, n'intéressent personne.

C'est dans ce contexte et grâce au travail de la traduction que je me propose d'étudier les oeuvres fondatrices de Melanie Klein et d'Anna Freud qui se sont vues conférer avec raison le titre de « Mères de la psychanalyse<sup>26</sup> ».

---

<sup>26</sup> Sayers (1995), p. 155-284.

Chapitre deuxième  
Le travail de la traduction

« Méphistophélès – Je te découvre à regret un des plus grands mystères. Il est des déesses puissantes, qui trônent dans la solitude. Autour d’elles n’existent ni le lieu, ni moins encore le temps. L’on se sent “ému” rien que de parler d’elles.

Ce sont les Mères.

[...]

Faust (frémissant) – Les Mères! Les Mères! Cela résonne d’une façon si étrange!

[...]

Goethe confie à son secrétaire Eckermann : “Les Mères [produit de l’imagination de Goethe], qui demeurent dans un crépuscule et une solitude éternels, sont des êtres créateurs, elles sont le principe qui crée et qui maintient, celui dont émane tout ce qui prend vie et forme à la surface de la terre” (10 janvier 1830)<sup>27</sup>. »

Goethe, *Second Faust*

Le « travail » de la traduction : qu’est-ce à dire?

Ce « travail » correspond au *Durcharbeitung*, au *working through*, un ensemble de stratégies perlaboratrices semblables à celles que mettent en oeuvre le rêve et le deuil.

Par *Durcharbeitung*, Sigmund Freud désignait un certain processus du travail analytique, processus par lequel l’analyse intègre une interprétation et surmonte les résistances qu’elle suscite. Il s’agit d’une sorte de travail psychique qui permet au sujet

---

<sup>27</sup> Goethe (2004), p. 260.

d'accepter certains éléments refoulés et de se dégager de l'emprise des mécanismes répétitifs<sup>28</sup>.

Pour Melanie Klein (1968), le *Durcharbeitung* pouvait également avoir un sens différent. Ce terme désignait alors une élaboration psychique, un ensemble de processus qui permettent de résoudre et de dépasser certaines positions affectives de la prime enfance, comme la position dépressive<sup>29</sup>. Contrairement à la perlaboration, ce travail n'est ni maintenu ni suscité par l'analyste; il représente un mode évolutif spontané. Le terme translaboration, qui marque la différence et la parenté avec la perlaboration, désigne un tel processus.

Le travail de la traduction met en oeuvre un travail d'élaboration qui vise une transformation au même titre et sur le même modèle que le travail du rêve. Ce travail ne désigne pas un travail intellectuel, mais une opération psychique.

Freud pensait l'homme comme un mélange d'animalité pulsionnelle et d'aspiration à la sublimation et à la maîtrise des passions. Le sujet traduisant n'échappe pas à la condition humaine; il obéit à la pulsion du traduire. Berman entend par là « ce *désir* de traduire qui constitue le traducteur comme traducteur, et que l'on peut désigner du terme freudien de *pulsion* puisqu'il a [...] quelque chose de "sexuel" au sens large du terme<sup>30</sup>. » Pour Sigmund Freud, la notion de sexualité avait un sens beaucoup plus large que celui que nous lui accordons aujourd'hui; il incluait toute forme de plaisir ou de satisfaction que peuvent nous procurer les objets de notre environnement.

---

<sup>28</sup> Voir la définition du terme « compulsion à la répétition » dans le glossaire (p. 189-191).

<sup>29</sup> Voir le chapitre troisième de ce mémoire.

<sup>30</sup> Berman (1984), p. 21.

L'acte de traduire est cependant à l'origine d'un conflit et le travail traductif aboutit à un compromis. La question à laquelle le traducteur doit répondre est la suivante : à quoi une traduction doit-elle être fidèle? à la lettre de la langue-source ou à l'esprit de ce qu'il faudra rendre dans la langue-cible?

« Il y a là une antinomie entre deux modes de fidélité possibles. Toute traduction existe dans la tension entre ces deux exigences, nécessaires et contradictoires, qui la définissent; et elle penchera nécessairement d'un côté ou de l'autre<sup>31</sup>. »

Qu'il en soit conscient ou non, tout traducteur se trouvera dans l'obligation de se positionner par rapport à ces deux options fondamentales. Mais, au-delà d'une alternative entre langue-source et langue-cible, l'enjeu véritable est le type de rapport que le traducteur entretient avec la langue traduisante, sa langue-cible. Et cette position face à la langue maternelle est parfois mal assurée, d'où l'ambivalence du traducteur.

« Sur le plan psychique, le traducteur est ambivalent. Il veut forcer des deux côtés : forcer sa langue à se lester d'étrangeté, forcer l'autre langue à se dé-porter dans sa langue maternelle. Il se veut écrivain, mais n'est que ré-écrivain. Il est auteur – et jamais L'Auteur. Son oeuvre de traducteur est une oeuvre, mais n'est pas L'Oeuvre<sup>32</sup>. »

Le désir de traduire s'allie à un rapport problématique à la langue maternelle (Berman, 1984). L'une des expériences premières de tout traducteur n'est-elle pas que sa langue est comme démunie face à la richesse langagière de l'oeuvre étrangère? La pulsion du traduire pose en quelque sorte une autre langue comme supérieure à la langue propre et veut transformer la langue maternelle en la confrontant à des langues non maternelles.

« La différence des langues – autres langues et langue propre – est ici *hiérarchisée*. Ainsi l'anglais ou l'espagnol seront-ils par exemple plus “souples”, plus “concrets”, plus “riches” que le français<sup>33</sup>! »

---

<sup>31</sup> Admiral (1986), p. 39.

<sup>32</sup> Berman (1984), p. 18-19.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 22.

Mais cette hiérarchie entre les langues, langue propre et autres langues, n'a rien à voir avec un constat objectif : c'est de la langue propre que part le traducteur et c'est elle qu'il ne cesse de réaffirmer. En fait, le traducteur désire établir un « rapport dialogique » entre les langues.

« La mimésis traduisante est forcément pulsionnelle. Mais en même temps, elle dépasse la pulsion, car elle ne veut précisément plus cette secrète destruction/transformation de la langue maternelle [...] Dans le dépassement [...] se manifeste un autre désir : celui d'établir un *rapport dialogique* entre langue étrangère et langue propre<sup>34</sup>. »

Qu'en est-il de la traduction?

Les termes « [t]raduction, *translation* et *Übersetzung* ne “se traduisent” pas mutuellement<sup>35</sup> [...] »

En effet :

« Si la langue allemande conçoit la “traduction” comme un jeu réciproque du propre et de l'étranger, si la langue anglaise la conçoit comme une mise en circulation de signifiés hors de toute référence au proche et à l'étranger, la langue française, elle, voit dans l'acte de traduire l'acclimatation adaptatrice de l'étranger<sup>36</sup>. »

Au sens de Berman, la traduction est une activité par essence transformante qui a un agent.

« Alors que la *translation* met l'accent sur le mouvement de transfert ou de transport, la *traduction*, elle, souligne plutôt l'énergie active qui préside à ce transport, justement parce qu'elle renvoie à *ductio* et

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>35</sup> Berman (1988), p. 34-35.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 34.

*ducere*. La *traduction* est une activité qui a un agent, alors que la *translation* est un mouvement de passage plus anonyme.

[...]

« Plus délimitée (voire limitée) que la *translation* et l'*Übersetzung*, la *traduction* met l'accent [...] sur l'action de traduire : or, cette action, comme toutes celles des composés de *duction*, est par essence *transformante*<sup>37</sup>. »

En ce sens, le travail de la traduction aboutit à une double transformation, celle du sujet traduisant et celle du texte.

Qui est le traducteur?

« Le traducteur est d'abord cet être qui a pour tâche de transférer un texte d'une langue à une autre, en général la sienne. [...] il se meut dans un monde où, désormais, les langues sont fermement délimitées. Et cela est fondamental. La tâche du traducteur consiste justement à transférer un texte d'une langue délimitée dans une autre langue délimitée, sans menacer cette délimitation mutuelle [...], mais aussi en enrichissant, par ce transfert, sa propre langue.

« Le traducteur est ensuite cet être dont la tâche est de transférer un texte dont la propriété est définie, [...] Il doit "communiquer" le texte d'un individu ou d'une collectivité qui en sont symboliquement et juridiquement les auteurs, les propriétaires. Office qui [...] sera considéré comme hautement important, mais aussi comme hautement suspect. Car le traducteur risque toujours et de brouiller les délimitations mutuelles des langues, et de compliquer les relations de propriété qui définissent tout texte dans le monde moderne<sup>38</sup>. »

En effet, comme l'analysant qui se prête au transfert, le traducteur se prête, consciemment ou inconsciemment, au transfert traductif; il trouve dans le texte de départ de quoi nourrir son investissement en même temps qu'il l'investit de ses affects, positifs ou négatifs.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 31-34.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 38.

« Positif ou négatif, selon la distinction freudienne, le transfert traductif l'est aussi. D'une part, la traduction va produire des énoncés absents ailleurs [...], dût-elle les inventer dans l'original, et d'autre part, elle va omettre ou transformer certains énoncés, témoignant d'une résistance révélant des interdits<sup>39</sup>. »

La tâche du traducteur mérite une définition plus élaborée. Penchons-nous sur celle que nous propose Walter Benjamin, qualifié d'« indépassable<sup>40</sup> » par Berman lui-même.

### La tâche du traducteur

Dans la *Genèse*, la tour de Babel est un édifice que les descendants de Noé tentaient d'ériger jusqu'au ciel. En se rapprochant des cieux, ils croyaient pouvoir remonter à quelque langage originaire, parole suprême qu'il eût suffi de parler pour dire vrai.

« Puis ils dirent : “Allons! Bâtissons-nous une ville et une tour, dont la tête soit dans les cieux et faisons-nous un nom, pour que nous ne soyons pas dispersés sur la surface de toute la terre!” Iahvé descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes, et Iahvé dit : “Voici qu'eux tous forment un seul peuple et ont un seul langage. S'ils commencent à faire cela, rien désormais ne leur sera impossible de tout ce qu'ils décideront de faire. Allons! Descendons et ici même confondons leur langue, en sorte qu'ils ne comprennent plus le langage les uns des autres.” Puis Iahvé les dispersa de là sur la surface de toute la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel. Là, en effet, Iahvé confondit le langage de toute la terre et de là Iahvé les dispersa sur la surface de toute la terre<sup>41</sup>. »

Dieu, jaloux de sa suprématie, avait ainsi introduit la diversité des langues; ce châtement céleste qui sépare les hommes par la confusion des langues fit échouer leur entreprise.

---

<sup>39</sup> Nouss (1998), p. 207.

<sup>40</sup> Berman (1995), p. 15.

<sup>41</sup> La *Genèse*, XI, 4-9.

Bien sûr, il s'agit d'un mythe et non d'une page d'histoire. Ce qu'il veut nous enseigner, c'est que Dieu n'est en définitive que l'unité perdue de l'espèce humaine et le langage, le moyen de la retrouver. Nous pouvons penser que ce qui nous est présenté comme un châtement et une malédiction, cette séparation des langues, n'en est que la diversité et donc la richesse.

Selon Walter Benjamin, le traducteur prétend en quelque sorte reconstruire la tour de Babel.

« Son labeur trouve en effet sa justification dans le paradigme d'une intégration de la pluralité des langues dans une seule qui soit porteuse de vérité. Labeur [...] à la faveur duquel, néanmoins, les langues elles-mêmes en viennent à s'accorder, à se compléter et se réconcilier dans leur mode de viser. Si, de quelque autre façon, il existe un langage de la vérité où les ultimes secrets vers lesquels s'efforce toute pensée sont conservés, libres de toute tension et d'eux-mêmes voués au silence, tel est ce langage de la vérité – le langage vrai<sup>42</sup>. »

Dans son essai *Die Aufgabe des Übersetzers*, écrit en 1921 et publié en 1923 comme préface à sa traduction en allemand des *Tableaux parisiens* de Baudelaire, il nous parle de la tâche du traducteur et décrit sa théorie du langage et de la traduction. Voici les idées qui retiennent mon attention.

Le survie accordée à une oeuvre dans le « devenir pluriel de ses traductions<sup>43</sup> » est un concept central de l'essai de Benjamin qui estime que nous devons comprendre le terme « *Leben* », la vie, non pas à partir de ce que nous savons en général de la vie organique, de la vie biologique mais au contraire de la vie de l'esprit, de la vie qui s'élève au-dessus de la nature et qui est dans son essence survie.

---

<sup>42</sup> Benjamin (1997), p. 22.

<sup>43</sup> Nouss (1997a), p. 9.

« Tout comme les manifestations de la vie sont intimement liées avec le vivant sans rien signifier pour lui, ainsi la traduction procède-t-elle de l'original. Pas tant, à proprement parler, de sa vie que de sa "survie" [*Überleben*]. La traduction accuse tout de même un retard sur l'original, si bien que pour les oeuvres significatives, qui n'ont jamais trouvé le traducteur qu'elles appellent à l'époque où elles voient le jour, elle marque le stade de leur survivance [*Fortleben*]<sup>44</sup>. »

Le terme *survie*, *Überleben*, s'applique donc à l'original alors que le terme *survivance*, *Fortleben*, s'applique à l'original en tant qu'il se prolonge dans sa traduction. Et, la traduction modifie l'original qui ne cesse de s'accroître. Ce processus de transformation, aussi bien de l'original que de la traduction, est le contrat de la traduction entre le texte original et le texte traduisant.

« Car, dans sa survivance, qui ne mériterait pas ce nom si elle n'était mutation et régénération du vivant, l'original encourt une transformation. [...] Oui : tandis que la parole de l'écrivain perdue dans sa singularité, il appartient à la traduction la plus grande de s'oblitérer dans la croissance de sa langue, de s'effacer dans son renouvellement. Elle est si loin d'être le nivellement stérile de deux langues mortes qu'entre toutes les formes, celle qui lui échoit en propre consiste à marquer la post-maturation du vocable étranger, la parturition douloureuse du sien<sup>45</sup>. »

Les langues visent toutes la même réalité, mais non pas sur le même mode. Prises une à une, les langues sont incomplètes; ensemble, elles se complètent mutuellement.

« Si l'affinité des langues s'atteste dans la traduction, c'est tout autrement que par la vague ressemblance entre copie et original. [...] En effet, alors que tous les éléments discrets, mots, phrases, connexions, des langues étrangères s'excluent, les langues se complètent dans leurs intentions mêmes. Pour bien saisir cette loi, l'une des plus fondamentales de la philosophie du langage, il importe de distinguer, dans l'intention, ce qui est visé du mode de viser. Dans "*Brot*" et "pain", le visé est assurément le même, non pas le mode par lequel il est visé. [...] Ainsi, tandis que chaque mode de viser est, au niveau des deux mots, en rapport d'opposition à l'autre, il gagne une complémentarité au niveau des langues dont ces mots proviennent. En elles, de fait, le mode de viser se complète au profit du visé<sup>46</sup>. »

---

<sup>44</sup> Benjamin (1997), p. 15.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 18-19.

La traduction ne cherche pas à remplacer un mode par un autre; elle fait signe à un langage supérieur qui serait l'unité complémentaire de ces modes de viser différents. La traduction assure l'accroissement des langues en reconstituant une alliance symbolique entre elles. Il s'agit de reconstituer un tout à partir des fragments. Original et traduction deviennent ainsi reconnaissables comme fragments d'un langage plus grand.

« En effet, de même que les débris d'une amphore, pour être réassemblés, doivent correspondre les uns aux autres dans les plus petits détails, sans être pour autant identiques, ainsi la traduction, au lieu de se mouler sur le sens de l'original, doit-elle plutôt, dans un mouvement d'amour et jusque dans le détail, reproduire son mode de viser dans la forme de sa propre langue, de telle façon qu'à l'instar des débris formant les fragments d'une même amphore, original et traduction deviennent reconnaissables comme les fragments d'un langage supérieur<sup>47</sup>. »

La tâche du traducteur consiste à chercher, par-delà le foisonnement des langues, le « pur langage » (*die reine Sprache*) que toute langue porte en elle.

« Dans les langues prises isolément, donc incomplètes, en effet, ce qu'elles visent ne peut jamais être atteint à travers une relative autonomie, comme dans les mots ou les phrases pris isolément, mais bien plutôt au cours d'une constante mutation, jusqu'à ce que de l'harmonie de tous ces modes de viser il puisse émerger comme pur langage. Jusque-là, il reste caché dans les langues<sup>48</sup>. »

Et le traducteur vit de cette différence entre les langues dont il souligne l'existence. Dans le jeu incessant entre identité et altérité, le traducteur gagne son titre de « maître secret de la différence des langues ». Blanchot (1971) le souligne fort bien dans le texte qu'il consacre à l'essai de Walter Benjamin.

« À la vérité, la traduction n'est nullement destinée à faire disparaître la différence dont elle est au contraire le jeu : [...] elle est la vie même de cette différence, elle y trouve son devoir auguste, sa

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 19.

fascination aussi, quand elle en vient à rapprocher orgueilleusement les deux langages par une puissance d'unification qui lui est propre et semblable à celle d'Hercule resserrant les deux rives de la mer.

[...]

« Le traducteur est un écrivain d'une singulière originalité, précisément là où il paraît n'en revendiquer aucune. Il est le maître secret de la différence des langues, non pas pour l'abolir, mais pour l'utiliser, afin d'éveiller, dans la sienne, par les changements violents ou subtils qu'il lui apporte, une présence de ce qu'il y a de différent, originellement, dans l'original. [...] Il s'agit, bien davantage, d'une identité à partir d'une altérité : la même oeuvre dans deux langues étrangères et en raison de leur étrangeté et en rendant, par là, visible ce qui fait que cette oeuvre sera toujours *autre*, mouvement dont il faut précisément tirer la lumière qui éclairera, par transparence, la traduction<sup>49</sup>. »

### Objectifs

Je me propose donc de jeter un regard neuf de traducteur sur deux oeuvres fondatrices de la psychanalyse des enfants : *La psychanalyse des enfants*, un classique de l'analyse des enfants dans lequel Melanie Klein expose la technique de l'analyse par le jeu, et *Le traitement psychanalytique des enfants* dans lequel Anna Freud préconise une approche psychopédagogique.

Ces deux livres ont suscité la passion des psychanalystes... et celle des traducteurs. Pour tous les cliniciens qui se préoccupent du bien-être des enfants, les oeuvres fondatrices de la psychanalyse des enfants sont des oeuvres magistrales. Elles sont également à l'origine des fameuses controverses qui ont secoué la Société britannique de psychanalyse durant la Seconde Guerre mondiale. Ces controverses représentent un des tournants déterminants dans l'histoire de la psychanalyse qui s'est construite à partir de l'écart entre les langues. Par ailleurs, ces oeuvres, traduites et retraduites en cascade,

---

<sup>49</sup> Blanchot (2004), p. 70-72.

illustrent à mon avis la pulsion du traduire décrite par Antoine Berman. Les traductions de ces deux oeuvres fondatrices de la psychanalyse des enfants sont les « gardiennes » des premières conférences d'Anna Freud et de Melanie Klein et des avancées initiales dans leur pensée respective; elles en ont assuré la « survie ». Fait non négligeable, un professeur de l'Université de Montréal, le Dr Jean-Baptiste Boulanger, a consacré près de vingt ans à la traduction de la version française du livre de Melanie Klein.

Mon objectif est de reconstituer le parcours de traduction qui s'est étalé sur une période de près de 50 ans et de le situer dans le contexte historique extraordinaire qui a vu naître ces oeuvres. Ce faisant, je souhaite avant tout donner la parole aux psychanalystes-traducteurs, souligner leurs choix de traduction et donner vie à leurs N.D.T. (Notes du traducteur) qui sont source d'enrichissement pour les textes de départ et d'arrivée et pour le lecteur.

Je souhaite contrer l'invisibilité du traducteur. Ici, la traduction est considérée, non pas comme un produit fini, mais comme un travail, au sens psychanalytique du terme. Plus encore, le traducteur est au centre de ce travail; il est à la fois l'agent et l'objet de la traduction. L'agent de la traduction est l'auteur de la traduction et il dévoile parfois sa position traductive. L'objet de la traduction est le sujet traduisant; comme l'analysant qui se prête au transfert, il investit le texte de départ de ses affects positifs ou négatifs.

## Méthodologie

Je me suis inspirée de Berman (Berman, 1995) lors de l'élaboration de la méthodologie. Son approche m'apparaissait appropriée puisque le traducteur et le travail traductif sont au centre de ce projet de recherche et que les oeuvres fondatrices ont fait l'objet de traductions et de retraductions.

### **À la recherche des oeuvres fondatrices**

Il s'agissait tout d'abord de constituer un corpus regroupant les différentes éditions des traductions anglaises, américaine et françaises des oeuvres fondatrices de la psychanalyse des enfants. C'est à partir des éditions les plus récentes de ces oeuvres que je suis progressivement remontée jusqu'aux textes originaux que sont les transcriptions des conférences de Londres de Melanie Klein et des conférences de Vienne et d'Innsbruck d'Anna Freud.

M'inspirant de Berman, j'ai lu et relu de façon indépendante et réceptive, résistant à la compulsion de les confronter, les textes originaux écrits en allemand et les multiples traductions, anglaises, américaine et françaises, dans l'ordre chronologique de leur publication, de façon à reconstituer le parcours de traduction de ces oeuvres. Ce faisant, j'ai découpé les textes. Les oeuvres fondatrices ne sont pas des oeuvres littéraires, bien au contraire; ce sont des traités de psychothérapie analytique, écrits par des praticiens pour des praticiens, dans un langage très clinique, qui revêt le caractère oral, parfois rocailleux, des conférences dont ils sont issus. J'ai donc relevé non pas les zones

« miraculeuses<sup>50</sup> » ou « problématiques<sup>51</sup> », mais plutôt les « *zones signifiantes*<sup>52</sup> » qui me permettraient de décrire au lecteur de ce mémoire la technique du jeu, les éléments controversés de l'analyse des enfants, et surtout les moments forts du parcours de traduction tels qu'ils sont perçus par le traducteur. Je suis consciente que le découpage comporte un élément de subjectivité lié au transfert, et donc à l'affectivité de l'auteure de ce mémoire.

Je me suis par ailleurs distanciée de Berman sur un point fondamental; je n'ai en effet envisagé ni critique, ni confrontation. J'ai plutôt tenté d'établir un « rapport dialogique » entre les langues. Dans l'esprit de Benjamin, j'ai cherché à mettre en lumière la complémentarité des traductions et à souligner la contribution de chacune d'entre elles. J'ai tenté d'illustrer la métamorphose (omissions, ajouts, choix terminologiques) intralinguistique et interlinguistique des textes au fil des traductions.

### **À la recherche des Mères de la psychanalyse**

Les approches kleinienne et annafreudienne de l'analyse des enfants sont indissociables de leur auteure respective et de la filiation respective de chaque auteure. J'ai donc présenté une courte biographie de Melanie Klein et d'Anna Freud et une description sommaire de l'oeuvre dans laquelle s'inscrit leur approche respective de l'analyse des enfants.

---

<sup>50</sup> Berman (1995), p. 66.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 70.

## À la recherche des traducteurs

J'ai tenté ici de contrer l'invisibilité habituelle du traducteur qui est le plus souvent jugé *in absentia* à partir du produit fini que sont ses traductions.

Les traducteurs des oeuvres fondatrices sont des psychanalystes. Certains sont célèbres; j'ai alors cru utile d'inclure quelques données biographiques. Les autres sont demeurés énigmatiques malgré une recherche exhaustive auprès des diverses fondations et maisons d'édition.

Je me suis intéressée aux N.D.T. afin de saisir la « position traductive<sup>53</sup> » du traducteur ainsi que les rapports transférentiels à l'oeuvre dans l'opération traduisante.

J'ai également cherché à tracer un portrait du sujet traduisant qui, dans le cadre de son travail traductif, se soumet, consciemment ou inconsciemment, à un travail d'élaboration. En fait, la traduction fait appel à des stratégies perlaboratrices semblables à celles que mettent en oeuvre le rêve et le deuil.

C'est la raison pour laquelle j'ai intentionnellement renoncé à la structure habituelle des documents de recherche scientifique : état de la question, objectifs, méthodologie, résultats, discussion. J'ai plutôt choisi de reproduire le continuum du travail analytique dans la structure du texte que j'ai divisé en trois chapitres : « Le travail du rêve », « Le travail de la traduction » et « Le travail du deuil ».

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 74.

### **À la recherche du contexte historique**

Le contexte historique revêt ici une importance primordiale. En effet, il représente justement l'« horizon<sup>54</sup> » du traducteur dont parle Berman (1995). Et nous comprenons facilement l'importance que revêt ce contexte dans un parcours de traduction qui s'est étalé sur une période de près de 50 ans.

À noter que pour faciliter la lisibilité de ce mémoire qui doit être écrit en français, j'ai retenu la traduction française des citations chaque fois qu'une traduction française officielle était disponible. Je n'ai cependant pas cru nécessaire de traduire les extraits des traductions anglaises ou américaine, omis dans les traductions françaises.

Enfin, j'ai intentionnellement dérogé à la convention d'écriture des « textes savants » en utilisant le « Je » qui m'apparaît plus approprié dans un travail portant sur la traduction du discours psychanalytique.

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 79.

## La psychanalyse d'enfants

« Rita hatte an ausgesprochenen Depressionen gelitten, bei denen sie ein außerordentliches Schuldgefühl an den Tag legte; manchmal setzte sie sich allein hin und weinte. Auf die Frage, warum sie weine, erwiderte sie: „weil ich so traurig bin“, auf die Frage, warum sie traurig sei: „weil ich weine“<sup>55</sup>. »

Cet extrait est tiré d'une note infrapaginale enfouie dans le livre intitulé *Die Psychoanalyse des Kindes*. L'auteure, Melanie Klein, explique que Rita, [âgée de deux ans et neuf mois], souffre de graves épisodes dépressifs. Tantôt elle manifeste d'intenses sentiments de culpabilité, tantôt elle s'assoit seule dans un coin et pleure. Lorsqu'on lui demande la raison de ses larmes, elle répond : « Parce que je suis si malheureuse », et quand on lui demande pourquoi elle est si malheureuse, elle répond : « Parce que je pleure. »

Misère et splendeur de la pédiatrie! Misère, parce que le clinicien a momentanément l'impression de se trouver devant une impasse. Splendeur, parce que cette impasse n'est pas réelle et qu'elle donne l'occasion de relever un formidable défi. Et il importe de relever ce défi puisque les enfants ont toute la vie devant eux.

Mais l'enfant peut-il être le sujet d'une analyse? Quel sens y a-t-il à soumettre l'enfant à une thérapie par la parole si celui-ci ne peut se raconter? Comment le psychanalyste s'y prendra-t-il pour engager un échange avec l'*infans*?

Lorsque Sigmund Freud a tenté une écoute de l'enfant, il l'a fait au travers des paroles rapportées par le père d'un garçon de 5 ans, le petit Hans<sup>56</sup>. Il ne cherchait pas tant à appliquer sa thérapie à l'enfant qu'à confirmer dans la clinique son élaboration à partir des rêves et des fantasmes des adultes, à vérifier que leurs associations ne relevaient pas

---

<sup>55</sup> Klein (1932a), p. 119.

<sup>56</sup> Le cas de cet enfant fait l'objet d'une entrée dans le glossaire (p. 184).

d'une construction dans l'après-coup, mais bien d'un discours en relation avec la mémorisation dans l'inconscient des différentes étapes de la structuration de leur psychisme.

De nombreuses questions théoriques se sont alors posées à lui. Quelle pouvait être l'utilité de ce travail pour l'enfant dans la mesure où, chez lui, le psychisme n'est pas encore entièrement constitué? Est-il concevable d'analyser un enfant encore presque totalement sous la tutelle des adultes? Quelle est de fait, sa marge de liberté pour son évolution? Freud s'est ainsi posé la question de ce que pourraient être la finalité et les modalités de l'analyse d'enfants.

Deux courants émergent à la suite de cette démarche.

Anna Freud met l'accent essentiellement sur la psychopédagogie. Pour elle, il convient de réorienter l'éducation qui aurait échoué en reformulant les principes majeurs. Dans l'idée d'opérer une réorganisation du Moi, l'analyste doit prendre un ascendant sur l'enfant en début de cure afin de restructurer l'organisation oedipienne à partir de nouveaux principes pédagogiques.

Melanie Klein travaille sur la dimension du fantasme et de la vie imaginaire de l'enfant. Ouvrant la porte à l'étude du préoedipien, de l'archaïque, elle s'intéresse aux angoisses du nouveau-né. Elle met en évidence le caractère inquiétant, voire terrorisant, de l'univers de l'enfant et se demande comment y accéder. Les moyens utilisés avec les adultes étant difficilement utilisables avec les enfants, elle fait appel au jeu, aux objets

variés, parce que l'univers de l'enfant est avant tout symbolique : tous les objets ont une double face, dont l'une est symbolique et lui permet de jouer.

Pour Anna Freud, la filiation est directement et doublement freudienne, idéologique et biologique, au travers de ce qu'elle a pu retenir de ce que son père a bien voulu lui transmettre. Par contre, Melanie Klein est freudienne dans la filiation de Ferenczi, fondateur de la psychanalyse hongroise. Anna Freud est dépositaire d'un héritage qui lui impose une fidélité à l'orthodoxie freudienne, et l'empêchera, au contraire de Melanie Klein, d'innover dans le domaine de l'enfance.

### La controverse

Puisque la psychanalyse n'est pas un système clos, incapable de se développer ou d'être corrigé, ses praticiens doivent faire face à de nouvelles observations, dont il n'est pas toujours possible de rendre compte avec la théorie psychanalytique existante; de nouvelles hypothèses doivent donc être élaborées pour les expliquer. La question est donc de savoir comment évaluer ces hypothèses et à partir de quand les intégrer au corpus général du savoir psychanalytique et les transmettre aux élèves.

Entre 1940 et 1946 (King et Steiner, 1996), les membres de la Société britannique de psychanalyse se sont trouvés confrontés à cette question suscitée par les découvertes de Melanie Klein et les théories qu'elle développait à partir de ses recherches. Son travail constituait-il un prolongement de la psychanalyse, dont les principales lignes avaient d'abord été établies par Sigmund Freud, ou reposait-il sur des hypothèses tellement

différentes de celles de Freud que nous puissions dire qu'elle créait une nouvelle école de psychanalyse?

« On se moque sans ambages des théologiens de Byzance qui poursuivaient imperturbablement leurs débats sur le sexe des anges, tandis que les envahisseurs étaient aux portes de la cité. Toutes proportions gardées. *Les controverses Anna Freud – Melanie Klein, 1941-1945* rappellent cette situation. Alors que Londres est sous le Blitz, incessamment bombardée par la Luftwaffe, [...] voilà que des psychanalystes divisés par des querelles doctrinales où s'opposent la descendance de Freud et les partisans de celle qui se place en position de challenger, Melanie Klein, tiennent d'interminables assises sur la validité respective de leurs points de vue doctrinaux<sup>57</sup>. »

Cet extrait, tiré de la préface du livre intitulé *Les controverses Anna Freud – Melanie Klein*, souligne la futilité des discussions qui se sont poursuivies au sein de la Société britannique de psychanalyse dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. Ces querelles byzantines ont néanmoins donné lieu à d'amères dissensions personnelles.

« On peut se demander pourquoi il y a tant de souffrance et même de méchanceté lorsque des professionnels sont confrontés à la transformation ou à la réorientation de leurs opinions. Ce doit être en partie parce que, pour des gens dont l'amour propre est très étroitement lié à l'accomplissement intellectuel, toute critique ou attaque contre des hypothèses sur lesquelles ils basent leur travail est ressentie comme une attaque personnelle. Dans le cas des psychanalystes cela est d'autant plus vrai qu'ils doivent puiser dans leur propre psychisme à un niveau profond pour effectuer leur travail d'une manière satisfaisante et créatrice<sup>58</sup>. »

En fin de compte 1945 a vu le renversement de la situation de 1941. La tentative de faire plier l'Angleterre a échoué et c'est l'Allemagne qui a été vaincue, mettant fin à une des périodes les plus sombres de l'histoire de l'humanité. En revanche, entre freudiens et kleiniens, les discussions se poursuivent encore aujourd'hui. La Société britannique de psychanalyse a évité de justesse la dissolution. Trois groupes ont émergé des

---

<sup>57</sup> King et Steiner (1996), p. XI.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 26.

controverses : Melanie Klein et ses partisans, le courant d'Anna Freud et les Indépendants. Par la suite, les courants psychanalytiques se sont multipliés. Et les anges n'ont toujours pas dévoilé leur sexe aux psychanalystes!

Voici les circonstances (Klein, 2005) qui ont mené à ces controverses.

En 1909, Sigmund Freud publie son *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans (Le petit Hans)*. Dans ce cas, les observations et maniements étaient réalisés par le père du garçon. En effet, Freud ne se penchera jamais réellement sur le traitement psychanalytique des enfants qui ne l'intéressait qu'à titre de vérification de ses hypothèses. Freud lègue officiellement ce domaine de l'investigation analytique à sa fille :

« Je me réjouis de pouvoir dire au moins que ma fille, Anna Freud, a fait de ce travail la tâche de sa vie, qu'elle répare de cette façon mon omission. [...] C'est tout naturellement que l'analyse d'enfants est devenue le domaine des analystes femmes et il en restera sans doute ainsi<sup>59</sup>. »

La psychanalyse de l'enfant sera donc le domaine des femmes... ou plutôt de deux filles. Et donc de deux pères : Freud et Ferenczi. La guerre qui oppose Anna Freud et Melanie Klein est-elle une reprise du conflit qui opposa deux neurologues, Freud et Ferenczi? En tout cas, les pratiques psychanalytiques d'Anna Freud et de Melanie Klein s'enracinent dans des filiations radicalement opposées et correspondent à une conception très différente de l'enfant.

L'enfant d'Anna Freud n'est pas le même que celui de Melanie Klein... tout comme l'enfant de Freud n'était pas le même que celui de Ferenczi. Du côté freudien, il y a un

---

<sup>59</sup> S. Freud (1989c), p. 196.

enfant qui nous reste étranger et ne se prête pas à la méthode psychanalytique telle qu'elle a été conçue pour les adultes. Anna Freud applique le modèle de l'analyse d'adultes dans la version classique décrite par son père, pour constater que cela ne fonctionne pas.

Melanie Klein se donne les moyens d'approcher psychanalytiquement l'enfant en introduisant des remaniements techniques et théoriques dans une démarche typiquement ferenczienne. Car à l'opposé de Freud, pour qui l'observation des enfants sert à vérifier la vie psychique adulte, Ferenczi est le premier à penser que la psychanalyse de l'enfant enrichira et renouvellera la psychanalyse de l'adulte. Ferenczi considère que l'enfant a quelque chose à nous apprendre.

« Quand à savoir comment traduire les symboles aux enfants, je dirai qu'en général les enfants ont plus à nous apprendre dans ce domaine que l'inverse. Les symboles sont la langue même des enfants, nous n'avons pas à leur apprendre comment s'en servir<sup>60</sup>. »

Et cet atout des enfants en est un de taille dans la mesure où la cure vise une resymbolisation, une ressaisie par le langage des contenus affectifs et pulsionnels d'interactions passées qui, refoulés, ont été désymbolisés, soustraits à l'élaboration consciente.

Melanie Klein s'empare de cette idée pour en faire le point de départ de sa méthode. En 1926, elle fonde la psychanalyse de l'enfant avec son article intitulé *Les principes psychologiques de l'analyse des jeunes enfants*. Cet article constitue la base du premier chapitre de son livre, *Die Psychoanalyse des Kindes*, publié en 1932.

---

<sup>60</sup> Ferenczi (1982), p. 42.

La même année, à Vienne, au cours d'une série de conférences, Anna Freud critique la méthode de Melanie Klein énoncée dans cet article. Ces conférences font l'objet d'un livre intitulé *Einführung in die Technik der Kinderanalyse*, publié en 1927, traduit en américain l'année suivante et jamais traduit en français.

Melanie Klein riposte aussitôt dans le cadre d'un colloque réunissant la Société britannique de psychanalyse les 4 et 18 mai 1927. Au cours de ce colloque, le livre d'Anna Freud soulève un intérêt particulier. L'article intitulé *Colloque sur l'analyse des enfants* est le texte de l'intervention de Melanie Klein sur les problèmes posés par l'analyse des enfants. L'article est une reprise virulente, point par point, de ce qui oppose la conception de la psychanalyse de l'enfant des deux femmes. Article passionnant, parce que la polémique incite Melanie Klein à préciser dans le moindre détail tous les aspects de sa méthode et de sa théorie. Sans cette opposition entre les deux rivales, nous n'aurions peut-être jamais eu un texte aussi précis, véritable traité de psychothérapie de l'enfant, dont les idées directrices restent valables pour les cliniciens d'aujourd'hui. Ces premières élaborations seront reprises par Melanie Klein dans le livre intitulé *Die Psychoanalyse des Kindes*.

Une version anglaise élargie du livre d'Anna Freud, *The Psychoanalytical Treatment of Children*, publiée vingt ans après la parution du texte allemand (*Einführung in die Technik der Kinderanalyse*), montrera que les idées d'Anna Freud ont évolué sur certains points et se sont rapprochées de celles de Melanie Klein. Cet ouvrage ne sera pas traduit en Angleterre avant 1946 parce que les analystes anglais de l'époque ne le jugeaient pas suffisamment solide.

Résumons brièvement la position respective des deux rivales (King et Steiner, 1996).

D'une part, Melanie Klein essayait de traiter le jeu de l'enfant comme s'il s'agissait d'un équivalent de l'association libre du patient adulte. De plus, elle ne craignait pas d'interpréter le matériel négatif et les impulsions agressives du patient comme et quand ils apparaissaient, sans attendre l'habituel mûrissement des affects positifs du patient dont il était communément admis que la psychanalyse ne pouvait se passer pour fonctionner. Dans son travail avec les enfants, elle avait pu observer l'angoisse intense que les pensées et les actions agressives réveillaient chez les patients, et elle croyait qu'il était nécessaire de les verbaliser pour que le travail puisse se poursuivre.

D'autre part, Anna Freud soutenait qu'il était important de favoriser une réaction positive de l'enfant, de l'encourager à faire confiance à l'analyste et à dépendre de lui. Elle ne croyait pas que le transfert puisse se développer, comme c'était le cas pour les adultes, puisque l'affect de l'enfant était encore lié à ses parents et que ses relations réelles entravaient le développement d'une névrose de transfert, facteur essentiellement curatif dans le traitement des névrosés adultes. Son approche était donc plus explicative et éducative qu'interprétative, puisqu'elle ne croyait pas à l'équation entre le jeu de l'enfant et la libre association de l'adulte, hypothèse fondamentale pour Klein. Elle n'était pas non plus d'accord avec l'analyse prophylactique des enfants, question très importante dans l'approche kleinienne. Sa principale préoccupation était l'aide à l'enfant souffrant.

Ainsi, c'est tout d'abord par articles interposés qu'Anna Freud s'est trouvée confrontée à Melanie Klein; après l'émigration de la famille Freud à Londres en 1938, cette

confrontation s'est poursuivie dans un face-à-face extrêmement virulent dans le cadre des fameuses controverses.

### L'écart entre les langues

Une grande partie du débat (King et Steiner, 1996) entre Anna Freud et Melanie Klein, entre les freudiens et les kleiniens, entre les viennois et les anglais, portait sur la possibilité d'analyser l'*infans*, « celui qui ne parle pas », et donc sur le statut de la parole en psychanalyse.

La traduction du terme *infans* était au centre de ce débat. Ce terme a en effet été traduit par *infant* puis par bébés, nourrissons, petits enfants ou même tout-petits. Ces traductions donnent un mauvais renseignement qui désoriente le lecteur quant à la compréhension du transfert. En effet, Melanie Klein n'a jamais écrit sur les bébés (*babies*), ni sur les nourrissons (*sucklings*), ni sur les petits enfants (*young children*), ou si rarement. Le plus souvent elle a écrit sur l'*infans*. Le terme *infant* est d'un usage rare en anglais, mais il est présent dans le champ sémantique. Le choix de ce terme est justifié à condition d'en faire un concept basé sur l'*infans*.

Le terme *infans* (Mijolla, 2005) désigne en latin « celui qui ne parle pas (pas encore) », celui qui n'a pas encore l'usage des symboles verbaux, ni de la représentation de mot. Le stade *infans* précède l'avènement du sujet par le langage.

Le concept d'*infans* traduit non seulement la dimension préverbale de la relation avec la mère, mais souligne également le rôle de porte-parole de la mère vis-à-vis de l'*infans*.

« En “portant” la parole, la mère effectue une double jonction : d’une part entre les manifestations de l'*infans* et le monde, en les verbalisant et en leur donnant un sens, d’autre part entre le monde et l'*infans*, puisqu’elle se fait pour ce dernier déléguée d’un ordre extérieur dont elle lui énonce les lois et les exigences<sup>61</sup>. »

Contrairement aux besoins du corps que le nouveau-né est incapable de satisfaire seul, les besoins de la psyché ne dépendent pas de l’intervention d’un tiers. Mais la production d’idées et la nomination ne sont pas encore accessibles à l'*infans*, et c’est donc au lieu de ce manque que s’insère la mère « porte-parole<sup>62</sup> ». Elle façonnera les objets qui vont se présenter à l'*infans* en les dotant d’un sens libidinal. « “Elle substitue [...] à l’asensé d’un réel qui ne pourrait avoir de statut dans la psyché, une réalité humaine parce que investie par la libido maternelle [...]”<sup>63</sup> » L’objet n’est métabolisable par l’activité psychique de l'*infans* que si, et tant que, le discours de la mère l’a doté d’un sens dont sa nomination témoigne. Ce sens correspond à l’introjection originare d’un signifiant. Ainsi, l’objet séjourne d’abord dans « “l’aire maternelle<sup>64</sup>” » pour être ensuite métabolisé par l'*infans* en une représentation de son propre rapport au monde.

*Wo es war, soll ich werden* : tel est l’impératif freudien<sup>65</sup>. Là où était le « Ça », le « Je » doit advenir. Le « Je » est « “une instance constituée par le discours<sup>66</sup>” » et le concept d'*infans* représente en quelque sorte l’espace où le « Je » peut advenir. Et ce n’est pas l’âge du patient qui est déterminant, mais bien la conviction de l’analyste qui trouve la

---

<sup>61</sup> Mijolla et coll. (2005), p. 855.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 854.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 855.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 855.

<sup>65</sup> Voir la définition des termes « analyse, psychanalyse » dans le glossaire (p. 178-181).

<sup>66</sup> Mijolla et coll. (2005), p. 855.

technique analytique nécessaire, appropriée. En ce sens, certains enfants se prêtent mieux à l'analyse que bien des adultes.

Le concept d'*infans* ne doit pas être réduit au concept d'infantile qui désigne, en psychanalyse, non pas la trace d'un comportement enfantin, mais plutôt le caractère destructeur présent en chacun de nous.

La position infantile à l'âge adulte est bien sûr la trace d'un comportement normal chez l'enfant, mais elle montre l'incapacité de s'en détacher pour renoncer aux avantages de cet âge. Et la société actuelle tend à renforcer la position infantile à l'âge adulte. En effet, les « qualités » exigées par la rentabilité sont proches de la position infantile qui est caractérisée par une revendication d'indépendance excessive (« je ne dois rien aux autres »), un sentiment de toute-puissance et une relation d'emprise sur le monde et les autres. Ce comportement est à l'origine de la tyrannie. Et l'analyse cherche justement à découvrir ce comportement infantile qui entrave notre maturation et donc notre créativité.

Il est de nos jours opérant de penser notre développement en termes de travail sur les processus de séparation-maturation (cette élaboration est appelée la phase dépressive), dont jamais au cours de notre vie le processus ne s'arrête. Si le processus de maturation-dépression-résolution de la dépression est entravé, il en résulte une souffrance psychique accompagnée de la difficulté à faire confiance à de bons objets d'amour. Le sujet est alors enfermé dans un comportement caractérisé par une immaturité que nous appelons communément l'« infantile ».

Ne nous leurrons pas : aucun de nous n'a eu un développement dénué de souffrance. Mais de l'acceptation de la réalité, de la prise en compte de nos faiblesses dépend notre capacité à nous interroger sur notre conduite et à la remettre en question dans la démarche analytique.

Dans l'intimité de l'analyse, le patient apprend peu à peu à faire le point sur ses pensées et sur ses sentiments destructeurs. Il apprend à faire le tri et à assumer la responsabilité de ce qu'il a pensé un jour de ses objets d'amour, ce qui veut dire qu'il accepte de remettre en question sa conception infantile. L'analyse permet de faire le point sur ce que nous devons à ceux qui nous ont élevés, d'accepter d'être responsables au moins de nos pensées, *a fortiori* de nos actes, non pour nous culpabiliser mais pour réparer les torts causés dans la phase infantile. Dans cette optique, le concept de réparation est donc central dans l'élaboration du processus de maturation.

L'infantile (Mijolla, 2005) est donc ce qui traduit une strate de la vie psychique aussi inaccessible à la conscience que le fonds inconscient qui l'habite, et qui, cependant, sert de point nodal permettant d'effectuer des allers-retours entre le passé et le présent. L'infantile constitue une charnière de remaniement des fantasmes originaires. L'analyse cherche à mettre en perspective l'enfant et l'infantile dans l'adulte lui-même et à reconnaître, sous la réaction infantile de l'adulte, non pas l'enfant qu'il fut autrefois dans la mesure où cet enfant n'a qu'un temps, mais l'infantile qui se jouait en lui.

Vingt-huit personnes participaient activement aux débats de la Société britannique de psychanalyse. Quinze seulement étaient britanniques, les autres étant allemands (cinq), autrichiens (quatre), hongrois (deux), nord-américaine (une) et canadien (un). Clifford

Scott, le seul Canadien, psychiatre, s'était rendu en Angleterre pour devenir psychanalyste d'enfants. Il est d'ailleurs le premier élève de Melanie Klein à avoir obtenu le titre de psychanalyste. Après la guerre, il est retourné au Canada pour y créer une Société de psychanalyse dont il a été le premier président.

Les participants à ces débats provenaient donc d'horizons linguistiques et langagiers très différents : anglais et allemand, essentiellement, mais aussi hongrois; et diverses variétés d'anglais et d'allemand. Nombre de ceux qui discutaient cette question ne maîtrisaient pas la langue dans laquelle ils étaient censés s'exprimer, l'anglais, l'essentiel de ces débats étant menés dans l'exil d'une langue. En outre, chaque participant traduisait ou utilisait la traduction des termes de Freud qui lui convenait le mieux.

« La douleur de ces controverses correspond d'assez près à la douleur de la perte de cette langue. L'histoire de la psychanalyse se construit à partir de l'écart entre les langues, comme si la langue de l'inconscient cherchait à se manifester, à (re)faire surface à travers une langue autre que celle du conscient ou du moi, contre leur arrogance<sup>67</sup>. »

La langue de Melanie Klein, un anglais appris de manière plutôt informelle superposé à un allemand tirillé entre l'Autriche, la Hongrie et l'Allemagne, posait à elle seule un problème. Cette langue est décrite comme « “atroce” et empreinte jusqu'à la fin de ses jours d'un “fort accent germanique<sup>68</sup>” ». Son problème n'était pas d'arriver à maîtriser une langue qui n'était pas sa langue maternelle; en fait, la structure linéaire du langage ne lui était pas très favorable. Alix Strachey, qui dut réécrire en anglais tous les premiers textes de Melanie Klein pour qu'elle puisse les lire à Londres, appréhendait beaucoup le résultat de cet exercice. « Le 16 mai 1925, elle écrivait à son mari, James : “... bien

---

<sup>67</sup> King et Steiner (1996), p. 21.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 20.

entendu, dès qu'elle va se mettre à réécrire, elle va rajouter de nouvelles efflorescences sorties de tous les coins et recoins de sa construction par ailleurs assez confuse.<sup>69</sup> »

Anna Freud avait appris plusieurs langues, notamment l'hébreu, l'allemand, l'anglais, le français et l'italien, au contact des collègues de son père. Elle traduisait d'ailleurs les travaux de celui-ci. Pendant les discussions, elle s'en tenait à des commentaires courtois et précis, laissant à d'autres le soin de développer l'argumentation. « “Nous sommes ici comme invités de ce pays et non pas pour créer des problèmes.”<sup>70</sup> » Il reviendra à Anna Freud de résumer leur problème de l'époque :

« “Ce qui semble naturel à un auteur de langue allemande, allusions, analogies, images, etc., semble précieux et impropre au lecteur de langue anglaise, à l'inverse ce qui semble précis en anglais, choque le lecteur de langue allemande par sa stérilité et son aridité.” Et elle poursuit : “Il y a aussi les nuances locales d'expressions qui choquent tout étranger qui aurait appris la langue selon un autre usage local, la différence entre l'Allemagne du Nord et du Sud étant exemplaire.” Que dire alors des différences entre l'allemand d'Allemagne et celui d'Autriche ou de Hongrie, ou entre l'anglais britannique et celui des États-Unis ou du Canada<sup>71</sup> ? »

En définitive, les discussions au sein de la Société britannique de psychanalyse ne sont pas parvenues à rapprocher les parties. Les controverses se sont soldées par la création de trois courants psychanalytiques. Une fois de plus, l'écart entre les langues aura contribué à diviser les hommes.

Reprenons ici, grâce aux traductions des oeuvres fondatrices, une description plus approfondie des positions kleinienne et annafreudienne relatives à l'analyse des enfants.

Au lecteur de juger l'approche qui lui convient le mieux.

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 19.

Melanie Klein (1882-1960)

« Une femme de caractère avec une espèce de force en partie cachée  
 - comment dirais-je? -, pas la ruse mais la subtilité,  
 quelque chose de travaillant par en dessous.  
 Une traction, une torsion, comme une lame de fond : menaçante.  
 Une dame grisonnante et brusque, aux grands yeux clairs et imaginatifs.

Virginia Woolf<sup>72</sup>. »

« Dans une lettre adressée à Freud, Ferenczi [neurologue, psychiatre et psychanalyste] parle d'une "certaine Mme le Dr Klein (pas médecin), qui a fait dernièrement quelques très bonnes observations sur les enfants, après avoir suivi une formation de plusieurs années chez moi... "73. » Voilà comment Melanie Klein entre sur la scène psychanalytique.

Née à Vienne en 1882, elle est la benjamine des quatre enfants d'un médecin généraliste viennois. L'ambiance dans laquelle elle grandit stimule son développement intellectuel. La mort prématurée de son frère et de sa soeur ainsi que la profession de son père contribuent à faire naître chez elle l'envie d'étudier la médecine, et, cela s'avérant impossible, de s'intéresser à la thérapie.

Dès 1914, après la lecture d'un texte de Freud sur le rêve, Melanie Klein se passionne pour la psychanalyse; elle entreprend alors une analyse avec Sándor Ferenczi, le psychanalyste le plus connu de Budapest où elle vit depuis son mariage. Pour cette mère de trois enfants, très intéressée par les enfants et tout particulièrement sensible à leur souffrance, la rencontre avec celui qu'on appelait « "l'enfant terrible de la

---

<sup>72</sup> Kristeva (2000), p. 9.

<sup>73</sup> Klein (2005), p. 13.

psychanalyse<sup>74</sup> » sera déterminante; elle trouvera chez cet analyste innovant non seulement les encouragements pour entreprendre et poursuivre des traitements avec de très jeunes enfants, mais surtout l'état d'esprit non conventionnel, audacieux et original requis pour défricher de nouveaux territoires.

En 1932, elle lui témoigne sa gratitude dans la préface de *La psychanalyse des enfants* :

« C'est Ferenczi qui m'initia à la psychanalyse, m'en enseigna la véritable nature et toute la signification. Il était doué d'une sensibilité immédiate et profonde pour l'inconscient et le symbolisme, d'une intuition étonnante pour tout ce qui touche à l'âme enfantine; il m'a aidée, par son exemple qui m'a marquée, à comprendre la psychologie de l'enfant. C'est lui encore qui me signala mes aptitudes pour l'analyse des enfants, dont le progrès l'intéressait au plus haut point, et qui m'encouragea à me consacrer à ce domaine, encore si peu exploré à l'époque, de la thérapie psychanalytique. Il fit tout en son pouvoir pour soutenir mes premiers efforts dans cette voie. C'est à lui que je dois mes débuts dans le métier de psychanalyste<sup>75</sup>. »

Son premier cas, celui d'un garçon de cinq ans, dont on sait maintenant qu'il s'agissait de son propre fils Erich, est présenté en juillet 1919 à la Société hongroise de psychanalyse qui l'admet alors comme membre.

En 1921, Melanie Klein quitte Budapest pour Berlin où elle pratique la psychanalyse de l'enfant à la demande d'un médecin, Karl Abraham, son deuxième analyste et son troisième maître après Freud et Ferenczi. Ses premières théorisations seront largement inspirées par les travaux d'Abraham. Parallèlement, Abraham s'intéresse aux observations de Melanie Klein sur les commencements de la vie psychique, qui éclairent ses propres recherches sur les origines de la psychose.

---

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>75</sup> Klein (1959), p. 1-2.

En 1932, elle lui rend hommage dans la préface de *La psychanalyse des enfants* :

« J'eus le bonheur de trouver en Karl Abraham un second maître qui avait le don d'éveiller chez ses élèves la vocation psychanalytique. Il estimait que chaque analyste était responsable de l'avancement de la psychanalyse, par la qualité de son travail, la valeur de son caractère et son niveau scientifique. Cet idéal élevé m'était présent à l'esprit lorsque, en écrivant cet ouvrage de psychanalyse, j'ai voulu rendre à cette science une partie de tout ce que je lui dois. Abraham se rendit parfaitement compte des grandes ressources pratiques et théoriques de l'analyse des enfants. Jamais je n'oublierai les paroles qu'il prononça en 1924 à Wurtzbourg, au 1<sup>er</sup> Congrès des Psychanalystes allemands, en commentant ma communication sur une névrose obsessionnelle infantile [...] : "L'avenir de la psychanalyse est dans l'analyse par le jeu."<sup>76</sup> »

En 1925, elle est invitée à Londres à faire une série de conférences à l'instigation d'Ernest Jones, médecin, psychanalyste et père fondateur de la psychanalyse en Grande-Bretagne. Il était impressionné par ses travaux, dont il avait pris connaissance par l'intermédiaire d'Alix Strachey, séjournant elle aussi à Berlin pour faire une analyse avec Abraham.

Mais voilà que Karl Abraham meurt prématurément; privée de son soutien, Melanie Klein quitte la Société de Berlin, où l'approche annafreudienne du traitement des enfants était mieux acceptée que la sienne. Encouragée par Jones qui souhaite faire analyser ses propres enfants par elle, elle décide en 1926 de s'installer à Londres où, dans une ambiance propice à sa créativité, elle poursuit ses recherches, occupant très vite une place importante dans la Société britannique de psychanalyse. Elle y exercera jusqu'à sa mort en 1960.

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 2.

## L'oeuvre de Melanie Klein

Melanie Klein (2005) a inventé des concepts importants qui font maintenant partie intégrante du corpus théorico-clinique de la psychanalyse. La cohérence de son système de pensée prend forme dans une rigoureuse articulation entre la clinique et la théorie. Car c'est dans un seul mouvement que Melanie Klein propose une méthode pour psychanalyser les enfants et une théorie des premiers stades du psychisme. La position dépressive, les mécanismes schizo-paranoïdes et surtout l'identification projective sont devenus des piliers de la théorie psychanalytique. La technique du jeu, l'interprétation du transfert négatif, l'importance accordée aux angoisses précoces sont très largement utilisées par les cliniciens d'aujourd'hui. C'est dire la fécondité de sa pensée.

Cependant, elle n'est pas reconnue à sa juste valeur; ses concepts circulent, mais sans la signature de leur auteure. Les psychanalystes sont plus kleiniens qu'ils ne veulent bien l'admettre, à moins qu'ils le ne soient à leur insu; ils ont du mal à reconnaître leur dette à l'égard de celle qui a défriché des zones inexplorées. Pourquoi?

D'une part, on ne s'attaque pas impunément à la fille du fondateur de la psychanalyse et la représentante de l'orthodoxie. Sigmund Freud a d'ailleurs refusé l'apport kleinien par solidarité avec sa fille. La personnalité de Melanie Klein, hardie, intransigeante, défendant ses positions avec une conviction passionnée, a peut-être également contrecarré la réception de ses idées.

D'autre part, Melanie Klein met en pièces l'image idéalisée que nous avons d'un bébé paisible et bienheureux. Voilà qu'elle nous donne à voir un bébé habité par des pulsions

sadiques et animé par des tendances destructrices. Elle dévoile un monde insoupçonné qui heurte l'adulte trop heureux d'avoir maîtrisé cet univers archaïque et terrifiant du nourrisson qu'il a refoulé et dont il ne veut plus entendre parler. Un monde jusqu'alors inexploré, si ce n'est dans les contes, ceux des frères Grimm en particulier, qui en expriment eux aussi les turbulences. Ces récits pleins d'horreur plaisent d'ailleurs aux enfants qui semblent, eux, s'y retrouver<sup>77</sup>!

Melanie Klein donne du nourrisson la vision tragique d'un être en lutte contre des forces puissantes qui sont d'autant plus redoutables qu'elles proviennent de l'intérieur. C'est peut-être le point le plus dérangeant du système de pensée kleinien : ce « “mauvais objet<sup>78</sup>” », qui a en quelque sorte fait sa célébrité, se trouve à l'intérieur. Elle nous empêche de recourir à l'idée tellement plus confortable que tout proviendrait de l'extérieur. Elle met l'être humain face à sa propre destructivité. Selon Melanie Klein, le tyran que nous voyons chez les autres n'est que la projection de notre propre tendance.

À l'heure actuelle où les champs médico-social et psychopathologique sont envahis par la victimologie, où le traumatisme devient le modèle explicatif dominant, le tout au profit d'une vision qui tend à restaurer l'innocence infantile, la volonté kleinienne d'accorder une si grande importance aux facteurs internes dans l'organisation psychique apparaît d'autant plus salutaire. Elle permet de garder un cap, celui de la vie fantasmatique inconsciente, qui se constitue à partir des flux pulsionnels et émotionnels.

---

<sup>77</sup> Les contes ne traumatisent pas leurs jeunes lecteurs. Ils répondent à leurs angoisses en les informant des épreuves à venir et des efforts à fournir. Ils offrent ainsi aux enfants une chance de se comprendre mieux au sein du monde complexe qu'ils vont devoir affronter. Bruno Bettelheim (1976) nous éclaire sur la fonction thérapeutique de ces contes.

<sup>78</sup> Klein (2005), p. 12.

La « “tripière de génie”<sup>79</sup> »

« Selon le modèle classique, le processus psychanalytique consiste à rendre conscient par la parole des conflits inconscients qui relèvent du passé et qui s’actualisent par les associations libres dans le transfert, où ils pourront être interprétés. Il est évident que les enfants ne se prêtent pas directement à cette méthode. L’enfant n’exprime pas sa demande, ne raconte pas son histoire, agit plus qu’il ne parle, n’a pas véritablement de passé, est dans l’immédiat des relations affectives avec ses parents dont il dépend [...] De plus, il n’associe pas et n’établit pas de névrose de transfert<sup>80</sup> [...] »

Le génie de Melanie Klein (2005) a été de ne pas s’arrêter à ce constat, mais de penser, avec Ferenczi, que si le patient n’est pas analysable avec la méthode habituelle, plutôt que de rejeter le patient, il faut modifier la méthode. Pour rendre possible la psychanalyse de l’enfant, il fallait donc réaliser quelques coups de force. Et c’est ce que Melanie Klein a fait.

Le premier coup de génie est l’invention de la technique du jeu. C’est avec Rita (l’enfant dont il est question dans la note infrapaginale citée *supra*), en 1924, que Melanie Klein fait cette découverte fondamentale. La petite fille impose le jeu, tout comme la patiente de Sigmund Freud, Emmy von N., lui avait fait découvrir la méthode de la libre association, en lui disant qu’il perturbait le cours de ses pensées avec ses questions incessantes. Le jeu avait déjà été pratiqué par une pionnière de la psychanalyse de l’enfant, Hermine von Hug-Hellmuth, mais celle-ci l’utilisait à des fins éducatives. Or, pour Melanie Klein l’analyse doit se démarquer de toute intention pédagogique puisque les deux sont incompatibles. Elle a tiré partie du jeu, activité spontanée de tous les enfants, pour en faire l’outil principal de la psychanalyse de l’enfant. C’est ainsi qu’elle

---

<sup>79</sup> Klein (2005), p. 9. L’expression est de Lacan.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 20.

énonce son premier coup de génie : le jeu est l'équivalent du rêve et il constitue une voie royale d'accès à l'inconscient.

Melanie Klein a pu faire ce saut épistémologique grâce à sa profonde connaissance du psychisme de l'enfant, ses capacités d'identification aux jeunes enfants et sa sensibilité particulière à leurs angoisses. C'est aussi parce qu'au préalable elle avait élaboré des idées théoriques neuves, en postulant une vie psychique active dès la naissance. C'est parce qu'elle postule une vie fantasmatique chez l'enfant que Melanie Klein s'intéresse au jeu, et c'est au moyen du jeu qu'elle fait apparaître les fantasmes de l'enfant.

L'invention de la technique du jeu donne à l'expression fantasmatique de l'enfant le statut d'un matériel clinique qui pourra faire l'objet d'interprétations de la part de l'analyste. Or la très grande importance accordée à l'interprétation est une autre caractéristique de la pratique kleinienne. L'effet de l'interprétation est triple. D'abord, elle soulage les angoisses précoces de l'enfant. Ensuite, elle améliore la relation de l'enfant avec les parents et favorise son adaptation sociale. Enfin, elle produit de nouvelles associations chez l'enfant, engageant un processus authentiquement psychanalytique qui va se dérouler dans une temporalité, ce qui exclut toute interprétation ponctuelle et terme à terme comme on a pu parfois le reprocher, à tort, à Melanie Klein.

Son deuxième coup de génie a été de montrer que le complexe d'Oedipe et le Surmoi apparaissent beaucoup plus tôt que ne le pensait Sigmund Freud. Dès le début de la vie, les tendances sadiques issues de la pulsion de mort donnent lieu à la formation d'un Surmoi qui est d'une sévérité impitoyable. Plus précoce que le Surmoi freudien et plus

féroce que celui de l'adulte, le Surmoi kleinien est une idée neuve, en contradiction avec la psychanalyse de l'époque. Par conséquent, il ne faut pas renforcer le Surmoi, comme le pense Anna Freud qui craint que la psychanalyse ne libère les instincts agressifs et sexuels de l'enfant, réprimés jusque-là. Au contraire, il faut l'adoucir. L'action éducative est un contresens puisqu'elle tend à renforcer le Surmoi et à réprimer certaines pulsions du Ça. L'analyste qui, par ses interprétations, cherche à dissiper l'angoisse sur un point précis, doit tenir compte à la fois des menaces du Surmoi, des pulsions du Ça et des efforts du Moi pour concilier l'un et l'autre. Il amènera ainsi graduellement à la conscience tout le contenu de cette angoisse qui se trouve alors réactivée. Pour atteindre ce but, il ne doit utiliser que des méthodes strictement analytiques, car c'est seulement en s'abstenant d'exercer sur l'enfant une influence éducative ou morale qu'il peut analyser les couches les plus profondes de son psychisme et parvenir aux fantasmes les plus primitifs d'ordre sado-oral et sado-anal.

La sévérité du Surmoi ne correspond pas à la réalité, mais est le reflet des tendances sadiques de l'enfant, qui se retournent contre lui sous la forme de craintes de représailles, selon la loi du talion. L'examen du transfert négatif permet d'aborder le sadisme qui marque si fortement l'univers fantasmatique du jeune enfant. La nécessité d'interpréter le transfert négatif en opposition à Anna Freud, qui le considère comme indésirable, est un point fondamental de la méthode kleinienne sur lequel elle a été beaucoup critiquée et peu suivie.

L'enfant amène donc dans la séance non pas ses parents réels, mais les imagos parentales. Voilà le troisième coup de génie de Melanie Klein. L'analyse de très jeunes enfants lui a montré qu'un enfant de trois ans a déjà traversé la partie la plus importante

du développement de son complexe d'Oedipe. Par conséquent, le refoulement et la culpabilité l'ont déjà considérablement éloigné des objets qu'il a désirés à l'origine. Ses rapports à ces objets ont subi des modifications et des déformations, de telle sorte que les objets d'amour actuels sont des imagos des objets primitifs. Les images de parents, souvent menaçants et répressifs, qui apparaissent dans le jeu des enfants, n'ont que peu de rapport avec la réalité. Avec le concept d'imago parentale, Melanie Klein se dégage de la confusion entre la réalité familiale et la relation thérapeutique, et introduit un passé dans la temporalité de l'enfant, car même chez un enfant très petit, il y a un « avant ». Les enfants peuvent donc parfaitement aborder une réédition de leurs relations d'amour par rapport à l'analyste, d'où la possibilité d'un transfert chez l'enfant, condition même de son analysabilité.

Ainsi sont posées les bases de la psychanalyse des enfants.

## La technique psychanalytique du jeu

« Ma pratique avec les enfants, comme avec les adultes,  
et toute ma contribution à la théorie psychanalytique dérivent  
de la technique du jeu.

M. Klein<sup>81</sup> »

Qu'est-ce que la technique du jeu?

Commençons par ce qu'elle n'est pas. Premièrement, la *Play-Technique*, la technique du jeu, ne se réduit pas à la *Play-Therapy*, la thérapie par le jeu, dont le principe est d'offrir au patient une possible abréaction, une décharge émotionnelle par laquelle il se libère d'un affect désagréable, attaché au souvenir d'un événement traumatique. Dans sa conférence *Jeu*<sup>82</sup>, prononcée en 1937, Melanie Klein rappelle de façon énergique, en critiquant une conférence de Maria Montessori, que le thérapeute par le jeu n'est pas qualifié pour interpréter le jeu de l'enfant, car il ne sait pas comment interpréter le transfert négatif.

Deuxièmement, la technique psychanalytique du jeu ne se réduit pas à l'observation analytique. L'observation dite analytique du jeune enfant le figerait dans une relation de type voyeuriste, si cette observation n'était pas prise dans une écoute, dans un enchaînement transférentiel où, à cette condition, elle peut donner à l'analyste un matériel précieux.

---

<sup>81</sup> Thomas (1994), p. 204.

<sup>82</sup> Klein (1937), p. 308-309.

L'essentiel de la technique du jeu est ailleurs. La description que j'en donne ici est basée sur la quatrième édition française de *La psychanalyse des enfants*, publiée en 1975 (Klein, 1975).

### **Fondements psychologiques de l'analyse des enfants**

Bon nombre des conditions requises pour le succès d'une cure analytique semblent faire défaut chez l'enfant. Les rapports que l'enfant entretient avec la réalité sont fragiles; il n'a, apparemment, pas de raison de se soumettre aux difficultés d'une analyse, puisque, généralement, il ne se sent pas malade; enfin et surtout, il est moins capable que l'adulte de fournir les associations verbales qui constituent, chez un sujet plus âgé, le principal instrument de l'analyse.

La technique de l'analyse par le jeu se fonde sur ces particularités mêmes de la psychologie infantile. Par le jeu, l'enfant traduit sur un mode symbolique ses fantasmes, ses désirs, ses expériences vécues. Ce faisant, il emploie le langage archaïque et phylogénétique des rêves; et il n'est possible de comprendre ce langage qu'en l'abordant à la lumière des enseignements de Sigmund Freud sur la signification des rêves.

Le jeu, comme le rêve, recèle un contenu latent; certains détails du jeu ont la valeur d'associations et permettent d'en découvrir la signification cachée. Souvent un enfant répétera dans son jeu le contenu même d'un rêve qu'il vient de raconter, ou bien fournira des associations à son rêve dans le jeu qui fait suite à son récit, car le jeu est pour l'enfant le moyen d'expression par excellence. L'enfant n'apporte pas moins

d'associations aux éléments isolés du jeu que l'adulte n'en apporte aux éléments du rêve.

Pour amener le jeu à l'état de formation de l'inconscient, pour l'écouter comme l'analyste écoute un rêve et donc pour qu'il y ait interprétation, l'analyste doit tenir compte de plusieurs paramètres que Melanie Klein expose de façon rigoureuse. Il faut retenir les plus menus détails du jeu; alors les enchaînements apparaîtront et l'interprétation sera effective. Il est nécessaire de tenir compte du matériel que les enfants fournissent durant la séance (jouet, dramatisation, découpage ou dessin), de la manière dont ils jouent, de la raison pour laquelle ils passent d'un jeu à l'autre et des moyens qu'ils choisissent pour leurs représentations.

Si l'analyste tient compte de ce qui distingue le psychisme infantile du psychisme adulte, c'est-à-dire un contact encore plus étroit entre l'inconscient et le conscient, il peut prétendre à une investigation aussi profonde et aussi étendue chez l'enfant que chez l'adulte. En fait, l'enfant se trouve avantagé, car il est en mesure d'offrir un contact direct avec des expériences que l'adulte ne peut souvent que reconstituer. La raison pour laquelle l'analyse des jeunes enfants offre l'un des champs les plus fertiles pour la psychothérapie analytique tient précisément à la capacité que possède l'enfant d'exprimer directement son inconscient.

Si les moyens d'expression des enfants diffèrent de ceux des adultes, les principes essentiels de l'analyse restent identiques chez l'enfant et chez l'adulte. L'interprétation systématique, l'analyse continue des résistances, le parallèle constant entre le transfert, positif ou négatif, et des événements antérieurs, tels sont les moyens de créer

et de maintenir une vraie situation analytique, aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte. À cette fin, l'analyste d'enfants, dans le maniement du transfert et dans l'exclusion de toute influence pédagogique ou non analytique, devrait observer les mêmes règles que l'analyste d'adultes. Il verra alors les symptômes s'insérer dans la situation analytique.

L'interprétation peut et doit commencer dès que l'enfant a laissé entrevoir ses complexes, soit par ses jeux, soit par l'ensemble de son comportement. Ce principe ne va pas à l'encontre de la règle bien établie qui veut que l'analyste attende, pour interpréter, l'installation du transfert. Dans l'analyse des enfants, le transfert s'établit en effet dès le début et l'analyste peut souvent en constater le caractère très positif. Mais parfois l'enfant se montre timide, angoissé ou seulement un peu méfiant; ce comportement trahit un transfert négatif. Il devient alors encore plus urgent d'interpréter le plus tôt possible, car l'interprétation atténue le transfert négatif en ramenant les affects qui l'accompagnent à la situation et aux objets auxquels ils étaient liés à l'origine.

L'analyste est surpris de la facilité, voire du plaisir, avec lesquels l'enfant accueille parfois les interprétations qu'il lui propose. L'explication en est sans aucun doute que la communication est encore relativement facile entre le conscient et l'inconscient, et la voie de retour d'autant plus simple à rétablir. L'interprétation a souvent un effet rapide et se traduit de plusieurs façons : enrichissement du jeu, renforcement du transfert, réduction de l'angoisse. Ainsi l'enfant qui aura interrompu son jeu sous l'influence d'une inhibition, le reprendra, le transformera, l'enrichira, pour y laisser apparaître des couches plus profondes de son psychisme. L'angoisse diminue alors dans la création d'une nouvelle symbolisation. Une fois l'angoisse dissipée et le plaisir du jeu retrouvé,

le contact avec l'analyste en est, du même coup, renforcé. Le plaisir accru que l'enfant prend au jeu naît de l'interprétation qui rend superflue la dépense d'énergie exigée par le refoulement.

Une fois l'analyse commencée et une partie de l'angoisse dissipée grâce à l'interprétation, le soulagement qu'en éprouve l'enfant – il suffit souvent de quelques séances – l'encouragera à aller plus avant. Jusqu'ici, rien ne le poussait à l'analyse, mais l'enfant arrive alors à une compréhension de l'usage et de la valeur d'une telle méthode, et cette compréhension fournit un motif aussi valable à l'analyse que la connaissance qu'un adulte a de sa maladie. Le plaisir qu'il obtient ainsi constitue le stimulant indispensable à la poursuite de son analyse. Ainsi, peu à peu, se constitue le principe de plaisir qui aura l'effet de porter le sujet de représentations en représentations en mettant autant de représentations qu'il est nécessaire pour maintenir au plus bas le niveau de tension qui règle tout le fonctionnement de l'appareil psychique. En fait, la cure est conçue comme une mise en place du principe de plaisir.

Au fur et à mesure que l'analyse avance, la relation, d'abord si précaire, de l'enfant avec le réel gagne en force et en richesse. Il faut vaincre des résistances très vives et très tenaces avant que l'enfant ne reconnaisse le véritable objet de ses agressions; cette prise de conscience constitue un progrès capital dans son adaptation à la réalité. Les difficultés éducatives s'en trouveront réduites, car il sera désormais à même de tolérer les frustrations inhérentes à la réalité.

L'analyse contribue largement à fortifier ce Moi encore si faible, et à favoriser son développement, en abaissant la pression excessive d'un Surmoi beaucoup plus écrasant

chez l'enfant que chez l'adulte. Moins asservi, donc plus fort, le Moi peut répondre plus aisément aux exigences du Surmoi qui ont été tempérées par l'analyse. Les enfants révèlent un sens de l'humour lorsque diminue la sévérité du Surmoi. « J'ai entendu de tout petits enfants rire à l'idée qu'ils avaient réellement voulu manger leur maman ou la couper en morceaux<sup>83</sup> [...] » précise Melanie Klein. Le Surmoi, devenu plus amical, cherche à reconforter le Moi par l'humour et à le protéger contre la souffrance; il n'en demeure pas moins un dérivé de l'institution parentale.

Dans le cours ultérieur de son analyse, l'enfant devient capable, dans une certaine mesure, de substituer au refoulement un refus soumis à son examen critique. L'atténuation de la culpabilité, qui est liée à cette transformation, rend du même coup possible la sublimation des désirs sadiques, jusque-là totalement refoulés. Ainsi voyons-nous cesser l'inhibition au jeu et à l'étude, en même temps que surgit une multitude d'activités et d'intérêts nouveaux.

À la différence de l'adulte, l'enfant ne peut, après sa cure, changer ses conditions de vie. Mais l'analyse l'aura beaucoup aidé si elle l'a rendu capable de s'adapter et de se sentir plus heureux dans son milieu. En outre, la disparition de la névrose de l'enfant a très souvent pour effet d'améliorer le comportement de ceux qui l'entourent. D'où une amélioration considérable des relations de l'enfant avec ses parents et une facilitation de son adaptation sociale et de son éducation.

La raison pour laquelle l'analyste doit, chez les petits enfants, travailler pendant de longues périodes sans associations verbales, ne provient pas seulement de ce qu'ils ne

---

<sup>83</sup> Klein (1975b), p. 25.

parlent pas avec aisance, mais aussi du fait que l'angoisse intense dont ils souffrent ne leur permet d'utiliser qu'une forme moins directe d'expression. Le mode de représentation primaire et archaïque, à travers les jouets et l'action, étant un moyen essentiel d'expression infantile, aucune analyse d'un enfant ne peut se faire exclusivement par le langage; cependant, aucune analyse ne peut être considérée comme réellement terminée tant que l'enfant n'a pas utilisé dans la cure toutes ses ressources linguistiques, car le langage constitue l'un des points de contact entre l'individu et le monde extérieur.

### **Technique de l'analyse des enfants**

« Sur une table basse, dans la pièce qui sert à mes analyses, se trouvent une quantité de petits jouets en bois, très simples : bonshommes et bonnes femmes, charrettes, voitures, autos, trains, animaux, cubes et maisons, ainsi que du papier, des crayons et des ciseaux. Même un enfant généralement inhibé au jeu touchera à ces jouets ou leur accordera tout au moins un regard furtif. Par sa manière de s'en servir ou de les écarter, par toute son attitude à leur égard, il me donnera un premier aperçu de sa vie complexuelle<sup>84</sup>. »

Voilà comment Melanie Klein introduit la technique de l'analyse des enfants.

Tous ces jouets sont d'une très grande utilité dans la technique de l'analyse par le jeu. Leur taille réduite, leur nombre et leur grande diversité laissent le champ libre aux jeux les plus variés, tandis que leur simplicité permet une infinité d'usages différents. Ainsi de tels jouets peuvent-ils parfaitement servir à exprimer de façon variée et en détail les fantasmes et les expériences infantiles. Les divers thèmes ludiques, comme les affects qui les accompagnent et que l'analyste peut à la fois observer directement et déduire du contenu même du jeu, se présentent dans un cadre étroit; ainsi rien ne lui échappe de

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 28.

l'enchaînement et de la dynamique des processus mentaux en action, ni de la chronologie des expériences et des fantasmes de l'enfant, la contiguïté spatiale tenant souvent lieu de contiguïté temporelle.

L'analyse par le jeu n'utilise pas seulement des jouets. L'enfant met à contribution l'ameublement de la pièce. Il doit y avoir dans la pièce une quantité d'objets susceptibles d'utilisation symbolique, dont le plus important est un lavabo avec eau courante. Le dessin et le découpage occupent également une part importante de l'analyse.

Certains enfants manifestent une préférence pour les jeux de fiction. Jouer à la maman et à l'enfant, ou à l'école, construire ou aménager une maison à l'aide de chaises, de meubles et de coussins, faire un voyage, prendre le train, aller au théâtre, jouer au médecin, à l'employé de bureau ou à la marchande, voilà autant d'exemples typiques de jeux d'imagination. Ils tirent leur valeur, aux yeux de l'analyste, du caractère plus direct de leur symbolisme, et, par conséquent, de la richesse particulière des associations verbales qu'ils suscitent.

Il arrive à l'enfant, au cours de ses jeux de fiction, d'incarner certains personnages prêtés à ses jouets à d'autres moments de l'analyse, mais c'est d'ordinaire après leur avoir fait tenir ces rôles qu'il les assumera lui-même. L'analyste aussi se voit généralement confier un ou plusieurs rôles, et Melanie Klein demande à l'enfant de les décrire dans leurs moindres détails. Elle n'impose qu'une limite interdisant toute agression physique sur la personne de l'analyste!

Voici comment Melanie Klein conclut sa description de la technique du jeu :

« Aucune description, me semble-t-il, ne peut rendre la couleur, la vie et la complexité des séances d'analyse par le jeu, mais j'espère en avoir assez dit pour donner au lecteur quelque idée des résultats précis et sûrs qui récompensent nos efforts dans cette voie<sup>85</sup>. »

En résumé, le caractère primitif du psychisme infantile exige une technique analytique appropriée que nous offre l'analyse par le jeu. Cette méthode permet de remonter jusqu'aux expériences et aux fixations les plus profondément refoulées, et d'exercer ainsi une influence décisive sur le développement de l'enfant. Il n'existe entre les procédés de l'analyse d'enfants et ceux de la psychanalyse d'adultes qu'une différence de technique, non de principe. La méthode adaptée aux enfants rend possible l'analyse de la situation transférentielle et des effets du refoulement, ainsi que la révélation de la scène primitive. L'analyse par le jeu conduit donc aux mêmes résultats que l'analyse des adultes; elle n'en diffère que dans la mesure où elle s'adapte au psychisme de l'enfant.

Au fait, Rita a bien évolué. Âgée de deux ans et neuf mois au début de l'analyse, elle souffrait d'une névrose obsessionnelle très nette qui se manifestait par des cérémoniaux compulsions et des oscillations entre une « excessive "sagesse"<sup>86</sup> », accompagnée de remords, et une « "méchanceté" sans frein<sup>87</sup> ». Elle présentait des troubles intermittents de l'humeur, avec tous les caractères de la dépression mélancolique; elle était en outre affligée d'une extrême angoisse, d'une forte inhibition au jeu, d'une incapacité totale à supporter toute frustration, et d'une douilletterie excessive. Ces difficultés rendaient l'éducation de l'enfant à peu près impossible.

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 15.

Son analyse comprit 83 séances et dut être interrompue par le départ de ses parents pour l'étranger. Néanmoins, sur tous les points essentiels, le résultat fut une amélioration très importante. L'angoisse de l'enfant diminua et ses cérémoniaux obsessionnels disparurent. Ses symptômes dépressifs et son incapacité à tolérer les frustrations diminuèrent considérablement. Dans la mesure où l'analyse atténua son ambivalence vis-à-vis de sa mère et améliora ses relations avec son père et son frère, les difficultés de son éducation devinrent normales.

Le texte allemand : *Die Psychoanalyse des Kindes* (1932)

L'oeuvre de Melanie Klein se compose d'une cinquantaine d'articles et d'un seul livre, *Die Psychoanalyse des Kindes*, publié en 1932. Melanie Klein y présente vingt cures analytiques : quatre enfants âgés de deux ans et neuf mois à quatre ans et trois mois (période oedipienne); cinq enfants de cinq et six ans (période post-oedipienne); cinq enfants âgés de sept à neuf ans (période de latence); quatre enfants âgés de douze à quatorze ans (puberté), et deux adultes en cure classique. Ce faisant, elle décrit les fondements psychologiques et la technique de l'analyse des enfants.

Melanie Klein souligne en juillet 1932, dans la préface de son livre, que son approche de l'analyse des enfants s'inspire entièrement de la technique classique décrite par Sigmund Freud.

« Cet ouvrage tire sa substance de ce que j'ai pu observer au cours de mon travail psychanalytique avec les enfants. [...] Je suis arrivée à certaines conclusions que je présente comme une contribution à la théorie générale de la psychanalyse sur les débuts du développement humain. [...]

« Ce que j'apporte s'inspire en tous points de ce que Freud nous a appris. C'est par l'application de ses principes que j'ai pu pénétrer le psychisme des jeunes enfants, les traiter et les guérir. Je fus ainsi en mesure d'observer directement les premiers processus du développement et d'en tirer des conclusions théoriques qui confirment pleinement les découvertes faites par Freud dans la psychanalyse des adultes et tendent à en prolonger quelques-unes des dimensions.

« Si cet effort porte des fruits, si, grâce à cet ouvrage, quelques éléments s'ajoutent au savoir croissant de la psychanalyse, c'est tout d'abord à Freud lui-même que j'en serai redevable, car il ne s'est pas contenté d'établir pour la doctrine psychanalytique des fondements qui en assurent l'expansion future, mais il n'a cessé d'attirer notre regard sur les aspects qui méritaient d'être approfondis<sup>88</sup>. »

Puis, dans l'introduction, elle expose en quelques lignes l'essentiel des éléments controversés de l'analyse des enfants.

« Nos conceptions théoriques diffèrent sur certains points fondamentaux. Elle [Anna Freud] soutient qu'il ne s'installe pas chez l'enfant de névrose de transfert et qu'il manque de la sorte au traitement analytique une de ses conditions essentielles. Elle s'oppose à l'extension des méthodes employées chez l'adulte à l'enfant, en raison de la faiblesse de l'idéal du moi infantile.

« Je ne partage pas ces idées. D'après mes observations, il se produit une névrose de transfert et il s'établit une situation transférentielle aussi bien chez l'enfant que chez l'adulte, à la condition d'appliquer au premier une méthode équivalente à l'analyse d'un adulte, en évitant toute mesure pédagogique et en interprétant à fond le transfert négatif. [...]

« Il serait sûrement d'un grand intérêt de comparer en détail, matériel à l'appui, ces deux méthodes et de soumettre à l'examen leurs positions doctrinales. Je ne puis toutefois, dans cet ouvrage, dépasser le cadre d'un exposé de ma technique et des conclusions théoriques que j'en ai tirées. Ce qu'on sait de l'analyse des enfants est encore relativement si peu de chose que notre tâche la plus pressante me paraît être d'éclairer par différents côtés les problèmes que pose cette discipline et de rassembler les résultats déjà obtenus<sup>89</sup>. »

---

<sup>88</sup> Klein (1959), p. 1.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

*Die Psychoanalyse des Kindes* serait la transcription des conférences londoniennes (1925 et 1927) de Melanie Klein.

« *The German text bears the character and style of the spoken word. It was apparently the basis, if not the actual text, of the lectures which Mrs Klein gave in London*<sup>90</sup>. »

Le texte allemand revêt le caractère oral du discours avec toutes les répétitions du langage parlé.

« *Im Gegenteil, wir können in der Kinderanalyse bis zu Erlebnissen und Fixierungen zurückgehen, die in der Erwachsenenanalyse häufig nur rekonstruierbar sind, während sie uns das Kind unmittelbar darstellt*<sup>91</sup>. »

Ma traduction littérale : Au contraire, nous pouvons dans l'analyse d'enfants remonter jusqu'à des expériences et des fixations qui ne peuvent être que reconstituées dans l'analyse d'adultes, alors que l'enfant nous les décrit comme des représentations immédiates.

Le style du texte allemand contraste avec celui de la première traduction française qui tend à occulter l'oralité du discours.

« En fait, l'enfant se trouve favorisé, car il est à même de nous offrir un contact direct avec des expériences et des fixations que l'adulte ne peut souvent que reconstituer<sup>92</sup>. »

Melanie Klein emploie le « *ich* » (« je »).

« *Ich bin in diesem Kapitel von der Technik der Frühanalyse als der für meine Methode grundlegenden ausgegangen. Da die von mir besprochenen Besonderheiten der frühkindlichen Psyche auch noch beim größeren Kinde oft sehr stark sind, fand ich die Anwendung dieser Technik auch beim größeren Kinde unentbehrlich. Da aber andererseits bei diesem ein schon entwickelteres Ich vorhanden ist, ergibt sich die*

---

<sup>90</sup> Klein (1975a), p. viii.

<sup>91</sup> Klein (1932a), p. 21.

<sup>92</sup> Klein (1959), p. 21.

*Notwendigkeit zu Modifizierungen der Technik für das Latenz- und Pubertätsalter, deren Einzelheiten ich im Verlaufe meiner Ausführungen besprechen werde*<sup>93</sup>. »

Traduction : « Je suis partie, dans ce chapitre, de ma technique d'analyse pour les très jeunes enfants, car elle est à la base de ma méthode, quel que soit l'âge de l'enfant. Il m'a paru nécessaire de me servir de la même technique dans la mesure où persistent, à un âge plus avancé, les traits primitifs de la mentalité enfantine. De toute évidence, le moi plus mûr de la période de latence et de la puberté exige des modifications techniques. Ce sujet sera traité avec soin par la suite ; je ne m'y appesantirai donc pas ici<sup>94</sup>. »

Le texte comprend une multitude de notes infrapaginales qui renferment tout le matériel qui ne pouvait être inclus dans une conférence, mais qui sont essentielles à l'intelligence de l'œuvre. Voici un exemple :

« ABRAHAM m'a raconté l'histoire d'un tout petit enfant dont l'aversion pour un animal contenait déjà la peur d'être blâmé par ce dernier. Il avait offert un livre d'images à un enfant, âgé d'à peine un an et demi, de sa parenté. ABRAHAM lui montrait les images et lisait le texte à haute voix. Sur l'une des pages, il y avait l'image d'un cochon qui disait à un enfant d'être propre. Les mots et l'image déplurent de toute évidence à l'enfant, qui voulut tourner la page immédiatement et, lorsque Abraham un peu plus tard revint à cette image, l'enfant refusa de la regarder. Par la suite, ABRAHAM apprit que, quoique le livre plût beaucoup à l'enfant, il ne pouvait tolérer de voir la page où se trouvait le cochon. En guise de commentaire, ABRAHAM ajouta : "Son surmoi devait être, à ce moment-là, un cochon."<sup>95</sup> »

Melanie Klein explique qu'il existe souvent une phase intermédiaire, au cours de laquelle l'enfant choisit comme objet de son angoisse dans le monde extérieur un animal assez doux, qui remplace les bêtes sauvages et féroces représentant le Surmoi et le Ça des stades primitifs de la formation du Moi. Les phobies d'animaux constituent une modification à grande portée de la peur du Surmoi et leur genèse montre à quel point sont liés le Surmoi, les relations objectales et les zoophobies. L'anecdote rapportée dans la note infrapaginale *supra* illustre parfaitement cette notion. Je suis convaincue qu'elle aurait plu à l'assemblée!

<sup>93</sup> Klein (1932a), p. 25-26.

<sup>94</sup> Klein (1975b), p. 25-26.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 171.

Plusieurs notes infrapaginales sont très élaborées. Le lecteur a quelquefois l'impression qu'elles constituent à elles seules un livre. Dans la première édition française, un deuxième traducteur se chargera d'ailleurs exclusivement de la traduction des notes infrapaginales.

À titre d'exemple de la technique d'analyse qui paraît convenir à l'époque de la puberté, Melanie Klein présente le cas de Bill. Elle explique qu'il se sentait responsable du développement anormal de son frère cadet névrosé. Elle renvoie alors le lecteur à une note infrapaginale dans laquelle elle décrit en détail l'observation clinique de Willy, frère cadet du patient dont il est question dans le texte.

« L'analyse de Willy fut effectuée dans un but prophylactique. Quoique souffrant de dépressions, il n'avait pas un caractère anormal. Mais il n'aimait pas la compagnie, il était plutôt inactif et renfermé et ne vivait pas en bonnes relations avec ses frères et sœurs; cependant, son adaptation sociale était normale. Il était un bon élève et rien n'attirait spécialement l'attention sur lui. Son analyse s'étendit sur 196 séances. Les résultats obtenus sur ce garçon (j'eus de ses nouvelles dernièrement, trois ans après la fin de l'analyse) qui, il est vrai, pouvait être appelé un enfant normal, furent des changements tels que même les personnes éloignées de son milieu immédiat et qui ne savaient pas qu'il avait été analysé, le notèrent. Par exemple, son manque d'intérêt pour le théâtre et le cinéma était en relation avec une grave inhibition de son besoin épistémophilique quoique, comme nous l'avons dit, il fût un bon élève. Lorsque cette inhibition disparut, son horizon spirituel prit de l'ampleur et son intelligence générale s'améliora. L'analyse de son attitude si fortement passive, donna naissance à de nombreuses activités. Son comportement envers ses frères et sœurs s'améliora ainsi que sa capacité d'adaptation sociale. Ces changements et d'autres, firent de lui une personne très mûre, plus libre et mieux équilibrée et, en outre, ces nouvelles attitudes, quoique en elles-mêmes pas très décisives, reflétaient d'autres changements plus profonds et qui certainement seront de grande importance dans le futur. Simultanément à la disparition de son attitude inactive dans la vie de tous les jours, il se produisit un changement dans son orientation sexuelle. Ses tendances hétérosexuelles s'affirmèrent infiniment plus et il perdit certaines difficultés admises comme étant la cause de troubles de la puissance sexuelle dans la vie d'adulte. En outre, nous découvrîmes que ses dépressions étaient liées à des idées de suicide et qu'elles étaient plus profondes que cela n'était apparu au premier abord. D'autre part, son repliement sur lui-même et le manque de plaisir à être en compagnie étaient basés sur une sérieuse fuite de la réalité. Je dois ajouter que ces problèmes ne représentaient que quelques-unes des difficultés dont souffrait ce jeune garçon, ainsi que le démontra une analyse profonde. Arrivée à ce point, je voudrais signaler combien les difficultés des enfants dits normaux peuvent être sérieuses (voir le cas d'Inge, par exemple). Ce fait, d'expérience analytique, est prouvé par des observations de la vie quotidienne : il est surprenant de constater avec quelle fréquence des personnes qui nous avaient semblé jusqu'à ce moment totalement normales tombent subitement malades d'une névrose ou se suicident pour la plus légère cause. Mais, comme le démontre l'analyse d'adultes normaux, même ces personnes qui n'ont jamais souffert d'aucune maladie nerveuse sont pleines d'inhibitions aussi bien intellectuelles que sexuelles et souffrent d'un manque de capacité à jouir de la vie dont l'amplitude ne peut être mesurée qu'à travers une psychanalyse<sup>96</sup>. »

Cette note, tirée de la première édition française, fera l'objet, dans une édition ultérieure, d'une retraduction par l'auteur officiel de la traduction française du livre de Melanie

---

<sup>96</sup> Klein (1959), p. 96-97.

Klein. Cette retraduction, qui illustre bien la métamorphose du texte au fil des traductions, sera présentée plus loin.

Les première (1932) et troisième (1949) traductions anglaises : *The Psycho-Analysis of Children*

La version originale du livre, *Die Psychoanalyse des Kindes*, et la première traduction anglaise, *The Psycho-Analysis of Children*, sont publiées presque simultanément en 1932.

Alix Strachey (1892-1973) est l'auteure des première et troisième traductions anglaises du livre de Melanie Klein, publiées respectivement en 1932 et en 1949. Malgré sa grande discrétion, elle a grandement contribué à l'essor de la psychanalyse en Angleterre.

Elle était membre du célèbre groupe de Bloomsbury; du nom d'un square proche du British Museum à Londres, ce rassemblement d'intellectuels et d'artistes était très influent en Grande-Bretagne entre 1905 et 1930. Parmi eux se trouvaient Leonard Woolf et sa femme, l'écrivaine Virginia Woolf, et James Strachey, son époux. Hostiles au puritanisme, les adhérents de ce groupe incarnaient le non-conformisme face aux partisans d'Ernest Jones.

Alix et James Strachey deviendront les deux plus grands représentants du freudisme anglais. Ils ont dirigé la publication de la *Standard Edition*, leur traduction anglaise des

oeuvres complètes de Sigmund Freud. En 1917, les Woolf avaient fondé la maison d'édition Hogarth Press qui publiera la *Standard Edition*, de même que les première et troisième éditions anglaises du livre de Melanie Klein, *The Psycho-Analysis of Children*. Alix Strachey avait été analysée par Freud lui-même, dont elle était devenue une proche. Elle avait par ailleurs rencontré Melanie Klein à Berlin, où les deux femmes faisaient une analyse avec Karl Abraham. Impressionnés par le travail de Melanie Klein, James et Alix Strachey ont facilité la tenue de ses premières conférences sur l'analyse des enfants devant la Société britannique de psychanalyse.

Alix Strachey n'a laissé qu'une seule N.D.T., par ailleurs très succincte, dans la première édition anglaise du livre de Melanie Klein. En voici un extrait :

« *This book, under the title of Die psychoanalyse des Kindes, has just (1932) been published in Vienna by the Internationaler Psychoanalytischer Verlag. In the translation of certain chapters of it I am indebted to Miss I. Grant Duff, Mr. Adrian Stephen and my husband [James Strachey] for the use of their draft renderings of an earlier version of the original. The Index is based upon the one made by Dr. Melitta Schmideberg [médecin, psychanalyste et fille unique de Melanie Klein!] for the German edition*<sup>97</sup>. »

Le livre intitulé *Die Psychoanalyse des Kindes* n'est donc pas réellement le texte-source de la première traduction anglaise; le texte anglais est en effet la traduction d'une version antérieure du texte allemand. Alix Strachey avait discuté en détail de sa traduction avec Melanie Klein qui en avait d'ailleurs autorisé la publication. La première édition anglaise est du reste considérée comme l'« *authentic English text*<sup>98</sup> » et le texte-source des autres traductions, y compris la première traduction française publiée en 1959.

---

<sup>97</sup> Klein (1932b), p. 13.

<sup>98</sup> Klein (1975a), p. viii.

Dans la préface de la première édition anglaise, Melanie Klein rend hommage à Alix et James Strachey.

*« My thanks are also due to Mrs. James Strachey for her very able translation of the book, and to her and Mr. Strachey for the great assistance which their stimulating hints and suggestions have given me in its composition<sup>99</sup>. »*

Fait inusité, cet éloge se trouve également dans la préface du texte allemand. Ceci témoigne sans doute de la publication simultanée, voire ultérieure, de l'édition allemande.

*« Die Hilfe von Mrs. Alix Strachey und Mr. James Strachey war für mich von großer Bedeutung. Sie haben auch für das vorliegende Buch sehr viel getan, indem sie es nicht nur in vorbildlicher Weise ins Englische übersetzt, sondern auch auf seine Entstehung und Ausarbeitung durch wertvolle Anregungen Einfluß genommen haben<sup>100</sup>. »*

L'oralité du texte allemand est occultée dans la traduction anglaise de 1932 : *« Ich habe im Verlaufe meiner Ausführungen wiederholt »* devient *« In these pages emphasis has repeatedly been laid »*.

La version allemande :

*« Ich habe im Verlaufe meiner Ausführungen wiederholt die spontane Übertragungsfähigkeit des Kindes hervorgehoben<sup>101</sup>. »*

---

<sup>99</sup> Klein (1932b), p. 12.

<sup>100</sup> Klein (1932a), p. 9.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 35.

La version anglaise (1932) :

« *In these pages emphasis has repeatedly been laid upon the child's capacity for making a spontaneous transference*<sup>102</sup>. »

Le caractère oral du texte sera néanmoins rétabli dans la quatrième édition anglaise (1975) :

« *I have repeatedly laid emphasis upon the child's capacity for making a spontaneous transference*<sup>103</sup>. »

Alix Strachey emploie généralement le « *we* » au lieu du « *I* », là où Melanie Klein fait usage du « *ich* ».

La version allemande :

« *Auf den Inhalt und die Grundlage dieser frühen Schuldgefühle will ich nun an Hand eines anderen Beispiels eingehen*<sup>104</sup>. »

La version anglaise (1932) :

« *We will now consider the content and the causes of these early feelings of guilt by reference to another case*<sup>105</sup>. »

---

<sup>102</sup> Klein (1932b), p. 50.

<sup>103</sup> Klein (1975a), p. 24.

<sup>104</sup> Klein (1932a), p. 16.

<sup>105</sup> Klein (1932b), p. 25.

Plutôt cibliste, Alix Strachey élimine nombre de répétitions pour améliorer la lisibilité du texte.

La version allemande :

« *Ich gehe nun daran, an Hand von Beispielen ein Bild der frühkindlichen Psyche zu entwerfen, wie ich es in den Analysen kleiner Kinder kennengelernt habe*<sup>106</sup>. »

Ma traduction littérale : Je vais d'abord, à l'aide d'exemples, esquisser un tableau du psychisme du très jeune enfant, tel que j'ai appris à le connaître dans les analyses des plus petits enfants.

La version anglaise (1932) :

« *First let us, with the help of examples, form a picture of the mind of the young child as these early analyses reveal it*<sup>107</sup>. »

Une lecture attentive des textes allemand et anglais met en évidence des omissions dans le texte anglais.

Par exemple :

« *In der Analyse eines fünfunddreißigjährigen homosexuellen Patienten (Mr. A.), bei dem eine schwere Zwangsneurose mit paranoiden und hypochondrischen Zügen und eine starke Potenzstörung vorlag, ergab sich, daß die Gefühle von Mißtrauen und Abneigung, die sein Verhältnis zur Frau im allgemeinen beherrschten, letzten Endes zurückgingen auf die Phantasien, daß die Mutter sich stets, wenn er sie nicht sah, im Koitus mit dem Vater sich befände*<sup>108</sup>. »

C'est ainsi que Melanie Klein introduit, dans le texte allemand, le cas de M. A., un homosexuel de 35 ans atteint d'impuissance et de névrose obsessionnelle. Or, la description détaillée de ce cas est omise dans la première édition anglaise.

---

<sup>106</sup> Klein (1932a), p. 15.

<sup>107</sup> Klein (1932b), p. 23.

<sup>108</sup> Klein (1932a), p. 265.

Entre la publication de la première édition anglaise en 1932 et la parution de la troisième édition anglaise en 1949, Melanie Klein fait de nombreuses découvertes et publie trois articles importants : *Contribution à la psychogenèse des états maniaco-dépressifs* (1935), *Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs* (1940), et *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes* (1946).

Dans la préface de la troisième édition anglaise, rédigée en mai 1948, Melanie Klein décrit ses avancées tout en précisant que la technique de l'analyse par le jeu est demeurée inchangée.

*« In the years which have elapsed since this book first appeared, I have arrived at further conclusions – mainly relating to the first year of infancy – and these have led to an elaboration of certain essential hypotheses here presented. [...] »*

*« Furthermore, play technique – which I first evolved in 1922 and 1923 and which I presented in this book – still stands in all essentials ; it has been elaborated but not altered by the further development of my work<sup>109</sup>. »*

Alix Strachey ne joint aucune N.D.T. à cette troisième édition anglaise. Cependant, la lecture du texte démontre clairement qu'elle n'a pas traduit les segments du texte allemand omis dans la première édition anglaise.

---

<sup>109</sup> Klein (1949), p. 11-13.

La première traduction française (1959) : *La psychanalyse des enfants*

La première édition française du livre de Melanie Klein est publiée en 1959, vingt-sept ans après la publication presque simultanée du texte allemand et de la première version anglaise en 1932.

Jean-Baptiste Boulanger, psychiatre et psychanalyste, est l'auteur officiel de la traduction française intitulée *La psychanalyse des enfants*. Cet énoncé mérite toutefois une précision. Voici un extrait d'une N.D.T. :

« Du couple de jeunes analystes auquel l'auteur [Melanie Klein] avait confié la traduction française de cet ouvrage [*Die Psychoanalyse des Kindes*], seul le signataire a pu poursuivre et terminer le travail entrepris en commun. Il tient à y associer le souvenir de la compagne qui fut sa collaboratrice jusqu'aux derniers jours de sa vie<sup>110</sup>. »

Le signataire de cette note, rédigée à Paris le 2 octobre 1957, est le Dr J. B. Boulanger, alors « professeur assistant de psychiatrie<sup>111</sup> » à l'Université de Montréal.

Dans une autre N.D.T. rédigée en 1957, le Dr Boulanger présente ainsi le livre de Melanie Klein :

« Il y a vingt-cinq ans paraissait simultanément, dans le texte allemand et dans sa version anglaise, la première présentation systématique des conceptions hardies et des innovations techniques dont Mme Melanie Klein, élève de Ferenczi et d'Abraham, avait enrichi, au cours d'une douzaine d'années, la théorie générale de la psychanalyse et ses applications thérapeutiques chez l'adulte comme chez l'enfant<sup>112</sup>. »

---

<sup>110</sup> Klein (1959), p. 7.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 7.

La première édition anglaise a servi de base à cette traduction.

Le Dr Boulanger emploie parfois le « nous » là où Melanie Klein fait usage du « *ich* ». Le découpage des paragraphes respecte l'usage de la langue française qui, à l'instar de la langue anglaise et contrairement à la langue allemande, introduit une idée nouvelle au début d'un paragraphe. Et l'oralité du discours est occultée. Dans l'extrait suivant, « *Im Verlaufe meiner bisherigen Ausführungen* » devient « Dans les pages précédentes ».

Le texte allemand :

*« Im Verlaufe meiner bisherigen Ausführungen habe ich die Technik beschrieben, durch die das Kind tiefgehend wie der Erwachsene analysiert werden kann. Im folgenden will ich auf die Indikationsstellung eingehen. Dabei ergibt sich zunächst die Frage: Welche Schwierigkeiten sind beim Kinde als normal, welche als neurotisch zu betrachten – welche sind ein Ausdruck von Ungezogenheit, welche ein Anzeichen der Neurose? »*

*« Man rechnet im allgemeinen mit gewissen typischen, in Quantität und Auswirkung sehr verschiedenen Schwierigkeiten beim Kinde. Sie werden, solange sie nicht über ein gewisses Maß hinausgehen, als zur Entwicklung des Kindes gehörig betrachtet<sup>113</sup>. »*

La traduction française :

« Dans les pages précédentes, **nous** avons traité de la technique qui permet d'analyser en profondeur les enfants aussi bien que les adultes. **Nous** allons maintenant examiner les indications du traitement.

« **La première question qui se pose est la suivante : parmi les difficultés que présentent les enfants, lesquelles doit-on considérer comme normales, lesquelles comme névrotiques?** En d'autres termes, comment distinguer un enfant simplement "méchant" d'un enfant réellement malade? En général, on s'attend à rencontrer certaines difficultés typiques, dont l'importance et l'effet varient considérablement, et qui, aussi longtemps qu'elles ne dépassent pas certaines limites, sont considérées comme l'accompagnement inévitable du développement de l'enfant<sup>114</sup>. »

---

<sup>113</sup> Klein (1932a), p. 104.

<sup>114</sup> Klein (1959), p. 108.

Le traducteur a néanmoins consulté et respecté l'original allemand chaque fois que surgissait un doute ou une hésitation. Ainsi, nous retrouvons dans cette première traduction française des passages entièrement omis dans les première et troisième éditions anglaises, notamment l'observation clinique détaillée de M. A.

« Chez un homosexuel de 35 ans, gravement atteint d'impuissance et de névrose obsessionnelle avec traits paranoïdes et hypocondriaques, l'analyse permet de retracer la méfiance et l'antipathie qui marquaient ses relations avec les femmes, à des fantasmes par lesquels, dès qu'il cessait de voir sa mère, il l'imaginait en coït ininterrompu avec son père. [...] »

« L'analyse de ce cas démontre bien comment le corps de la femme devient anxiogène, au dépens de son attrait hétérosexuel, par déplacement sur la mère de la haine et de l'angoisse primitivement rattachées au pénis du père. La position homosexuelle est également ébranlée par le déplacement sur l'intérieur caché de la femme de tout ce qui est étrange et anxiogène<sup>115</sup>. »

À travers ce cas, dont la description comporte plusieurs milliers de mots, Melanie Klein voulait illustrer le fait que certaines situations primitives de danger sont à la racine de graves troubles sexuels. Il est donc heureux que le Dr Boulanger ait déjoué la censure et réinjecté dès 1959 cette importante observation clinique.

Afin de réduire au minimum les erreurs d'interprétation dans la première exposition globale de sa doctrine en langue française, Melanie Klein a révisé avec soin chacun des chapitres et a parfois recommandé des modifications conformes à l'évolution de sa pensée. Selon le Dr Boulanger, le français de Melanie Klein était suffisamment bon pour assurer une excellente communication au cours de sa supervision.

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 269-273.

Ainsi, le terme « instinct » est, dans l'édition française, réservé aux seuls instincts de vie et de mort. (Melanie Klein privilégie le terme « pulsion » dans les expressions « pulsion orale », « pulsion génitale », « pulsion destructrice » et « pulsion épistémophile ».) Et cette terminologie demeure inchangée dans les traductions françaises ultérieures.

« Au nombre des facteurs qui sont d'une importance fondamentale pour la dynamique des processus psychiques, je suis d'avis de placer non seulement la *polarité*, mais aussi l'*interaction* des instincts de vie et de mort. [...] Comme nous le savons, l'**instinct de vie** doit lutter de toutes ses forces, au cours des premiers stades du développement, afin de se maintenir en dépit de l'**instinct de mort**. Mais c'est précisément cette nécessité qui stimule l'épanouissement sexuel de l'enfant<sup>116</sup>. »

Le terme français « instinct » traduit le terme anglais « *instinct* » dans les expressions « *life-instinct* » et « *death-instinct* ». Cette terminologie est retenue dans toutes les éditions anglaises.

« *Side by side with the polarity of the life-instinct and the death-instinct, we may, I think, place their interaction as a fundamental factor in the dynamic processes of the mind. [...] As we know, in the early stages of development the life-instinct has to exert its power to the utmost in order to maintain itself against the death-instinct. But this very necessity stimulates the growth of the sexual life of the individual*<sup>117</sup>. »

Et le terme anglais « *instinct* » traduit le terme allemand « *Trieb* » dans les expressions « *Lebenstrieb* » et « *Todestrieb* ».

« *Neben der Polarität von Destruktionstrieb und Libido scheint die Wechselwirkung zwischen den beiden Triebarten ein grundlegender Faktor für die Dynamik der seelischen Abläufe zu sein. [...] Der **Lebenstrieb** muß seine Kräfte zum Höchstmaß anspannen, um sich auf den frühen Entwicklungsstufenn gegen den **Todestrieb** zu behaupten. Diese Notwendigkeit stimuliert aber die Sexualentwicklung*<sup>118</sup>. »

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 164-165.

<sup>117</sup> Klein (1932b), p. 211-212.

<sup>118</sup> Klein (1932a), p. 160.

Le terme allemand « *Trieb* » (Roudinesco, 2006) désigne la charge énergétique qui est à la source de l'activité motrice de l'organisme et du fonctionnement psychique inconscient de l'homme.

À l'époque de la publication de la première édition française du livre de Melanie Klein, cinq termes anglais servaient à la traduction du terme allemand « *Trieb* » (King et Steiner, 1996) : « *instinct* » traduit par « instinct », « *drive* » traduit par « pulsion », « *urge* » traduit par « poussée », « *impulse* » ou « *impulsion* » traduit par « impulsion » et « *motion* » traduit par « motion ». Le terme « instinct », le seul terme que le français a progressivement abandonné au profit du terme « pulsion<sup>119</sup> », est celui-là même que Melanie Klein a retenu dans les termes « instinct de vie » et « instinct de mort ».

Or, le terme « instinct » a des implications nettement définies qui sont très éloignées de la notion freudienne de « pulsion ». En psychanalyse, la notion d'instinct (Mijolla, 2005) doit se discuter d'une part en fonction de sa différenciation d'avec la notion de pulsion et d'autre part dans son acception propre. L'instinct s'inscrit dans l'ordre de ce qui est hérité, alors que la pulsion s'inscrit dans l'ordre de l'histoire individuelle du sujet, dont elle est le vecteur fondamental. La pulsion se révèle dans la vie psychique au travers de représentants qui, au cours du processus psychique, se différencient en représentants-représentations d'objets et de mots et en représentants d'affects. La pulsion offre au sujet une souplesse de fonctionnement qui s'oppose à la relative rigidité de l'instinct. Freud présuppose l'existence chez l'être humain d'un fonds instinctuel qui constituerait le noyau de l'inconscient. Les fantasmes originaires en découleraient, en tant que figures héritées représentatives de la phylogenèse. L'instinctuel représenterait ainsi une phase

---

<sup>119</sup> Les termes « pulsion de vie » et « pulsion de mort » sont définis dans le glossaire (p. 189-191).

préliminaire par rapport au pulsionnel qui, au cours d'un processus de désorganisation psychique, pourrait y revenir.

De même, les mécanismes de « réparation » remplacent les processus de « restitution », comme le laissaient prévoir les publications plus récentes de l'école kleinienne.

Au début de son oeuvre, Melanie Klein utilisait le terme « restitution », issu des descriptions d'Abraham relatives à l'impulsion de « réparer » le dommage qui résulte de l'agression. Par la suite, elle a adopté le terme « réparation ». La réparation (Hinshelwood, 2000) représente l'élément le plus fort dans les élans constructifs et créatifs. Très tôt, Melanie Klein avait observé la détresse des enfants devant leur propre agressivité, ainsi que leur capacité d'éprouver de la compassion et leur désir de tout restaurer. Bien que la réparation concerne avant tout l'état du monde interne et du bon objet qui forme le noyau de la personnalité, elle s'exprime généralement par des actions dirigées vers les objets du monde externe qui représentent l'objet interne endommagé, ou qui peuvent être introjectés fantasmatiquement pour apporter leur soutien au monde interne. C'est donc une force au service de l'action constructive dans le monde externe. Elle s'ajoute aux attitudes positives d'une simple relation d'amour ou les supprime, car elle se soucie des problèmes ou des difficultés de l'objet aimé, et le fait avec davantage de réalisme que la simple relation amoureuse avec un objet idéalisé, non contaminé. La réparation est mobilisée de manière spécifique par les angoisses de la position dépressive et forme, avec l'épreuve de la réalité, une des principales méthodes pour juguler l'angoisse dépressive.

Le terme « *restitutive mechanisms* » (et non pas « *reparative mechanisms* »), traduction du terme allemand « *Mechanismen der Wiedergutmachung* », est néanmoins retenu dans toutes les traductions anglaises.

Le texte allemand :

« *Die Frühanalyse erbringt unzweideutige Beweise dafür, daß die **Mechanismen der Wiedergutmachung** in Quantität, Qualität und in allen Einzelheiten letzten Endes vollkommen auf dem Prinzip der Ähnlichkeit beziehungsweise des Kontrastes beruhen*<sup>120</sup>. »

La première édition anglaise (1932) :

« *Early analysis brings complete proof of the fact that the **restitutive mechanisms** are ultimately based on this principle of similarity (or contrast) both in degree and kind on every single point*<sup>121</sup>. »

La première édition française (1959) :

« Les analyses de jeunes enfants ne laissent subsister aucun doute à ce sujet; elles démontrent que les **mécanismes de réparation**, leur nature et leur intensité s'expliquent finalement, et dans chaque détail, par ce principe de ressemblance, ou de contraste<sup>122</sup>. »

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *Early analysis brings complete proof of the fact that the **restitutive mechanisms** are ultimately based on this law of similarity (or contrast) both in quantity, quality and in every detail*<sup>123</sup>. »

---

<sup>120</sup> Klein (1932a), p. 182.

<sup>121</sup> Klein (1932b), p. 239.

<sup>122</sup> Klein (1959), p. 186-187.

<sup>123</sup> Klein (1975a), p. 172.

Le Dr Boulanger modifie la traduction d'autres termes à la suggestion de Melanie Klein.

Ainsi, le terme « compulsion à la répétition » (angl. : *repetition compulsion*; allem. : *Wiederholungszwang*), plus correct que le terme « compulsion de répétition », remplace le terme « automatisme de répétition ».

La compulsion à la répétition (Laplanche et Pontalis, 1988) désigne un processus incoercible et d'origine inconsciente, par lequel le sujet se place activement dans des situations pénibles, répétant ainsi des expériences anciennes sans se soucier du prototype et avec au contraire l'impression très vive qu'il s'agit de quelque chose qui est pleinement motivé dans l'actuel.

Ce processus s'avère fort utile dans l'analyse des enfants.

« On n'attachera jamais trop d'importance, dans l'analyse d'un enfant, au caractère de compulsion à la répétition que présentent ses actions et ses fantasmes. Naturellement, l'enfant utilise surtout l'action quand il est tout jeune, mais, même plus âgé, il continue à avoir recours constamment à ce mécanisme primitif. Le plaisir qu'il obtient ainsi constitue le stimulant indispensable à la poursuite de son analyse, mais ce bénéfice ne saurait être autre chose qu'un moyen au service d'une fin<sup>124</sup>. »

Le terme « psychisme » (et non pas « esprit ») traduit les termes allemand « *Psyche* » et anglais « *mind* ».

« J'ai apporté ces exemples afin d'étayer une opinion basée sur l'observation : je crois en effet que l'analyste ne devrait pas craindre les interprétations en profondeur au début d'une analyse, puisque le matériel provenant des couches profondes du psychisme ressurgira et s'élaborera par la suite<sup>125</sup>. »

---

<sup>124</sup> Klein (1959), p. 22.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 35.

Le terme « travail d'élaboration » (angl. : *working through*; allem. : *Durcharbeiten*) remplace le terme « élaboration interprétative ».

« Nous voyons donc que mes premières interprétations en profondeur n'avaient fait obstacle ni au travail d'élaboration de ce matériel, ni à la mise en évidence des rapports qui liaient cette expérience au développement sexuel de Peter, et en particulier à la nature de ses relations avec son frère<sup>126</sup>. »

Le terme « travail d'élaboration » désigne le travail (Laplanche et Pontalis, 1988) accompli par l'appareil psychique en vue de maîtriser les excitations qui lui parviennent et dont l'accumulation risque d'être pathogène. Ce travail consiste à intégrer les excitations dans le psychisme et à établir entre elles des connexions associatives.

Nous retrouvons le terme *Arbeit* dans plusieurs expressions comme *Traumarbeit* (travail du rêve), *Trauerarbeit* (travail du deuil) et *Durcharbeiten*. Il y a là un emploi original du concept de travail, appliqué à des opérations intrapsychiques. Il se comprend par référence à la conception freudienne d'un appareil psychique qui transforme et transmet l'énergie qu'il reçoit, la pulsion étant, dans cette perspective, définie comme une « "quantité de travail exigée du psychisme<sup>127</sup>" ». L'élaboration psychique est la transformation de la quantité d'énergie permettant de maîtriser celle-ci en la dérivant ou en la liant.

Le rapprochement s'impose entre « élaboration » et « perlaboration » : il y a en effet une analogie entre le travail de la cure et le mode de fonctionnement spontané de l'appareil psychique.

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>127</sup> Laplanche et Pontalis (1988), p. 130.

Le terme « perlaboration » (angl. : *working through*; allem. : *Durcharbeitung* ou *Durcharbeiten*) (Laplanche et Pontalis, 1988) désigne le processus par lequel l'analyse intègre une interprétation et surmonte les résistances qu'elle suscite. La perlaboration est constante dans la cure mais plus particulièrement à l'oeuvre dans certaines phases où le traitement paraît stagner et où une résistance, bien qu'interprétée, persiste. La perlaboration est un travail effectué par l'analysé; réciproquement, elle est favorisée par les interprétations de l'analyste.

Une importance toute particulière est accordée à la terminologie. Dans une N.D.T. datée de 1957, le Dr Boulanger écrit :

« Les questions de vocabulaire prennent, dans une entreprise de ce genre, une importance exceptionnelle. Il s'agit en effet de créer un usage, d'écarter certains termes équivoques, d'intégrer au langage psychanalytique des équivalents durables pour des concepts nouveaux<sup>128</sup>. »

Voici les termes qui ont reçu l'approbation de Melanie Klein dans la première édition française.

**Analyse des enfants** (angl. : *child analysis*; allem. : *Kinderanalyse*)

**Analyse des jeunes enfants** (angl. : *early analysis*; allem. : *Frühanalyse*)

L'expression « analyse précoce » est impropre et ambiguë.

**Analyse par le jeu** (angl. : *play analysis*; allem. : *Spielanalyse*)

---

<sup>128</sup> Klein (1959), p. 8.

« **Bon** », « **Bonne** » (objet, père, mère, etc.) (angl. : « *good* »; allem. : « *gute* »)

Le « bon » objet (Hinshelwood, 2000) désigne un objet partiel (dans le fantasme inconscient) qui représente sur le plan psychique la sensation d'un besoin assouvi. Il peut y avoir une multitude de « bons » objets associés chacun à une satisfaction particulière. Dans les phases les plus précoces, le « bon » objet, qui est vécu comme singulier à chaque moment, est d'une importance particulière, étant donné que son introjection en lieu sûr constitue la base de la stabilité du Moi. Par la suite, dans la position dépressive, la perte du « bon » objet interne est menacée par la perte d'un objet externe et entraîne une réaction de deuil, un sentiment de culpabilité et le besoin de réparation.

Les guillemets indiquent le caractère subjectif ou fantasmatique de la qualité de l'objet.

**Clivage** (de l'objet ou de l'imgo en deux objets partiels, « bon » et « mauvais ») (angl. : *splitting*; allem. : *Spaltung*)

Ce mécanisme décrit par Melanie Klein (Laplanche et Pontalis, 1988) est considéré par elle comme la défense la plus primitive contre l'angoisse. L'objet visé par les pulsions érotiques et destructives est scindé en un « bon » et un « mauvais » objet qui auront alors des destins relativement indépendants dans le jeu des introjections et des projections. Le clivage des objets s'accompagne d'un clivage corrélatif du Moi en « bon » Moi et « mauvais » Moi, le Moi étant pour l'école kleinienne essentiellement constitué par l'introjection des objets.

Le clivage (Hinshelwood, 2000) joue un rôle central dans les toutes premières manoeuvres défensives du Moi. Les objets ne sont pas perçus et compris objectivement;

l'aspect bon ou mauvais qui leur est attribué ne correspond pas à leur véritable nature. Les enfants clivent leurs objets de sorte que, dans leur jeu imaginaire, les images parentales sont dotées chacune de qualités et d'intentions totalement bonnes et bienveillantes ou totalement mauvaises. Le clivage est ainsi devenu un terme qui décrit la manière dont les objets se trouvent séparés en leurs aspects bons et mauvais. Puis l'introjection et la projection de la version bonne ou mauvaise de l'objet en sont venues à jouer un rôle capital dans le développement de la personnalité. L'intégration de ces aspects clivés des objets entraîne une forme réaliste de discrimination qui est devenue pour Melanie Klein la caractéristique clé du développement de l'enfant. La perception de plus en plus réaliste des objets est à l'origine de la position dépressive.

Le morcellement (Hinshelwood, 2000), traduction du terme anglais « *splitting into bits* », désigne non pas une division nette de l'objet en « bon » ou « mauvais », mais un clivage multiple. Il s'agit d'une tentative de défense, aménagée dans le fantasme, afin de faire disparaître un objet redouté en le fragmentant. Ce mode d'attaque contre l'objet conduit l'objet à éclater par éléments, chacun se trouvant en relation avec une partie de l'objet. Melanie Klein considérait que ce phénomène est à l'origine de la crainte d'annihilation perçue par le psychotique.

**Donnée, Production** (angl. : *representation*; allem. : *Darstellung*)

Ce terme désigne ce que l'enfant a dit ou fait au cours de sa séance; les termes « manifestation » et « thème » sont parfois employés dans ce sens.

**Fantasme**<sup>129</sup> (**fantasmatique**) (angl. : *phantasy*; allem. : *Phantasie*)

Ce terme ne désigne que les processus fantasmatiques inconscients de la vie psychique.

**Femme (Mère) au pénis** (angl. : *woman [mother] with a penis*; allem. : *Frau [Mutter] mit dem Penis* )

Ce terme ne doit pas être confondu avec le terme « femme (mère) phallique » (angl. : *phallic woman [mother]*; allem. : *phallische Frau [Mutter]*).

**Image combinée des parents** (angl. : *combined parents*; allem. : *vereignite Eltern*)

Ce terme introduit par Melanie Klein (Laplanche et Pontalis, 1988) désigne une théorie sexuelle infantile qui s'exprime en divers fantasmes représentant les parents comme unis dans une relation sexuelle ininterrompue : la mère contenant le pénis du père ou le père dans sa totalité; le père contenant le sein de la mère ou la mère dans sa totalité; les parents inséparablement confondus dans un coït.

**Intérieur** (de la mère) (angl. : *inside, interior of the body*; allem. : *Innere, Leibesinnere, Innere des Leibes*)

« L'intérieur » de la mère ne doit pas être confondu avec le « corps » (angl. : *body*; allem. : *Leib, Mutterleib*) ou le « ventre » (angl. : *abdomen, belly*; allem. : *Bauch*) de la mère.

---

<sup>129</sup> Ce terme est défini dans le glossaire (p. 184).

**Intériorisation** (angl. : *internalization*; allem. : *Internalisierung*)

**Introjection**<sup>130</sup> (angl. : *introjection*; allem. : *Introjektion*)

Ces termes sont synonymes.

L'introjection (Hinshelwood, 2000) en tant que fantasme est une défense adoptée afin de protéger le Moi ou les « bons » objets. Si, dans le fantasme, l'on croit que le monde interne contient des objets très mauvais ou persécuteurs qui semblent mettre en danger le Moi, l'un des fantasmes consiste alors à internaliser le « bon » objet externe. À plus long terme, c'est l'un des mécanismes les plus importants utilisés pour édifier une personnalité sûre, au travers de l'expérience d'avoir de « bons » objets introjetés situés en lieu sûr, à l'intérieur, d'où découle un sentiment interne de bonté, de confiance en soi et de stabilité psychique. Aux origines de la position dépressive, vers quatre à six mois environ, l'introjection vient au premier plan avec l'édification d'un monde interne séparé et distinct du monde externe.

« **Mauvais** », « **Mauvaise** » (objet, père, mère, etc.) (angl. : « *bad* »; allem. : « *böse* »)

Dans la vie fantasmatique primitive, on attribue aux objets, sur un mode animiste, des motivations à l'égard du sujet. Une sensation somatique désagréable est interprétée comme provenant des intentions d'un « mauvais » objet (mal intentionné) (Hinshelwood, 2000). Un tel objet comporte une impression de réalité très convaincante pour le nourrisson; mais il s'agit de la réalité de l'existence et de la localisation d'une motivation plutôt que de l'impression d'un objet physiquement identifié, tel que le conçoivent habituellement les adultes. Le « mauvais » objet contraste – et coexiste –

---

<sup>130</sup> Ce terme est défini dans le glossaire (p. 185).

avec son pôle opposé, le « bon » objet, qui provient des sensations somatiques agréables et qui est censé être bienveillant. Au début, ces paires d'objets sont perçues comme nettement clivées et bien séparées, bien que des perceptions plus réalistes se développent graduellement, de sorte qu'on en vient à percevoir des objets dotés d'un mélange de caractéristiques et de motivations « bonnes » et « mauvaises ».

Les guillemets indiquent le caractère subjectif ou fantasmatique de la qualité de l'objet.

**Phase d'exacerbation du sadisme** (angl. : *phase of maximal sadism*; allem. : *Höchstblüte des Sadismus*)

Les travaux de Melanie Klein font largement référence au sadisme des enfants et des nourrissons. Abraham et Freud avaient déjà attiré l'attention sur une phase dans l'enfance caractérisée par un degré très élevé de violence qu'ils appelaient « sadisme<sup>131</sup> »; ils en reliaient les diverses formes aux phases orale, anale et génitale du développement. Melanie Klein reprit leur terminologie. Le terme sadisme met l'accent, dans l'expérience et le comportement humains, sur la dimension de cruauté cachée qui se trouve à la base de l'agressivité plus ordinaire.

**Premier, Première** (situation anxiogène, stade de développement) (angl. : *early*; allem. : *früh*)

L'expression « précoce » est impropre et ambiguë.

**Sadisme primaire** (angl. : *primary sadism*; allem. : *primärer Sadismus*)

---

<sup>131</sup> Hinshelwood (2000), p. 490.

**Scène primitive et les fantasmes qui l'entourent** (angl. : *primal scene and primal phantasies*; allem. : *Urszene und Urphantasien*)

Freud utilisait le terme « scène primitive » pour désigner l'expérience que le nourrisson ou l'enfant a du couple parental dans le rapport sexuel. Il se préoccupait de l'exact témoignage par l'enfant de la copulation de ses parents.

Melanie Klein (Hinshelwood, 2000) constata la détresse profonde suscitée par la perplexité, la frustration, l'exclusion et l'intense réponse sadique que celles-ci provoquaient chez le plus agréable des enfants. Elle forgea le terme « imago des parents combinés » pour désigner l'idée de la scène primitive par l'enfant. Il s'agit d'un pur fantasme, mais les effets du fantasme d'attaquer le corps de la mère là où l'enfant croit que le père (ou son pénis) réside de façon constante sont indéniables dans le développement normal ou anormal de l'enfant.

**Situation anxieuse** (angl. : *anxiety-situation*; allem. : *Angstsituation*)

**Stade oral de morsure** (angl. : *oral-biting stage*; allem.: *oralbeissende Stufe*)

**Stade oral de succion** (angl. : *oral-sucking stage*; allem. : *oralsaugende Stufe*)

Le stade oral (Laplanche et Pontalis, 1988) est le premier stade de l'évolution libidinale. Le plaisir sexuel est alors lié de façon prédominante à l'excitation de la cavité buccale et des lèvres qui accompagne l'alimentation. L'activité de nutrition fournit les significations électives par lesquelles s'exprime et s'organise la relation d'objet; par exemple, la relation d'amour à la mère sera marquée par les significations : manger, être mangé.

Abraham a proposé de subdiviser ce stade en fonction de deux activités différentes : succion (stade oral précoce) et morsure (stade sadique oral).

Le stade oral est caractérisé par une organisation sexuelle « cannibale », au cours de laquelle l'activité sexuelle n'est pas séparée de la fonction de dévoration : ces deux activités visent à l'incorporation de l'objet (prototype de l'identification ultérieure). De sorte qu'à ce stade la pulsion orale se trouve à l'évidence étayée par la fonction digestive. La succion apparaît dès lors comme un « vestige » de ce degré initial du stade car elle consacre la séparation des activités sexuelle et alimentaire, remplaçant l'objet extérieur par une partie du corps du sujet : dès lors, cet acte répétitif, chargé de procurer du plaisir, devient autoérotique – la zone bucco-labiale est dès lors désignée comme zone érogène.

Une seconde phase du stade oral est caractérisée par le passage de la succion à la morsure, où apparaît combinée à la libido une pulsion agressive et destructrice. L'activité de morsure et de dévoration implique une destruction de l'objet.

**Technique du jeu** (angl. : *play technique*; allem. : *Spieltechnik*)

**Thème ludique** (angl. : *play thought*; allem. : *Spielgedanke*)

La deuxième traduction française (1969) : *La psychanalyse des enfants*

Dans la deuxième édition française, publiée en 1969, le texte subit quelques modifications dictées par un souci d'exactitude ou de clarté. Par exemple, le terme « imago des parents combinés » remplace avantageusement l'expression « image combinée des parents » dans la deuxième édition et dans les éditions françaises ultérieures.

**Parents combinés** (angl. : *combined parents*; allem. : *vereinigte Eltern*)

L'expression « parents combinés », calquée sur les expressions allemande et anglaise, rend tout à fait le fantasme des parents unis dans une étreinte et absorbés dans leur interaction mutuelle.

Le texte allemand :

« Als eine Quelle intensiver Angst habe ich die Phantasie hervorgehoben, daß die Eltern stets im Koitus miteinander vereinigt seien. Der Mutterleib stellt, wenn diese Phantasien dominieren, für das Kind vorwiegend eine gegen das Kind gerichtete, überaus bedrohliche Vereinigung von Vater und Mutter dar.

« Wenn die Trennung der **vereinigten Eltern-Imago** im Verlauf der Entwicklung nicht genügend erfolgt, so kommt es zu schweren Störungen sowohl der Objektbeziehung als auch der Sexualentwicklung<sup>132</sup>. »

La traduction anglaise (1932) :

« Stress has already been laid on the child's phantasy of its parents perpetually joined in copulation as a source of very intense anxiety-situations. Under the influence of such a phantasy its mother's body represents above all a union of mother and father which is extremely dangerous and which is directed against itself. If the separation of this **combined parent-imago** does not take place to a sufficient degree in the course of its development, the child will be overtaken by severe disturbances both of its object-relationships and of its sexual life<sup>133</sup>. »

---

<sup>132</sup> Klein (1932a), p. 262-263.

<sup>133</sup> Klein (1932b), p. 342.

La première édition française (1959) :

« Nous avons déjà relié au fantasme qui représente les parents unis dans un coït ininterrompu, l'une des plus intenses situations anxiogènes chez l'enfant. Le corps de sa mère prend ainsi l'aspect d'une alliance redoutable de ses parents contre lui; la normalisation de ses relations objectales et de sa vie sexuelle exige que cette **image combinée des parents** se scinde au cours de son développement<sup>134</sup>. »

La deuxième édition française (1969) :

« Nous avons déjà relié au fantasme qui représente les parents unis dans un coït ininterrompu l'une des plus intenses situations anxiogènes chez l'enfant. Le corps de sa mère prend ainsi l'aspect d'une alliance redoutable de ses parents contre lui; la normalisation de ses relations objectales et de sa vie sexuelle exige que cette **imago des parents combinés** se scinde au cours de son développement<sup>135</sup>. »

En 1959, Mme Marcelle Spira avait participé à la préparation de l'index et traduit toutes les notes, essentielles à l'intelligence de l'oeuvre. En 1969, afin de conserver l'uniformité du style de l'ouvrage, le Dr Boulanger révisé toutes les notes et retraduit la plupart d'entre elles. L'index est remanié pour les mêmes raisons.

Par exemple, dans la note infrapaginale présentée ci-dessous, le Dr Boulanger « corrige » un « lapsus » révélateur de Mme Spira.

Le texte allemand :

« *Ich verweise zum Beispiel auf die Analyse Ruths, die ihre ungestillten oralen Wünsche durch Spiele am **Waschbecken** [lavabo] zum Ausdruck brachte<sup>136</sup>.* »

---

<sup>134</sup> Klein (1959), p. 263.

<sup>135</sup> Klein (1969), p. 263.

<sup>136</sup> Klein (1932a), p. 44.

### La traduction de Mme Spira (1959) :

« Voir le cas de Ruth. C'est en jouant avec un **brasier** qu'elle montra plus clairement ses désirs oraux insatisfaits<sup>137</sup>. »

### La traduction du Dr Boulanger (1969) :

« Cf. le cas de Ruth (p.38-41). C'est en jouant au **lavabo** qu'elle montra avec le plus d'intensité ses désirs oraux insatisfaits<sup>138</sup>. »

La « métaphore pyrique » de Mme Spira n'est pas sans intérêt. En effet, Melanie Klein explique dans le texte que toute une phase de l'analyse se déroule autour du lavabo puisque les jeux avec l'eau dévoilent les fixations pré-génitales les plus primitives de l'enfant.

« Ainsi, Ruth, âgée de quatre ans et trois mois, qui avait été insuffisamment nourrie parce que sa mère avait peu de lait, appelait, en jouant chez moi [Melanie Klein], le robinet à eau un "robinet à lait". Quand l'eau passait par les ouvertures du tuyau d'écoulement, elle disait que du lait entrait dans des "bouches", mais en très petite quantité. Cette avidité orale inassouvie se manifestait par d'innombrables jeux ou fictions et par toute son attitude, lorsqu'elle prétendait, par exemple, être pauvre, ne posséder qu'un seul manteau, de ne pas manger à sa faim, ce qui ne correspondait nullement à la réalité<sup>139</sup>. »

Ces jeux ont cependant une contrepartie intéressante dans les jeux avec le feu. Très souvent, l'enfant commence par jouer avec de l'eau, puis brûle du papier et des allumettes, ou suit l'ordre inverse.

---

<sup>137</sup> Klein (1959), p. 45.

<sup>138</sup> Klein (1969), p. 45.

<sup>139</sup> Klein (1959), p. 22.

En 1969, le Dr Boulanger annonce une traduction simplifiée de l'appareil bibliographique. Dans une N.D.T. de la deuxième édition de *La psychanalyse des enfants*, il écrit :

« Il m'a paru souhaitable de ne pas employer un appareil bibliographique trilingue, lourd et inutile; les références présentées ici sont donc telles que l'auteur les a indiquées dans la troisième édition anglaise<sup>140</sup>. »

Contre toute attente, l'appareil bibliographique demeure trilingue (allemand, anglais et français) dans la deuxième édition française revue (1969) et dans toutes les éditions françaises ultérieures (1972 et 1975).

« Freud, Sigmund, *Die Frage der Laienanalyse*, Vienna, 1926. Reviewed in the *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. viii., 1927<sup>141</sup>. » (Troisième édition anglaise, 1949)

« Freud (Sigmund), *Die Frage der Laienanalyse*, Vienne, 1926. Compte rendu, *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. VIII, 1927<sup>142</sup>. » (Première édition française, 1959)

« Freud (Sigmund), *Die Frage der Laienanalyse*, Vienne, 1926. Compte rendu, *International Journal of Psycho-Analysis*, vol. VIII, 1927<sup>143</sup>. » (Deuxième édition française, 1969)

### La troisième traduction française (1972) : *La psychanalyse des enfants*

Dans la troisième édition revue, publiée en 1972, le Dr Boulanger apporte quelques améliorations au texte et plusieurs additions à l'index, complètement remanié en 1969.

En outre, il retraduit encore une fois toutes les notes!

---

<sup>140</sup> Klein (1969), p. 9.

<sup>141</sup> Klein (1949), p. 377.

<sup>142</sup> Klein (1959), p. 294.

<sup>143</sup> Klein (1969), p. 294.

Dans une N.D.T. de la troisième édition, nous pouvons lire :

« La lecture attentive des notes des première (1959) et deuxième (1969) éditions m'a amené à une refonte entière, dont j'assume seul la responsabilité<sup>144</sup>. »

La note infrapaginale ci-dessous, traduite par Mme Spira en 1959 (présentée *supra*) et retraduite par le Dr Boulanger en 1972, illustre bien cette « refonte ». La métamorphose du style au fil des traductions y est évidente.

« L'analyse de Willy avait un but prophylactique. Il souffrait, il est vrai, d'accès dépressifs, bien que sans caractère anormal. De plus il n'aimait pas la compagnie, se montrait plutôt peu actif et renfermé et ne s'entendait guère avec ses frères et soeurs. Mais son adaptation sociale était normale; il était bon élève et il n'avait rien de vraiment pathologique. Son analyse s'étendit sur 190 séances. Les résultats chez ce garçon, que l'on peut certainement considérer comme un enfant normal (j'ai eu dernièrement, soit trois ans après la fin de l'analyse, de ses nouvelles), se manifestèrent par des changements que même les personnes éloignées de son milieu immédiat et qui ne savaient pas qu'il avait été analysé remarquèrent. Il s'avéra, par exemple, que son manque d'intérêt pour le théâtre ou le cinéma était en relation avec une grave inhibition de ses besoins épistémophiliques, quoique, ainsi que nous l'avons dit, il travaillât bien en classe. Lorsque son inhibition disparut, son horizon mental s'élargit et son intelligence générale s'enrichit. L'analyse de son comportement fortement passif lui permit d'entreprendre de nombreuses activités. Son attitude envers ses frères et soeurs s'améliora ainsi que ses possibilités d'adaptation sociale. Ces transformations, ainsi que d'autres, firent de lui un être plus libre, mieux équilibré et plus mûr; de plus, ces changements, peut-être peu déterminants en eux-mêmes, en reflétaient de plus profonds, certainement très importants pour son avenir. En même temps que la disparition de son attitude inactive dans la vie quotidienne, il se produisit un changement dans son orientation sexuelle. Ses tendances hétérosexuelles devinrent beaucoup plus fortes et il triompha de difficultés dont on admet qu'elles peuvent causer ultérieurement des troubles de la puissance sexuelle. De plus, il apparut que ses dépressions s'accompagnaient d'idées de suicide et étaient plus profondes qu'il ne paraissait au premier abord. Son repliement sur lui-même et son dégoût de la compagnie étaient basés sur une fuite indéniable de la réalité – je dois ajouter que ces troubles ne représentaient qu'une partie des difficultés que le garçon présentait, ainsi que l'analyse en profondeur le montra.

« À ce sujet j'aimerais faire remarquer combien les difficultés des enfants, même normaux, sont importantes (cf. par exemple le cas de Inge). Ce fait d'expérience courante en analyse est confirmé par la vie de tous les jours; car il est surprenant de voir combien de gens qui paraissaient jusqu'alors tout à fait

---

<sup>144</sup> Klein (1972), p. 9.

normaux succombent à une névrose ou se suicident pour une cause très minime. Mais, comme le montrent les traitements d'adultes normaux, même ces personnes non névrosées souffrent d'inhibition dans les domaines intellectuel et sexuel, ainsi que d'une sorte d'insatisfaction dont seule la psychanalyse peut mesurer l'importance<sup>145</sup>. »

Le Dr Boulanger nous offre sa traduction « définitive » dans l'édition française de 1972.

Dans une N.D.T. de cette troisième édition, il écrit :

« *Cette traduction est donc définitive*, tant pour le texte principal que pour les notes, les deux formant d'ailleurs un tout indivisible pour la compréhension de l'ouvrage, qui constitue la contribution originale de l'auteur à la théorie et à la technique de la psychanalyse des enfants<sup>146</sup>. »

#### La quatrième traduction anglaise (1975) : *The Psycho-Analysis of Children*

H. A. Thorner, éditeur, revoit en collaboration avec Alix Strachey cette quatrième édition anglaise publiée en 1975. Il expose clairement leur position traductive dans une

« *Note to the Revised Translation* » rédigée à Londres en avril 1974. En voici un extrait :

« *The German text bears the character and style of the spoken word. It was apparently the basis, if not the actual text, of the lectures which Mrs Klein gave in London. This would explain the many repetitions which are natural when speaking, and the frequent, detailed and lengthy footnotes which contain material unsuited to a lecture. The original translation excluded many repetitions in the interest of easier reading. They are however included in the present edition for the sake of accuracy. When the German text uses the first person singular as a speaker would, the original translation generally gave the plural "we" instead of "I". The revised translation has reverted to the singular in order to maintain the style of the spoken word.*

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 96-97.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 9.

« *In general the new edition attempts to remain as faithful as possible to the German printed text even at the expense of sacrificing a claim to literary style*<sup>147</sup>. »

Ainsi, dans la quatrième édition anglaise, le traducteur cherche à être aussi fidèle que possible au texte allemand, quitte à sacrifier la lisibilité du texte traduit.

Dans l'exemple suivant, la construction très lourde de la traduction anglaise de 1975 (contrairement à celle de 1932) est pour ainsi dire « calquée » sur celle de la phrase allemande qui revêt le caractère oral du discours.

Le texte allemand :

« *Im Gegenteil, wir können in der Kinderanalyse bis zu Erlebnissen und Fixierungen zurückgehen, die in der Erwachsenenanalyse häufig nur rekonstruierbar sind, während sie uns das Kind unmittelbar darstellt*<sup>148</sup>. »

La première édition anglaise (1932) :

« *For the child can actually recover and present to us in a direct way certain experiences and fixations which the adult can often only produce as reconstructions*<sup>149</sup>. »

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *In the child-analysis we are able to get back to experiences and fixations which, in the analysis of adults can often only be reconstructed, whereas the child shows them to us as immediate representations*<sup>150</sup>. »

---

<sup>147</sup> Klein (1975a), p. viii.

<sup>148</sup> Klein (1932a), p. 21.

<sup>149</sup> Klein (1932b), p. 31.

<sup>150</sup> Klein (1975a), p. 9.

Dans cette quatrième édition anglaise, le « *we* » fait place au « *I* » là où l'allemand fait usage du « *ich* ».

Le texte allemand :

« *Auf den Inhalt und die Grundlage dieser frühen Schuldgefühle will ich nun an Hand eines anderen Beispiels eingehen*<sup>151</sup>. »

La première édition anglaise (1932) :

« *We will now consider the content and the causes of these early feelings of guilt by reference to another case*<sup>152</sup>. »

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *I will now turn to consider the content and the causes of these early feelings of guilt by reference to another case*<sup>153</sup>. »

Par ailleurs, le découpage des paragraphes, identique dans toutes les éditions anglaises, respecte l'usage de la langue anglaise qui, contrairement à la langue allemande, introduit une idée nouvelle au début d'un paragraphe.

Le texte allemand :

« *Im Verlaufe meiner bisherigen Ausführungen habe ich die Technik beschrieben, durch die das Kind tiefgehend wie der Erwachsene analysiert werden kann. Im folgenden will ich auf die Indikationsstellung eingehen. Dabei ergibt sich zunächst die Frage: Welche Schwierigkeiten sind beim Kinde als normal, welche als neurotisch zu betrachten – welche sind ein Ausdruck von Ungezogenheit, welche ein Anzeichen der Neurose?*

---

<sup>151</sup> Klein (1932a), p. 16.

<sup>152</sup> Klein (1932b), p. 25.

<sup>153</sup> Klein (1975a), p. 4.

« Man rechnet im allgemeinen mit gewissen typischen, in *Quantität und Auswirkung* sehr verschiedenen Schwierigkeiten beim Kinde. Sie werden, solange sie nicht über ein gewisses Maß hinausgehen, als zur Entwicklung des Kindes gehörig betrachtet<sup>154</sup>. »

La première édition anglaise (1932) :

« *In the preceding pages*, we have discussed the technique by which children can be as deeply analysed as grown-up persons. We shall now go on to consider the problem of indications for treatment.

« *The first question that arises is: what difficulties are to be regarded as normal and what as neurotic in children – when are they simply being naughty and when are they really ill? In general, one expects to meet with certain typical difficulties, varying considerably in quantity and effect, which, so long as they do not exceed certain bounds, are regarded as inevitable accompaniments of the growth of the child*<sup>155</sup>. »

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *So far*, I have discussed the technique by which children can be as deeply analysed as grown-up persons. I shall now consider the problem of indications for treatment.

« *The first question that arises is: what difficulties are to be regarded as normal and what as neurotic in children – when are they simply being naughty and when are they really ill? In general, one expects to meet with certain typical difficulties, varying considerably in quantity and effect, which, so long as they do not exceed certain bounds, are regarded as part of the development of the child*<sup>156</sup>. »

En outre, dans l'extrait cité *supra*, l'oralité du texte, occultée dans la première édition anglaise, est rétablie en 1975. Le « *So far* » remplace le « *In the preceding pages* ».

---

<sup>154</sup> Klein (1932a), p. 104.

<sup>155</sup> Klein (1932b), p. 142.

<sup>156</sup> Klein (1975a), p. 95.

Enfin, les auteurs de la traduction ajoutent quelques notes infrapaginales. Celle-ci revêt un intérêt tout particulier dans le contexte d'un ouvrage sur le travail de la traduction.

*« This development shows itself in the following way : the discrepancy between object and super-ego becomes smaller and the imagos move closer to real objects, as a result of the increased predominance of the genital level; further, the phantastic and anxiety-provoking imagos which belong to the earliest phase of development retreat into the background and at the same time the mental balance of the individual becomes more stable and the modification of early anxiety situations is more successful<sup>157</sup>. »*

La note infrapaginale :

*« The verbal translation of this sentence is : The smaller this discrepancy becomes, the more the imagos under the predominance of the genital phase become closer to real objects; the more the phantastic anxiety-producing imagos which belong to the earliest stage of development retreat into the background, the more stable does the psychic balance of the individual become and the better does the modification of early anxiety-situations succeed<sup>158</sup>. »*

L'observation clinique de M. A., traduite de l'allemand vers le français en 1959, est traduite pour la première fois de l'allemand vers l'anglais dans cette quatrième édition anglaise.

*« The patient was a thirty-five year old homosexual (Mr A) who suffered from a severe obsessional neurosis with paranoid and hypochondriacal traits and whose potency was severely disturbed. His feelings of distrust and aversion which dominated his relations to women in general, could in his analysis ultimately be traced to phantasies that his mother was continuously united with his father in intercourse when he could not see her. [...]*

*« As I have tried to show in the example of Mr A, the consequence of a displacement of hatred and fear from the father's penis to the mother is that the fears associated with the woman's body become excessively increased and the sources of heterosexual attraction excessively diminished<sup>159</sup>. »*

---

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 154-155.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 255-260.

De plus, la description de l'observation de M. B., fragmentaire dans les éditions précédentes, anglaises ou françaises, est plus élaborée dans cette quatrième édition anglaise. M. B. est un patient âgé de 35 ans, homosexuel souffrant d'une dépression.

*« Behind these more manifest symptoms I was able to elicit the presence of a profound hypochondria and strong ideas of persecution and reference, which at times took on the character of delusions but to which he seemed curiously indifferent. As an example, on a journey he spent some time at a boarding house where he felt that a woman who was one of the guests living in the same house was pursuing him sexually and even plotted against his life. An indisposition – slight in itself – caused him to believe that he had been poisoned by a loaf of bread which this woman had bought for him. As a result of this feeling Mr B left the boarding house at once; but the following year he returned to it, although he knew that he would meet this woman again as she was a permanent guest there. This was the case and an intense social relationship developed between the two and they became close friends. In spite of this, Mr B did not abandon his suspicion that the woman had tried to poison him the previous year. He persuaded himself that she would not repeat the attempt as they were now on such good terms. It was remarkable that he did not resent the alleged attempt at murder. This was due partly to his far-reaching displacement of affects, partly to his tolerance and intuitive understanding of other people<sup>160</sup>. »*

Le passage en caractères gras était entièrement omis dans les traductions anglaises et françaises précédentes.

Ainsi, Alix Strachey avait omis la traduction des deux cures d'adultes, sans doute pour préserver la confidentialité des patients.

---

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 264-265.

La quatrième édition anglaise comporte quelques changements d'ordre terminologique.

Le terme « *Wiestrieb* », traduit par le terme « *epistemophilic instinct* » dans les éditions précédentes, est maintenant traduit par le terme « *instinct (ou desire) for knowledge* ».

Le texte allemand :

« *Hieraus ergibt sich ein Antrieb, sich Kenntnisse zu erwerben, der sowohl für die Entwicklung wie auch für die Hemmung des **Wißtriebes** bedeutungsvoll ist. Denn ebenso wie für die Entwicklung der Libido wirkt sich auch für die Entwicklung des **Wißtriebes** die Angst als ein entwicklungsförderndes und hemmendes Moment aus*<sup>161</sup>. »

La première édition anglaise (1932) :

« *Knowledge is now a means of mastering anxiety; and its desire to know becomes an important factor both in the development of its **epistemophilic instincts** and in their inhibition. Anxiety plays the same rôle of a promoting and retarding agency here as it does in the development of the libido*<sup>162</sup>. »

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *Knowledge is now a means of mastering anxiety; this leads to an impetus to acquire knowledge which becomes an important factor both in the development of its **instinct for knowledge** and in its inhibition. For, as in the case of the development of the libido, so, too, in that of the development of the instinct to know, anxiety acts both as a promoting and inhibiting factor*<sup>163</sup>. »

La traduction française (1975) :

« La connaissance devient alors un moyen de maîtriser l'angoisse, et le besoin de savoir, un facteur essentiel dans la croissance et l'inhibition des **tendances épistémophiliques**. L'angoisse en accélère ou en retarde le développement comme pour la libido<sup>164</sup>. »

---

<sup>161</sup> Klein (1932a), p. 184-185.

<sup>162</sup> Klein (1932b), p. 243.

<sup>163</sup> Klein (1975a), p. 175.

<sup>164</sup> Klein (1975b), p. 189.

La traduction française du terme « *Wiestrieb* », ne suit donc pas la même évolution que la traduction anglaise. Moins rigoureuse, elle fait usage non seulement du terme « tendance épistémophilique » mais également d'autres expressions comme « besoin épistémophilique » et « pulsion épistémophilique ».

Le première édition anglaise (1932) :

« *The child's epistemophilic instincts, which, together with its sadistic impulses, have been directed towards the interior of its mother's body, are intensified by its fear of the dangers and acts of destruction which are going on there and inside itself and which it has no means of knowing about. But when the dangers it is exposed to are real and external, it is able to find out more about their nature and to know whether the measures it has adopted against them have been successful; and it thus has a better chance of overcoming them. This testing by reality which is so necessary to the child is a strong incentive for the development of its epistemophilic instinct as well as many other sorts of activity. In fact, I think we may say that all those activities which help the child to defend itself from danger, which disprove its fears and which enable it to make restitution to its object, have as their purpose the mastering of anxiety in regard to dangers both from without and within, both real and imaginary, no less than have the early manifestations of its impulse to play*<sup>165</sup>. »

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *The child's instinct for knowledge, which, together with its sadistic impulses, has been directed towards the interior of its mother's body, is intensified by its fear of the dangers and acts of destruction which are going on there and inside its own body and which the child has no means of controlling. Real [external], dangers can be more easily mastered because the child is able to find out more about their nature and to test whether the measures it has adopted against them have been successful. This need to test by reality is a strong incentive for the development of its instinct for knowledge as well as many other activities. All those activities which help the child to defend itself from danger, which refute its fears and which enable it to make restitution to its object, have, in the same way as the early manifestations of the impulse to play, the purpose of mastering anxiety in regard to dangers both from without and within, both real and imaginary*<sup>166</sup>. »

---

<sup>165</sup> Klein (1932b), p. 247-248.

<sup>166</sup> Klein (1975a), p. 178.

La traduction française (1975) :

« Les **besoins épistémophiliques** de l'enfant, qui, de même que ses pulsions sadiques, avaient pour objet l'intérieur du corps de la mère, se trouvent renforcés par sa peur des dangers contenus là aussi bien qu'en lui, et des destructions qui s'y accomplissent, mais dont il ne peut rien savoir. Or, si les dangers dont il se croit menacé sont réels et extérieurs, il est mieux à même d'en connaître la nature, de se rendre compte de l'efficacité des mesures qu'il a prises à leur endroit et d'en triompher. Cette épreuve de la réalité, si nécessaire à l'enfant, stimule le développement de ses tendances épistémophiliques ainsi que d'autres activités. En fait, nous pouvons affirmer, selon moi, que toutes les activités qui aident l'enfant à se défendre contre le danger, qui opposent un démenti à ses craintes, et qui lui permettent de faire réparation envers ses objets, sont destinées, tout aussi bien que les premières manifestations de la poussée ludique, à maîtriser l'angoisse suscitée par les objets, extérieurs ou intérieurs, réels ou imaginaires<sup>167</sup>. »

Le terme « *Phase der Höchstblüte des Sadismus* », traduit par le terme « *phase of maximal sadism* » dans les éditions précédentes, est maintenant traduit par le terme « *phase when sadism is at its height* ».

Le texte allemand :

« *In den frühesten Entwicklungsphasen verläuft – wie die Frühanalysen erkennen lassen – die Sexualität des Knaben auf der gleichen Linie wie die des Mädchens. Auch beim Knaben steigert die orale Versagung die gegen die Mutterbrust gerichteten destruktiven Triebregungen. Ebenso wie beim weiblichen Kinde setzt mit der Abwendung von der Mutterbrust, eingeleitet von den oral-sadistischen Triebregungen, die Phase der Höchstblüte des Sadismus ein, deren Ziel die Angriffe auf das Leibesinnere der Mutter sind*<sup>168</sup>. »

La première édition anglaise (1932) :

« *Early analysis shows that in its first stages the boy's sexual development runs parallel with that of the girl. As in her case, the oral frustration he experiences reinforces his destructive tendencies against his mother's breast; and as in her case, his withdrawal from the breast, and the onset of his oral-sadistic impulses are followed by what I have called the period of maximal sadism, in which his aim is to attack the inside of his mother's body*<sup>169</sup>. »

---

<sup>167</sup> Klein (1975b), p. 193.

<sup>168</sup> Klein (1932a), p. 249-250.

<sup>169</sup> Klein (1932b), p. 326.

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *The analysis of the very small child shows that in its earliest stages the boy's sexual development runs on the same lines as that of the girl. In the boy, the oral frustration he experiences reinforces his destructive trends against his mother's breast. As in the girl, too, the **period when sadism is at its height**, introduced by the oral-sadistic impulse, sets in with the withdrawal of the mother's breast – a phase in which the aim is to attack the inside of her body*<sup>170</sup>. »

Le terme « phase d'exacerbation du sadisme », qui ne traduit pas tout à fait la notion de paroxysme véhiculée par les termes allemand et anglais, a été retenu dans toutes les éditions françaises.

« L'analyse des jeunes enfants montre le parallélisme des premiers stades du développement sexuel, masculin et féminin. Chez le garçon comme chez la fille, la frustration orale renforce les pulsions destructrices dirigées contre le sein maternel, qui est ensuite rejeté avec l'éclosion des tendances sado-orales; l'enfant entre alors dans la **phase** que j'ai appelée celle d'**exacerbation du sadisme**, et l'objet de ses agressions devient l'intérieur de la mère<sup>171</sup>. »

À mon avis, le changement terminologique suivant est le plus significatif. Il traduit bien une évolution favorable dans la perception de la maladie mentale et un plus grand respect à l'égard des patients souffrant d'affections psychiatriques. Le terme « *mental hospital* » (« hôpital psychiatrique ») remplace avantageusement le terme « *lunatic asylum* » (« asile d'aliénés ») qui traduisait pourtant exactement la teneur du terme allemand « *Irrenhäus* ».

---

<sup>170</sup> Klein (1975a), p. 240.

<sup>171</sup> Klein (1975b), p. 251.

Le texte allemand :

« *Würde jedes Kind, das ernstere Störungen zeigt, rechtzeitig der Analyse unterzogen, dann könnte wohl ein großer Teil jener Menschen, die andernfalls in Gefängnissen und **Irrenhäusern** landen oder sonst völlig scheitern, vor diesem Schicksal bewahrt bleiben und sich zu normalen Menschen entwickeln*<sup>172</sup>. »

La première édition anglaise (1932) :

« *If every child who shows disturbances that are at all severe were to be analyzed in good time, a great number of those people who later end up in prisons or **lunatic asylums**, or who go completely to pieces, would be saved from such a fate and be able to develop a normal life*<sup>173</sup>. »

La quatrième édition anglaise (1975) :

« *If every child who shows disturbances that are at all severe were to be analyzed in good time, a great number of those people who later end up in prisons or **mental hospitals**, or who go completely to pieces, would be saved from such a fate and be able to develop a normal life*<sup>174</sup>. »

Malheureusement et contre toute attente, le terme archaïque « asile » sera retenu dans toutes les traductions françaises.

« Si on analysait, pendant qu'il est encore temps, tout enfant qui présente des troubles tant soit peu importants, un grand nombre des malheureux qui peuplent les **asiles** et les prisons ou qui échouent lamentablement, échapperaient à ce destin et réussiraient à connaître une vie normale<sup>175</sup>. »

---

<sup>172</sup> Klein (1932a), p. 293.

<sup>173</sup> Klein (1932b), p. 374.

<sup>174</sup> Klein (1975a), p. 282.

<sup>175</sup> Klein (1975b), p. 290-291.

La quatrième traduction française (1975) : *La Psychanalyse des enfants*

Une quatrième édition française revue paraît en 1975. Une seule N.D.T. du Dr Boulanger se lit comme suit :

« Cette édition comprend une *Présentation* [qui paraît pour la première fois dans la quatrième édition anglaise], qui introduit le texte établi pour la publication des *Écrits de Melanie Klein (The Writings of Melanie Klein)*<sup>176</sup>. »

Dans cette dernière édition française, le Dr Boulanger traduit cette *Présentation*. En voici un extrait :

« Dans l'ensemble de l'oeuvre de Melanie Klein, quelle est l'importance de *La Psychanalyse des enfants*? C'est l'exposé le plus complet de ses premières découvertes et de ses premières conceptions, [...] L'agressivité, comme dans tous les écrits de cette première période, est privilégiée, car c'est alors l'objet même de sa recherche. [...] En moins de trois ans, elle commençait à transformer cette description en une théorie intégrée et magistrale du développement au cours des premiers mois de la vie. Les principaux moments de cette évolution sont signalés par trois articles : *Contribution à la psychogenèse des états maniaco-dépressifs* (1935), *Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs* (1940), et *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes* (1946). Ainsi fut-elle amenée à réviser rétrospectivement certaines de ses conceptions, comme l'indique la préface de 1948 pour la troisième édition de cet ouvrage; une plus grande part sera faite à l'amour<sup>177</sup>. »

Ainsi, *La psychanalyse des enfants* demeure la pierre angulaire de l'oeuvre de Melanie Klein. Mais, fort heureusement, l'agressivité, privilégiée au départ, fait progressivement place à l'amour dans ses écrits ultérieurs.

Voilà pour les traductions du livre de Melanie Klein.

---

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. IX-X.

Résumons : le texte allemand n'est pas le texte-source de la première traduction anglaise qui est pourtant la base de toutes les autres traductions. Pendant plus de quarante ans les traducteurs anglais et canadien n'ont cessé de remanier les traductions et de réinjecter le non-traduit dans la langue-source, en l'occurrence la langue anglaise, en retournant au texte allemand, et donc à la transcription des conférences de Melanie Klein, le seul texte qui n'ait jamais changé.

### Anna Freud (1895-1982)

*« Anna Freud was a rather private person, not readily making herself conspicuous by crusading for her own ideas. She preferred to allow the evidence she presented to speak for itself. [...] Anna Freud's theories and methods are alive and well<sup>178</sup> [...] »*

La naissance d'Anna Freud en 1895 coïncide avec la découverte de la psychanalyse. En effet, cette année-là, Freud et son mentor d'alors, Josef Breuer, décrivent la cure par la parole et la technique des associations libres. Freud lui-même datait précisément sa découverte de l'inconscient au quatrième mois avant la naissance de sa fille. Il semblait déçu qu'elle soit une fille. « “Si cela avait été un fils, je t'aurais communiqué la nouvelle par télégramme”, dit-il à son ami intime et collègue Wilhelm Fliess. “Mais comme il s'agit d'une petite fille... tu as la nouvelle plus tard.<sup>179</sup>” » Néanmoins, cette petite fille consacra sa vie d'abord à son père, puis à la continuation de son oeuvre.

Après une formation d'enseignante au cours primaire, Anna Freud se tourne vers la pratique de la psychanalyse. Analysée par son père, elle devient analyste et membre de

---

<sup>178</sup> Edgumbe (2000), p. 200.

<sup>179</sup> Sayers (1995), p. 158.

la Société psychanalytique de Vienne en 1922 et se consacre au traitement des enfants selon la méthode élaborée par Hermine von Hug-Hellmuth. Cette dernière est un personnage peu connu de l'histoire de la psychanalyse. Institutrice de formation, elle est la première analyste à aborder la question du traitement des enfants; elle développe une technique thérapeutique moralisatrice et pédagogique inspirée des réticences émises par Sigmund Freud dans le récit du traitement du « petit Hans ». Elle connaît un destin tragique puisqu'elle est assassinée par son principal patient qui est aussi son neveu!

En 1937, Anna Freud inaugure la *Jackson Clinic* pour enfants pauvres de moins de deux ans. Ce centre est fermé par les nazis en 1938. La même année, après l'*Anschluss*, Anna Freud s'installe à Londres avec sa famille et de nombreux collègues, devenant l'infirmière de son père gravement malade. Elle est immédiatement élue membre et analyste didacticienne de la Société britannique de psychanalyse.

À la fin des controverses, Anna Freud et ses collaborateurs se replient à la *Hampstead Clinic* de Londres. Fondée en pleine guerre par Anna Freud et Dorothy Burlingham, la *Hampstead Clinic* de psychothérapie de l'enfant reprend dans l'ensemble le modèle de la crèche fondée par les deux mêmes femmes à Vienne en 1937. En plus de venir en aide aux enfants dont la vie a été bouleversée par la guerre, la *Hampstead Clinic* jouera le rôle de centre de formation dans le domaine de la psychanalyse des enfants et de lieu privilégié de recherche sur le développement des enfants. Après sa mort en 1982, la *Hampstead Clinic* est rebaptisée la *Anna Freud Clinic* en son honneur; ce centre poursuit encore aujourd'hui sa triple vocation.

Anna Freud a laissé une oeuvre considérable dont les moments forts ont probablement été *Le moi et les mécanismes de défense* et *Le normal et le pathologique chez l'enfant*.

### Anna Freud et les mécanismes de défense du Moi

Si la notion de défense apparaît pour la première fois dans l'oeuvre de Sigmund Freud en 1894 dans son article *Psychonévroses de défense*, ce concept a sans cesse évolué. Différents auteurs ont apporté leur contribution à son approfondissement, mais celle qui a le mieux décrit ces mécanismes est sans nul doute sa fille Anna.

Chargée de garantir l'orthodoxie freudienne, Anna Freud ne s'est pas éloignée des théories de son père. Mais la richesse clinique qu'elle a apportée dans son livre intitulé *Le moi et les mécanismes de défense* (1936) en fait un ouvrage de référence qui reste une base indispensable pour la compréhension des phénomènes névrotiques.

Anna Freud montre que si les mécanismes de défense du Moi peuvent conduire à des états pathologiques, ils sont pourtant inhérents à toute vie psychique dite normale, sachant que le fonctionnement psychique « normal » pour les psychanalystes est le fonctionnement névrotique, par opposition aux états délirants des psychotiques. Pour la théorie psychanalytique, la différence entre l'état pathologique et la normalité est une différence de degré, et non de nature. Dans les névroses, hystériques ou obsessionnelles, ces mécanismes deviennent des symptômes invalidants par leur intensité, alors qu'ils ne sont que des traits de caractère chez la personne dite normale.

Elle dénombre neuf mécanismes de défense : le refoulement, la régression, la formation réactionnelle, l'isolation, l'annulation rétroactive, la projection, l'introjection, le retournement contre soi et la transformation en son contraire. Elle en ajoute un dixième qui appartient plutôt au domaine de la normalité : le déplacement du but instinctuel ou sublimation.

Dans sa pratique thérapeutique, Anna Freud considère qu'en plus de l'analyse de la névrose de transfert qui s'installe dans la cure et de l'analyse de la compulsion à la répétition, la compulsion à répéter des actes et des conduites pathologiques, il est nécessaire de mettre au jour et de rendre conscients les mécanismes de défense du Moi. Cette conception sera adoptée et renforcée par certains psychanalystes américains dans leur théorie appelée *Ego psychology*.

C'est grâce à une meilleure connaissance des divers mécanismes de défense du Moi, qu'Anna Freud a pu nuancer, vingt ans plus tard, les critiques émises dans son premier livre intitulé *Einführung in die Technik der Kinderanalyse* contre l'approche analytique de Melanie Klein. Une meilleure appréhension des mécanismes de défense permet en effet de déceler et d'interpréter les premières résistances rencontrées dans les analyses d'enfants, « ce qui permet de raccourcir la phase préliminaire du traitement et parfois même de rendre ce dernier inutile<sup>180</sup>. »

---

<sup>180</sup> A. Freud (1951), p. 8.

### Le traitement psychanalytique des enfants

Voici les principes fondamentaux de l'analyse infantile (A. Freud, 1951), tels qu'ils sont décrits dans l'unique traduction française de la version élargie du livre d'Anna Freud, *Le traitement psychanalytique des enfants*, publiée en 1951.

Pour Anna Freud, la technique spéciale de l'analyse des enfants découle d'une idée très élémentaire : c'est que l'adulte, du moins en général, est un être achevé et indépendant, tandis que l'enfant est un être dépendant et en voie de formation. Tout ce qui paraît indispensable, dans la situation de l'adulte, fait défaut dans celle de l'enfant : la conscience de la maladie, la détermination personnelle et la volonté de guérir. Il importe donc de voir si l'attitude de l'adulte, reconnue comme si favorable à son analyse, ne peut être aussi provoquée chez l'enfant.

Pour répondre à une situation nouvelle, Anna Freud fait abstraction de la réserve prescrite à l'analyste et préconise une « phase préparatoire<sup>181</sup> » à l'analyse; la préparation au traitement, c'est-à-dire la formation d'un lien affectif avec l'analyste, suit des règles déterminées par la nature de l'enfant, et indépendantes de la théorie et de la technique de l'analyse.

Grâce à cette préparation, elle parvient à rendre le petit patient analysable à la façon de l'adulte, en suscitant chez lui une conscience de la maladie, en lui inspirant confiance en l'analyse et en l'analyste, et en changeant le recours extérieur à l'analyse en une détermination d'ordre intérieur.

---

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 11.

Anna Freud relate l'exemple d'une petite fille de 6 ans. Dans ce cas, elle fait à la fillette une promesse de guérison estimant qu'elle ne peut demander à une enfant de s'engager dans une voie inconnue avec une personne étrangère si le résultat n'apparaît pas certain. Elle répond ainsi à son désir évident d'être conduite en toute sécurité.

« Je devais établir si le caractère difficile, taciturne et désagréable de l'enfant provenait de dispositions défectueuses et d'un développement intellectuel insuffisant, ou si l'on avait affaire à une enfant particulièrement inhibée et rêveuse. Une observation attentive me permit de constater, à côté d'une très grande intelligence et d'une logique pénétrante, l'existence d'une névrose obsessionnelle particulièrement grave et bien caractérisée pour cet âge. L'introduction à l'analyse se fit ici très simplement, la petite connaissant déjà deux enfants qui étaient en analyse chez moi. [...] Je lui dis qu'elle savait bien pourquoi ses deux enfants amis venaient chez moi, l'un parce qu'il ne pouvait jamais dire la vérité et voulait perdre cette habitude, l'autre parce qu'elle pleurerait tant et qu'elle en était elle-même fâchée. L'avait-on, elle, envoyée vers moi pour une raison semblable? Là-dessus, elle me dit tout droit : "J'ai un démon en moi. Peut-on le faire sortir?" [...] On pourrait bien le chasser, dis-je alors, mais ce ne serait pas un travail facile. Et [...] elle devrait faire une quantité de choses qui ne lui seraient pas du tout agréables. (Je pensais naturellement : Me dire tout.) Elle réfléchit un instant. "Si tu me dis [...] que c'est la seule façon de faire, et de faire vite, je veux bien." Ainsi, elle s'était librement engagée à observer la règle fondamentale de l'analyse. Nous n'en demandons pas davantage à l'adulte au début du traitement. La petite saisit ainsi parfaitement la question de la durée de l'analyse. [...] Je ne pouvais rien lui faire comprendre par des chiffres, car, [...] elle n'avait, encore aucune notion de calcul. [...] Je lui montrai le grand nombre de séances nécessaires au moyen des nombreux petits médaillons du dessin de mon tapis. Elle comprit parfaitement<sup>182</sup> [...] »

Grâce à ce travail préparatoire, Anna Freud démontre que l'enfant est parfaitement capable de saisir le sens de l'effort analytique et son but thérapeutique. Elle cite de nouveau l'exemple de la petite obsédée de 6 ans mentionnée précédemment.

« Me parlant un jour d'une lutte particulièrement bien soutenue contre son démon, elle manifesta subitement le désir d'avoir mon approbation. "Anna Freud, me dit-elle, ne suis-je pas beaucoup plus forte que mon démon? Ne puis-je pas très bien arriver seule à le dominer? Au fond, je n'ai pas besoin de toi pour cela." Je lui accordai entièrement : elle était vraiment beaucoup plus forte que lui, même sans mon aide. "Mais j'ai pourtant besoin de toi", ajouta-t-elle alors, après une minute de réflexion. "Dans les

---

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 15-16.

moments où je dois être plus forte que lui, il faut que tu m'aides à ne pas être si malheureuse." Je ne crois pas qu'on puisse attendre d'un adulte malade une meilleure compréhension du changement qu'il attend de sa cure analytique<sup>183</sup>. »

Dans la technique de l'analyse de l'adulte, quatre ressources s'offrent à l'analyste. Il utilise d'abord tout ce que la mémoire consciente du patient peut livrer, afin de reconstituer le plus complètement possible l'histoire de sa maladie. Et il interprète les rêves, les libres associations et les réactions de transfert de l'analysant; il accède ainsi à tous les faits de sa vie passée qui ne pourraient parvenir autrement à la conscience. Anna Freud examine systématiquement ces différentes ressources quant à leur application dans l'analyse infantile.

### **La reconstitution de la maladie**

Quand il s'agit d'adultes, l'analyste s'en remet exclusivement aux renseignements fournis par le patient. Il se limite ainsi, parce que les données historiques recueillies auprès des membres de la famille sont le plus souvent incertaines et incomplètes; de plus, elles varient suivant l'attitude personnelle des parents à l'égard du malade.

L'enfant ne peut pas nous dire grand-chose sur l'histoire de sa maladie. Sa mémoire ne porte pas loin en arrière. Il est tellement absorbé par le présent que le passé s'efface à côté. De plus, il ne sait pas lui-même quand son comportement a commencé à se différencier de celui des autres enfants. Il a fort peu d'obligations personnelles qui lui permettent de mesurer son insuffisance.

---

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 24.

Ainsi l'analyste reconstitue l'histoire de la maladie de l'enfant au moyen de renseignements fournis par les parents eux-mêmes. Il ne lui reste ensuite qu'à faire la part de toutes les inexactitudes et des déformations causées par des motifs personnels.

### **Les rêves**

Voici un domaine où l'expérience acquise dans l'analyse des adultes peut s'appliquer entièrement aux enfants.

L'enfant ne rêve ni plus ni moins que l'adulte; la clarté ou l'obscurité de ses rêves dépend comme chez l'adulte de la force de la résistance. Et les rêves des enfants sont certainement plus faciles à interpréter que ceux des adultes.

Qui plus est, rien n'est plus facile à faire comprendre à l'enfant que l'interprétation des rêves.

« Je lui dis au moment du premier récit d'un rêve : "Le rêve ne peut se faire de lui-même; chacune de ses parties a été tirée de quelque part", et je me mets à chercher avec lui. L'enfant s'amuse à cette recherche des différents éléments d'un rêve, comme à un jeu de construction, et il cherche avec plaisir à retrouver les images ou les mots du rêve dans les situations de la vie réelle. Peut-être cela provient-il du fait que l'enfant est plus proche du rêve que l'adulte; peut-être aussi trouve-t-il tout naturel d'y découvrir un sens, simplement parce qu'il n'a jamais entendu soutenir l'opinion que le rêve n'a pas de sens. En tout cas, il est fier d'avoir réussi à interpréter un rêve<sup>184</sup>. »

Même lorsque les associations libres des petits rêveurs font défaut, l'interprétation des rêves est pourtant souvent possible. L'analyste peut souvent suppléer, par sa propre

---

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 31.

connaissance de la situation, à l'absence des idées que l'enfant aurait dû fournir pour l'interprétation.

L'interprétation des rêveries ou *continued stories* joue aussi un grand rôle dans l'analyse des enfants. Il est en général très facile d'amener les enfants à raconter leurs fantaisies; ils les racontent plus facilement que l'adulte qui les taxe d'enfantillages. Tandis que l'adulte ne les apporte à l'analyse que tardivement, l'enfant les communique souvent fort à propos dans le stade difficile du début.

Anna Freud cite l'exemple d'un garçon de 9 ans dont les rêveries, quoique se rapportant à des personnes et à des situations très diverses, aboutissaient à une conclusion invariable.

« Deux personnages principaux, un héros et un roi, y figuraient souvent. Le roi menaçait le héros [...] mais le héros échappait de toutes sortes de façons. Toutes les nouveautés techniques, spécialement une flotte aérienne, jouaient un grand rôle dans la poursuite du héros. [...] Ces fantaisies se terminaient par la victoire du héros, qui faisait subir au roi tout ce que ce dernier voulait lui infliger.

« Une autre des fantaisies de ce même petit garçon dépeignait une institutrice qui punissait et battait les enfants. Les enfants l'entouraient, la maîtrisaient finalement et la battaient jusqu'à ce que mort s'ensuive<sup>185</sup>. »

Nous devinons, sans avoir besoin d'en savoir davantage sur le garçon, qu'à la base de toutes ces fantaisies se trouve une réaction de défense en face d'une menace de castration.

---

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 35-36.

Jusqu'à maintenant, nous ne comprenons toujours pas pourquoi l'analyse infantile est considérée comme un domaine particulièrement difficile de la psychanalyse, ni pourquoi tant d'analystes se déclarent incapables de traiter des enfants.

### **Les libres associations**

La raison est simple : les jeunes enfants ne sont pas disposés à utiliser les associations libres, arcs-boutants de la technique psychanalytique, ni même capables de le faire. Il est manifestement contraire à la nature de l'enfant de prendre la position de repos prescrite à l'adulte, d'exclure par un acte de volonté consciente toute critique des idées se présentant à lui, de communiquer tout ce qui se présente à son esprit et d'écarter ainsi la couche superficielle de sa conscience. Et, contrairement à Melanie Klein, Anna Freud ne croit pas à l'équation entre le jeu de l'enfant et la libre association de l'adulte.

L'enfant pourra se mettre à associer occasionnellement, à la demande de l'analyste, et pour lui faire plaisir. Néanmoins, ces associations garderont toujours le caractère de secours occasionnels et ne pourront être la base solide sur laquelle tout le travail analytique pourra reposer.

### **Le transfert**

L'enfant entretient les relations les plus vivantes avec l'analyste mais ne fait pas une véritable névrose de transfert.

Le névrosé adulte modifie, au cours du traitement analytique, les symptômes qui l'ont amené dans la cure. Il concentre à présent sa névrose sur la personne de l'analyste. Il remplace ses symptômes antérieurs par des symptômes de transfert et transforme sa névrose en une névrose de transfert; il reproduit alors toutes ses réactions anormales dans ses rapports avec l'objet de son transfert. C'est sur ce terrain que l'analyste peut rechercher d'un commun accord avec le patient l'origine des différents symptômes.

Le traitement des enfants ne peut être orienté dans la même voie pour deux raisons. La première est liée à l'enfant, la seconde à l'analyste.

« L'enfant n'est pas prêt, comme l'adulte, à entreprendre une nouvelle édition de ses relations affectueuses, parce que, pourrait-on dire, l'ancienne n'est pas encore épuisée. Les premiers objets de son affection, ses parents, existent encore pour lui en tant qu'objets d'amour dans la réalité, et non, comme c'est le cas chez le névrosé adulte, dans l'imagination seulement. Entre les parents et l'enfant subsistent toutes les relations de la vie journalière; toutes ses joies et toutes ses déceptions lui viennent encore par eux. L'analyste intervient là comme une nouvelle personne, et il aura vraisemblablement à partager avec les parents l'affection et la haine de l'enfant. Mais il n'y a aucune nécessité pour l'enfant à ce qu'il substitue l'analyste à ses parents. L'analyste, par rapport à eux, n'offre pas à l'enfant tous les avantages que trouve l'adulte, lorsqu'il lui est permis d'échanger les objets de son imagination contre un être vivant. [...]

« D'autre part, l'analyste d'enfants ne peut guère servir d'objet à un transfert bien net. [...]

« L'analyste d'enfants, par contre, doit être tout plutôt qu'une ombre. [...] L'action éducative qui se mêle intimement à l'analyse [...] a pour résultat que l'enfant sait très bien ce qui est désiré ou redouté par l'analyste, ce qu'il approuve et ce qu'il blâme. Une personnalité aussi clairement dessinée [...] est malheureusement un mauvais objet de transfert<sup>186</sup> [...] »

Ainsi, l'enfant ne produit pas de névrose de transfert. En dépit de tous ses mouvements d'hostilité ou d'amitié à l'égard de l'analyste, il continue à reproduire ses réactions anormales, là où il les a produites jusqu'à présent, dans sa famille. De là provient la

---

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 50-52.

grande difficulté technique de l'analyse des enfants : au lieu de se borner à expliquer analytiquement les idées ou les actes qui se manifestent sous ses yeux, l'analyste doit diriger son attention sur le milieu où s'exercent les réactions névrotiques, c'est-à-dire sur la famille de l'enfant.

Anna Freud termine ses conférences en soulignant néanmoins les grandes possibilités de l'analyse infantile.

L'enfant dont le caractère a suivi un développement anormal sous l'influence de la névrose, n'a pas à retourner loin en arrière pour reprendre la voie normale et conforme à sa propre nature. Il n'a pas encore, comme l'adulte, bâti tout son avenir, choisi sa profession conformément à ce développement anormal, conclu sur cette base des relations d'amour et des amitiés, lesquelles agissent à leur tour sur le développement de son Moi. En ce sens, l'analyse des enfants est infiniment supérieure à celle des adultes.

La deuxième possibilité concerne l'action sur le Surmoi. Le Surmoi de l'enfant est représenté par des personnes vivantes qui sont présentes dans le monde extérieur et ne sont pas encore auréolées par le souvenir. Si l'analyste ne se contente pas de changer les identifications existantes mais cherche à modifier les objets d'amour eux-mêmes, l'effet de l'analyse peut être radical et étonnant.

Enfin, l'analyste d'adultes doit se borner à aider son patient à s'adapter à son entourage. Il n'a pas le pouvoir de modifier ce milieu suivant les besoins de son patient. L'analyste d'enfants est en mesure de modifier l'entourage de l'enfant sans trop de difficultés. Les

besoins de l'enfant sont plus simples et plus faciles à satisfaire et à découvrir; l'influence de l'analyste, combinée à celles des parents, suffit aisément à combler, à chaque étape de son traitement et de sa transformation progressive, les besoins de l'enfant. Ainsi, une modification de l'entourage en fonction de ses besoins facilite l'effort d'adaptation de l'enfant.

Anna Freud conclut ainsi la présentation de sa technique de l'analyse des enfants :

« Je pense qu'on ne fera pas tort à la méthode analytique en essayant de l'appliquer, avec quelques modifications, aussi à des cas d'une autre nature, bien qu'elle soit au fond destinée à un objet déterminé et spécial : le névrosé adulte. On ne peut reprocher à quelqu'un d'appliquer une méthode donnée à un nouvel objet, il suffit de bien savoir ce que l'on fait<sup>187</sup>. »

#### Le texte allemand (1927) : *Einführung in die Technik der Kinderanalyse*

Le livre intitulé *Einführung in die Technik der Kinderanalyse*, le premier livre d'Anna Freud publié en 1927, est une transcription des quatre conférences prononcées par l'auteure à l'Institut psychanalytique de Vienne en 1926.

Dans ce livre, Anna Freud décrit sa technique de l'analyse des enfants et formule les bases théoriques du point de vue qu'elle adopte. Elle compare son approche à celle de Melanie Klein. Ce livre montre clairement qu'Anna Freud avait soigneusement étudié les contributions de sa rivale et qu'elle n'était pas toujours en désaccord avec elles.

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 74.

Anna Freud décrit la « phase préparatoire » à l'analyse des enfants, *Die Einleitung der Kinderanalyse*, dans sa première conférence. La technique proprement dite de l'analyse infantile, *Die Mittel der Kinderanalyse*, est le sujet de la conférence suivante. Puis l'auteure aborde le rôle du transfert dans l'analyse des enfants, *Die Rolle der Übertragung in der Kinderanalyse*. Enfin, elle discute des rapports entre l'analyse infantile et l'éducation, *Das Verhältnis der Kinderanalyse zur Erziehung*, dans sa dernière conférence.

Ces conférences s'adressaient à des psychanalystes, praticiens ou étudiants. Le sujet et la terminologie sont donc d'ordre technique.

Deux passages du texte allemand ont retenu mon attention. Ils résument à mon avis l'essentiel des éléments controversés de l'approche annafreudienne de l'analyse des enfants.

*« So scheint mir in dieser schwierigen Situation nur ein einziger Ausweg zu bleiben. Der Analytiker selber muß die Freiheit für sich beanspruchen, das Kind in diesem wichtigsten Punkt zu leiten, um auf diese Art das Ergebnis der Analyse einigermaßen sicherstellen zu können. Das Kind muß unter seinem Einfluß lernen, wie es sich seinem Triebleben gegenüber zu verhalten hat, seine Ansicht wird letzten Endes entscheiden, welcher Anteil der infantilen Sexualregungen als in der Kulturwelt unverwendbar unterdrückt oder verworfen werden muß, wie viel oder wie wenig zur direkten Befriedigung zugelassen werden kann, und was auf den Weg zur Sublimierung gedrängt wird, für den dann wieder von der Erziehung her alle möglichen Hilfen zur Verfügung gestellt werden können. Wir können kurz sagen: es muß dem Analytiker gelingen, sich für die Dauer der Analyse an die Stelle des Ichideals beim Kinde zu setzen, er darf seine analytische Befreiungsarbeit nicht früher beginnen, ehe er sich versichert hat, das Kind in diesem Punkte völlig beherrschen zu können. An dieser Stelle wird ihm die Machtstellung wichtig, von der wir schon zu Anfang bei der Einleitung der Kinderanalyse gesprochen haben. Nur wenn das Kind fühlt, daß die Autorität des Analytikers auch über die der Eltern gestellt ist, wird es bereit sein, diesem neuen neben die Eltern angereichten Liebesobjekt jenen höchsten Platz in seinem Gefühlsleben einzuräumen<sup>188</sup>. »*

---

<sup>188</sup> A. Freud (1927), p. 75-76.

Dans ce premier passage, Anna Freud explique que l'analyste doit revendiquer la liberté de diriger l'enfant afin d'assurer le résultat de la cure. L'enfant devra apprendre, sous son influence, comment il doit se comporter à l'égard de sa vie instinctive; c'est l'analyste qui décidera en définitive quelle part des tendances instinctives infantiles doit être domptée ou rejetée comme inutilisable dans le monde civilisé, quelle part doit être admise à la satisfaction immédiate et quelle part doit être entraînée dans la voie de la sublimation. Bref, l'analyste doit parvenir à se substituer à l'Idéal du Moi de l'enfant; il ne doit pas entreprendre, au moyen de l'analyse, son travail libérateur avant d'avoir acquis l'assurance qu'il pourra entièrement diriger l'enfant. Celui-ci ne sera disposé à accorder la première place dans sa vie affective à ce nouvel objet de son attachement, que s'il sent que l'autorité de l'analyste est placée encore au-dessus de celle de ses parents.

*« Ich hätte Ihnen dieses Beispiel nicht in solcher Breite mitgeteilt, wenn sich nicht alle in diesem letzten Abschnitt behaupteten Verhältnisse der Kinderanalyse an ihm illustrieren ließen: die Schwäche des kindlichen Ichideals, die Abhängigkeit seiner Forderungen und folglich seiner Neurose von der Außenwelt, seine Unfähigkeit zur eigenen Beherrschung der befreiten Triebe und die daraus sich ergebende Notwendigkeit für den Analytiker, das Kind erzieherisch in der Gewalt zu haben. Der Analytiker vereinigt also zwei schwierige und eigentlich einander widersprechende Aufgaben in seiner Person: er muß analysieren und erziehen, d. h. er muß in einem Atem erlauben und verbieten, lösen und wieder binden. Gelingt ihm das nicht, so wird die Analyse dem Kinde zum Freibrief für alle von der Gesellschaft verpönten Unarten. Gelingt es ihm aber, so macht er damit ein Stück verfehler Erziehung und abnormer Entwicklung rück-gängig und verschafft so dem Kinde oder denjenigen, die über das Schicksal des Kindes entscheiden, noch einmal die Möglichkeit, es besser zu machen<sup>189</sup>. »*

Dans ce deuxième passage, Anna Freud explique que, étant donné la faiblesse du Surmoi de l'enfant, la dépendance de sa névrose à l'égard du monde extérieur et son incapacité à dominer les tendances libérées, l'analyste doit avoir en main toute la direction de l'enfant. L'analyste se voit ainsi attribuer deux tâches délicates et au fond

---

<sup>189</sup> *Ibid.*, p. 82-83.

contradictaires : il doit à la fois analyser et éduquer, permettre et défendre, délier et rattacher. Si l'analyste faillit à sa tâche, la cure ouvre la voie à toutes les vilenies interdites par la société. Par contre, en cas de succès, il annule une période d'éducation manquée et de développement anormal, et offre à l'enfant ou à ceux qui en ont la charge la possibilité de faire mieux à l'avenir.

Ces deux passages ont reçu un accueil fort différent en Amérique et en Angleterre. Ils ont fait l'objet d'un transfert très positif aux États-Unis; en revanche, le transfert a été à ce point négatif en Angleterre que la traduction anglaise des conférences de Vienne a été retardée de vingt ans!

#### La traduction américaine (1928) : *Introduction to the Technic of Child Analysis*

Le premier livre d'Anna Freud, *Einführung in die Technik der Kinderanalyse*, fait l'objet d'une traduction américaine, *Introduction to the Technic of Child Analysis*, autorisée par l'auteure et supervisée par le Dr L. Pierce Clark, psychanalyste de New York. Cette traduction paraît d'abord dans la revue *Archives of Psychoanalysis* en juillet 1927. L'année suivante, elle est publiée sous la forme d'une monographie dans la collection *Nervous and Mental Disease Monograph Series*.

Les quatre chapitres de ce livre, « *Introduction to Child Analysis* », « *The Methods of Child Analysis* », « *The Rôle of Transference in Child Analysis* », et « *The Relation of Child Analysis to Education* », correspondent aux quatre conférences prononcées par Anna Freud à la *School of Instruction* de la Société psychanalytique de Vienne en 1926.

L'auteur de la traduction occulte quelque peu l'oralité du texte allemand en éliminant l'incontournable « *Meine Damen und Herren!* » (« Mesdames et Messieurs! ») au début de chaque chapitre. Il conserve néanmoins le « *I* » (« je »), traduction fidèle du « *ich* ».

Voici un exemple :

Le texte original :

« *Meine Damen und Herren! Ich stelle mir vor, daß meine letzten Ausführungen den praktischen Analytikern unter Ihnen einen sehr befremdenden Eindruck hinterlassen haben. Der ganze Umfang meiner Handlungen, wie ich ihn vor Ihnen dargestellt habe, widerspricht in zu vielen Punkten den Regeln für die Technik der Psychoanalyse, wie sie uns bisher gegeben wurden*<sup>190</sup>. »

La version américaine :

« *I imagine that my last conclusions have made a strange impression upon the practical analysts among you. All my acts as I have presented them to you contradict in too many points the rules of psychoanalytical technic as they have heretofore been laid out*<sup>191</sup>. »

Par ailleurs, le traducteur redécoupe les paragraphes en fonction de l'usage de la langue anglaise qui, contrairement à la langue allemande, introduit une idée nouvelle au début d'un paragraphe. L'extrait suivant illustre cette métamorphose de la structure du texte.

Le texte original :

« *Wir können zwei theoretische Gründe dafür angeben, warum dieser Ablauf beim kleinen Kinde nicht ohneweiters herbeigeführt werden kann. Der eine ist in der Struktur des Kindes selbst, der andere im Kinderanalytiker zu suchen.*

« *Das Kind ist nicht wie der Erwachsene bereit, eine Neuauflage seiner Liebesbeziehungen vorzunehmen, weil – so könnte man sagen – die alte Auflage noch nicht vergriffen ist*<sup>192</sup>. »

---

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>191</sup> A. Freud (1928), p. 15.

<sup>192</sup> A. Freud (1927), p. 55-56.

La version américaine :

« *We can suggest two theoretic reasons why this result cannot be directly produced in the little child. One is to be sought for in the structure of the child itself, the other in the child analyst. The child, unlike the adult, is not ready to undertake a new edition of its love relationships, because, as one might say, the old edition is not yet out of print*<sup>193</sup>. »

Le Dr Clark nous présente une traduction idiomatique et très fidèle, sans omissions notables. Il joint également à cette édition américaine un index qui n'existe pas dans la version originale du livre.

Membre du *Psychoanalytic Institute* de Stamford au Connecticut, il souligne la valeur de l'approche analytique des enfants proposée par Anna Freud et offre cette traduction à ses confrères psychanalystes qui n'ont pas eu la chance de lire le texte original.

« *Many of us have already found the work of so much value in the psychoanalytic approach to children that I have been glad to offer this translation to the American psychoanalysts who may not have read the book in the original. Miss Freud is to be congratulated for this unique effort*<sup>194</sup>. »

Voici comment il présente le livre d'Anna Freud dans sa préface datée du 15 mars 1928 :

« *This little monograph, the first of its kind in any language, is a series of lectures to psychoanalysts. It calls attention to the necessity of understanding the child-nature and the peculiar type of transference by which the child may be analyzed. In the actual analyses which Miss Freud gives us, we as well as she are disappointed to find that the old proven and specific methods of adult analysis are not applicable to the child. Those who cannot improvise on the old technic had best leave this new field alone, for the present at least. [...]*

---

<sup>193</sup> A. Freud (1928), p. 37.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. iii.

« Miss Freud excellently summarizes the difficulty in this new field of applied psychoanalysis by her statement that the practical analysts will say that what she has accomplished with children is a “wild” method which borrows from psychoanalysis without proving just to strictly analytic prescriptions. However, if an adult should apply for psychoanalytic treatment and should prove so impulsive, so undeveloped, and so dependent on his environment as the child patient, one would probably agree with her that the Freudian analysis is an excellent method but is not adapted to such individuals, hence it could not injure the analytic method if one should seek to apply it in modified fashion, particularly if the analyst recognizes fully just what he is doing<sup>195</sup>. »

Il se montre donc enthousiaste et accepte d'emblée la position selon laquelle la méthode classique de l'analyse des adultes ne serait pas applicable à l'enfant; l'adaptation de la technique devient alors une condition *sine qua non* de l'analyse infantile... et de l'analyse de l'adulte immature.

Ainsi, il traduit volontiers les deux passages controversés du texte original cités *supra*.

L'analyste doit se substituer à l'Idéal du Moi de l'enfant :

« It seems to me that in this difficult situation there remains but one way out. The analyst must claim for himself the freedom to direct the child at this important point, in order to insure, to a certain extent, the results of analysis. Under his influence the child must learn how to behave in respect to its instinctive life. His point of view will in the end decide what part of the infantile sexual strivings must be repressed or rejected as is applicable to the cultural world and how much or how little can be permitted direct gratification, and what, in the interest of sublimation, must be repressed, for which all aids of education are at his disposal. We can say in short: during the course of the analysis the analyst must succeed in putting himself in place of the ego-ideal of the child and he must not begin his analytical work of liberation before he is certain that he can completely control the child at this point. At this crisis the position of authority becomes important to him, as we already mentioned in the introduction to child analysis. Only when the child feels that the analyst's authority can be placed above that of the parents will it be ready to yield the highest place in its emotional life to this new love object, which ranks along with that of the parents<sup>196</sup>. »

---

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. iii.

<sup>196</sup> *Ibid.*, p. 50-51.

En outre, il doit à la fois analyser et éduquer l'enfant :

*« I would not have imparted this example to you in such detail were it not for the fact that it illustrates all of the circumstances asserted in this last section on child analysis: the weakness of the child ego-ideal, the dependence of its demands and therefore of its neurosis on the external world, the inability of self-control of the liberated impulse and the resulting necessity for the analyst of having the child in his power in the interests of education. The analyst therefore combines in his own person two difficult and diametrically contradictory tasks; that is, he must analyze and he must educate, must in one breath permit and forbid, loosen and hold in check again. If he does not succeed in this, the analysis will be a charter for all of the bad habits banned by society. If he does succeed he makes retrogressive a bit of missed education and abnormal development and provides for the child, or for whomsoever decides the fate of the child, the possibility of once more improving his behavior<sup>197</sup>. »*

Il faudra attendre une vingtaine d'années pour lire une traduction anglaise des conférences de Vienne, et quelques années de plus pour bénéficier d'une traduction française.

### Le contexte historique

En effet, les traductions anglaise et française d'une version élargie du premier livre d'Anna Freud ne seront publiées qu'après la fin des controverses, après la Seconde Guerre mondiale. La préface (A. Freud, 1946 et 1951) de ces traductions décrit bien le contexte historique dans lequel s'est inscrite leur élaboration.

À partir de 1927, Anna Freud organise avec des psychanalystes viennois, auxquels se joignent plus tard des collègues de Budapest et de Prague, des réunions régulières au cours desquelles ils discutent de la technique analytique. Les cas traités par cette

---

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 55.

méthode s'y trouvent exposés. L'âge d'application du traitement est abaissé de la période de latence à la troisième année et étendu à la pré-adolescence et à l'adolescence. Tous les troubles non organiques de l'enfance sont traités, depuis les phobies, les maladies hystériques, les troubles obsessionnels, l'énurésie, le bégaiement, jusqu'aux anomalies graves de type schizophrénique. Des analyses d'enfants délinquants sont pratiquées en conformité étroite avec les vues d'August Aichhorn sur la délinquance juvénile.

Avant même cette extension du champ de la thérapie psychanalytique des enfants, Vienne avait cependant fourni un terrain fertile à la psychanalyse de l'enfant normal et à l'application pédagogique de cette nouvelle science. Depuis des années déjà, les étudiants profitaient de l'enseignement de Siegfried Bernfeld destiné aux instituteurs et aux guides de la jeunesse, et nombre de travailleurs avaient pris part aux expériences éducatives pratiquées par lui dans le *Kinderheim Baumgarten*, camp scolaire pour enfants sans foyer créé après la guerre de 1914-1918. En 1929, Anna Freud est chargée par l'Inspection scolaire de la ville de Vienne de faire quatre conférences sur la psychanalyse aux instituteurs de la Cité centrale. Un pas en avant est ainsi fait vers une coopération entre la psychanalyse et la pédagogie. La Société psychanalytique de Vienne enseigne non seulement l'analyse thérapeutique des enfants névrosés mais patronne également deux cliniques de *Child Guidance*, l'une pour jeunes enfants et l'autre pour adolescents. La Société institue également des groupes spéciaux de discussions pour les instituteurs de la ville qui ont, dans leurs classes, des enfants difficiles. Un cours de trois ans destiné à la formation psychanalytique des maîtres d'école est organisée par le Dr W. Hoffer. Une crèche expérimentale de jour, destinée aux petits enfants de 1 à 2 ans, est créée en 1937. Cette nursery, fondée et soutenue par

la Dre Édith Jackson, est organisée par Anna Freud avec la collaboration de Mme Dorothy Burlingham et l'aide médicale de la Dre Josefina Stross.

Toutes ces activités doivent cesser lors du bouleversement politique de 1938. Presque tous les participants à ce travail quittent l'Autriche. Les activités thérapeutiques et pédagogiques se poursuivent dans de nouveaux milieux. L'étude analytique des enfants et le travail conjoint avec les éducateurs sont bien accueillis dans tous les pays parce que les problèmes pédagogiques des enfants normaux et anormaux suscitent un intérêt croissant. Des nurseries expérimentales, organisées suivant les principes analytiques, sont créées à Boston, Détroit et Los Angeles. Les organisateurs de la nursery de Vienne, installés en Angleterre, fondent et dirigent les nurseries de Hampstead, une crèche-pensionnat de guerre, établissement auquel est rattachée une école d'apprentissage pour nurses et instituteurs.

Ce travail considérable réalisé dans le domaine de la psychanalyse appliquée à l'éducation, cette collaboration entre les psychanalystes et les éducateurs, mena à d'importantes modifications techniques dans la cure des enfants et permit un certain rapprochement entre les approches annafreudienne et kleinienne de l'analyse des enfants.

La traduction anglaise (1946) : *The Psychoanalytical Treatment of Children*

La première traduction anglaise, *The Psychoanalytical Treatment of Children*, n'est publiée qu'en 1946, après la fin des controverses. Il s'agit d'une version élargie du

premier livre d'Anna Freud. Le livre comprend en effet trois parties. La première partie intitulée *Introduction to the Technique of the Analysis of Children* (1926) regroupe les quatre conférences de Vienne (« *First Lecture : An Introductory Phase in the Analysis of Children* », « *Second Lecture : The Methods of Children's Analysis* », « *Third Lecture : The Rôle of Transference in the Analysis of Children* », « *Fourth Lecture : The Analysis of Children and their Upbringing* »). La deuxième partie, *The Theory of Children's Analysis*, est la traduction d'un texte présenté au X<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse à Innsbruck en 1927. La troisième partie, *Indications for Child Analysis*, écrite pour *The Psychoanalytical Study of the Child* en 1945, donne un aperçu des névroses infantiles.

Un extrait de la préface de cette traduction anglaise (omis dans la version française du même livre) en explique la publication tardive :

« *It is not the author's fault that the early material contained in this publication is presented to the English reader at such a late date. An English version of the Introduction to the Technique of Child-Analysis was published in America. Attempts at publication in England were not successful. For the general publisher the subject matter was still too remote and controversial. Professional psychoanalytical circles in England, on the other hand, were at that time concentrating their interest on Mrs. Melanie Klein's new theory and technique of the analysis of children. The British Psycho-Analytical Society devoted a Symposium on Child-Analysis to a severe criticism of the author's efforts, which ran counter to Mrs. Klein's outlook. The Introduction to the Technique of the Analysis of Children was rejected when offered to The International Psycho-Analytical Library for publication, and the matter lapsed, so far as England was concerned*<sup>198</sup>. »

Ce passage fait donc état de la réception peu favorable du premier livre d'Anna Freud, *Einführung in die Technik der Kinderanalyse*, lors du colloque sur l'analyse des enfants

---

<sup>198</sup> A. Freud (1946), p. ix-x.

organisé par la Société britannique de psychanalyse en 1927, et du refus subséquent de publication par les éditeurs.

Les deux premières parties du livre, qui regroupent les conférences de Vienne et d'Innsbruck, ont été traduites de l'allemand par Nancy Proctor-Gregg. En revanche, la troisième partie est présentée dans sa version anglaise originale.

En 1926 et en 1927, l'auditoire des cinq conférences d'Anna Freud était formé de psychanalystes, praticiens ou étudiants. Par contre, en 1946, le livre s'adressait à un public hétérogène, composé également de parents et d'enseignants. Nancy Proctor-Gregg tient compte de ce lectorat élargi et vulgarise certaines notions fondamentales de psychanalyse, tout en insistant sur le caractère *ad hoc* des définitions proposées. Dans sa N.D.T., elle écrit :

*« For members of the teaching profession and parents who may have no particular knowledge of psychoanalysis and its terminology, I venture to proffer here some very rough-and-ready explanations of the more technical terms, which are naturally used without elucidation in lectures addressed directly to practising analysts, but which might prove a stumbling block to a wider circle of readers.*

*« It will be appreciated that such explanations are strictly ad hoc, directed merely to the purpose of making this book more intelligible to the lay reader. No criticism of the conceptions embodied in the terms explained can justly be founded on them; brief notes of this kind upon the terminology of a young science cannot be framed in such a way as to stand examination directed to the premises of the science itself<sup>199</sup>. »*

---

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. v.

Elle suggère au lecteur de lire un bref exposé sur l'analyse avant d'aborder la lecture du livre.

« *As for the function of analysis itself, a brilliant short exposition will be found in the fourth lecture [...], in a passage which may be read with profit before the book is begun*<sup>200</sup>. »

Voici l'exposé dont il est fait mention dans l'extrait cité *supra* :

« *The task of analysis is to raise the conflict between these protagonists [the instinctual unconscious, the Ego and the Super-ego] to a higher level, by making conscious what is unconscious. The instinctual impulses were up till now removed from the influence of the Super-ego by the condition of repression. Analysis frees them and makes them accessible to the influence of the Super-ego by which their further fate will then be determined. Conscious criticism, the rejection of part, takes the place of repression, while of the remainder part can be sublimated away from its sexual aims and part may be allowed gratification. This favourable outcome is to be ascribed to the fact that the patient's Ego, between the time when it instituted its original repressions and the point when analysis achieves its task of liberation, has undergone its whole ethical and intellectual development, and so is in a position to make other decisions than those which were originally open to it. The instinctual life must submit to various restrictions, and the Super-ego must surrender many of its exaggerated pretensions. On the common ground of activity in consciousness a synthesis between the two is brought about*<sup>201</sup>. »

Nancy Proctor-Gregg explicite donc plusieurs concepts clés de la psychanalyse; les définitions des termes *unconscious*, *Id*, *Ego*, *Super-ego*, *transference*, *repression* et *Oedipus complex* sont présentées dans le glossaire à la fin de cet ouvrage.

Elle propose en outre une définition humoristique de la névrose obsessionnelle qui m'apparaît pertinente dans le contexte d'un ouvrage portant sur le travail de la traduction!

---

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. vi.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 47-48. J'ai inclus la traduction française de cet extrait dans le glossaire (p. 181).

« "Compulsion-neurosis" is of course the common kind of mental maladjustment which so often takes a mild form in people who feel they cannot (or must) step on the cracks in the pavement<sup>202</sup>. »

Nancy Proctor-Gregg nous offre une traduction plutôt littérale. Elle transmet parfaitement le caractère oral du texte et traduit fidèlement le « *Meine Damen und Herren!* » et le « *ich* » du texte original.

Le texte original :

« *Meine Damen und Herren! Ich stelle mir vor, daß meine letzten Ausführungen den praktischen Analytikern unter Ihnen einen sehr befremdenden Eindruck hinterlassen haben. Der ganze Umfang meiner Handlungen, wie ich ihn vor Ihnen dargestellt habe, widerspricht in zu vielen Punkten den Regeln für die Technik der Psychoanalyse, wie sie uns bisher gegeben wurden*<sup>203</sup>. »

La version anglaise :

« *Ladies and Gentlemen. I apprehend that my recent account of myself will have left an odd impression upon those among you who are practising analysts. My proceedings altogether, as I presented them to you, contradict at too many points the rules for the technique of psychoanalysis as laid down for us in the past*<sup>204</sup>. »

Dans le passage suivant, la structure de la phrase anglaise (contrairement à la version américaine) est calquée sur celle de la phrase allemande.

Le texte original :

« *Das Kind ist nicht wie der Erwachsene bereit, eine Neuauflage seiner Liebesbeziehungen vorzunehmen, weil – so könnte man sagen – die alte Auflage noch nicht vergriffen ist*<sup>205</sup>. »

---

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. vi.

<sup>203</sup> A. Freud (1927), p. 24.

<sup>204</sup> A. Freud (1946), p. 18.

<sup>205</sup> A. Freud (1927), p. 56.

La version anglaise :

*« The child is not, like the adult, ready to produce a new edition of its love-relationships, because, as one might say, the old edition is not yet exhausted<sup>206</sup>. »*

La version américaine :

*« The child, unlike the adult, is not ready to undertake a new edition of its love relationships, because, as one might say, the old edition is not yet out of print<sup>207</sup>. »*

L'auteure de la traduction anglaise multiplie également les paragraphes.

*« Let us review once more the various things I did:*

*« I gave the little girl a positive promise of cure, [...] I openly offered myself as an ally, and joined the child in criticising its parents.*

*« In another case, I embarked on a secret struggle with the home circle, and courted the child's affections in all possible ways.*

*« To achieve my aim I exaggerated the possible gravity of a symptom, and frightened the patient.*

*« And finally I crept into the children's confidence, and obtruded upon individuals who were firmly of the opinion that they could do very well without me<sup>208</sup>. »*

Cet extrait ne fait qu'un paragraphe dans le texte original et dans la traduction américaine. Et la lisibilité du texte ne s'en trouve nullement compromise.

Par ailleurs, nous retrouvons dans cette version élargie du livre d'Anna Freud une bibliographie inexistante dans l'édition de 1927 et dans la traduction américaine.

---

<sup>206</sup> A. Freud (1946), p. 40.

<sup>207</sup> A. Freud (1928), p. 37.

<sup>208</sup> A. Freud (1946), p. 18.

Contre toute attente, certains segments du texte original sont omis dans la traduction anglaise.

Par exemple, dans le passage ci-dessous, Anna Freud explique que ce n'est pas par ignorance ou par inadvertance qu'elle néglige les règles de l'analyse. Elle adapte simplement sa conduite à une nouvelle situation. L'extrait du texte allemand en caractères gras est tout à fait occulté dans la traduction anglaise.

Le texte original :

*« Wo bleibt da die vorgeschriebene vornehme Zurückhaltung des Analytikers, die Vorsicht, mit der man dem Patienten mögliche Heilungen oder auch nur Besserungen in unsichere Aussicht stellt, die volle Reserviertheit in allen persönlichen Dingen, die absolute Aufrichtigkeit in der Beurteilung der Krankheit und die volle Freiheit, die man dem Patienten gibt, die gemeinsame Arbeit in jedem beliebigen Augenblick durch seinen Entschluß zu unterbrechen? **Die letztere Vorstellung erhalten wir zwar auch bei den kindlichen Patienten aufrecht, aber sie bleibt doch mehr oder minder eine Fiktion, etwa wie in der Schule, wo man auch die Kinder glauben machen will, daß sie für sich selbst und das Leben, nicht für den Lehrer und die Schule lernen. Wollte man mit der darans erwachsenden Freiheit allzusehr Ernst machen, so hätte man wahrscheinlich am nächsten Morgen die Klasse leer***<sup>209</sup>. »

La version anglaise :

*« Where in all this is the delicate restraint prescribed for the analyst; the prudence with which one holds out to the patient an uncertain prospect of the possibility of cure, or merely of amelioration; the scrupulous discretion in all personal matters; the absolute frankness in reviewing the malady; and the full freedom which one gives the patient to break off the mutual work whenever he likes of his own accord*<sup>210</sup>? »

Voici la traduction américaine de ce passage plutôt cocasse.

*« What is left of the prescribed tactful reticence of the analyst – the prudence with which he represents to the patient how uncertain is the possibility of recovery or even improvement, the full reserve in all*

---

<sup>209</sup> A. Freud (1927), p. 25.

<sup>210</sup> A. Freud (1946), p. 18-19.

*personal matters, the absolute sincerity in the diagnosis of the disease and the full liberty which is given the patient to discontinue treatment of his own volition at any moment? Although the last condition is kept as regards the child patients, it remains more or less a fiction, just as school children are led to believe that they are learning for themselves to get along in life, and not for the benefit of the teacher or the school. If the freedom which springs therefrom were taken too seriously, the classroom would probably be empty on the following morning<sup>211</sup>. »*

Les deux passages si controversés du texte original sont néanmoins traduits intégralement.

L'analyste doit se substituer à l'Idéal du Moi de l'enfant :

*« So it seems to me that there remains but one solution for this difficult situation. The analyst must claim for himself liberty to guide the child at this important point, so as to be able to make secure, to some extent, the achievement of the analysis. Under his influence the child must learn how to conduct itself in regard to its instinctual life, and his views must in the end determine what part of the infantile sexual impulses must be suppressed or rejected as unemployable in the cultural world; how much or how little can be allowed direct gratification; and what must be guided into the path of sublimation, for which process all the available resources of education can be used. We may say in short, that the analyst must succeed in putting himself in the place of the child's Ego-ideal for the duration of the analysis; he ought not to begin his analytical work of liberation until he has made sure that the child is eager to follow his lead. The position of authority about which we spoke at the beginning, in connection with the introductory phase in the analysis of children, at this stage becomes essential; before the child can give the highest place in its emotional life, that of the Ego-ideal, to this new love object which ranks with the parents, it must feel that the analyst's authority is even greater than theirs<sup>212</sup>. »*

Qui plus est, il doit à la fois analyser et éduquer l'enfant :

*« I would not have enlarged upon this example if it were not that it serves to illustrate all the characteristics of the analysis of children put forward in this last section of our discussion: the fact that a child's Super-ego is weak; that Super-ego demands and neurosis are dependent on the outer world; that*

---

<sup>211</sup> A. Freud (1928), p. 15-16.

<sup>212</sup> A. Freud (1946), p. 53-54.

*the child is unable to control the emancipated instincts; and that the analyst himself must guide them. The analyst accordingly combines in his own person two difficult and diametrically opposed functions: he has to analyse and educate, that is to say in the same breath he must allow and forbid, loosen and bind again. If he does not succeed in this, analysis becomes the child's charter for all the ill conduct prohibited by society. But if he succeeds, he undoes a piece of wrong education and abnormal development, and so procures for the child, or whoever controls its destiny, an opportunity to improve matters<sup>213</sup>. »*

Ainsi, le contenu de ces passages controversés demeure inchangé en dépit du contexte historique, des avancées substantielles dans le domaine de la psychanalyse appliquée à l'éducation et de la collaboration renforcée entre psychanalystes et éducateurs.

#### La traduction française (1951) : *Le traitement psychanalytique des enfants*

*Le traitement psychanalytique des enfants*, première et unique traduction française de la version élargie du premier livre d'Anna Freud, est publié en 1951.

Le livre comprend trois parties. La Première Partie, intitulée *Introduction à la technique psychanalytique des enfants*, comprend la série de quatre conférences (« Chapitre Premier : Phase préparatoire à l'analyse des enfants », « Chapitre II : Les moyens techniques de l'analyse des enfants », « Chapitre III : Le rôle du transfert dans l'analyse des enfants », « Chapitre IV : Des rapports entre l'analyse infantile et l'éducation ») prononcées par Anna Freud à l'Institut psychanalytique de Vienne en 1926. Dans la Deuxième Partie, *Contribution à la théorie de l'analyse infantile*, le même sujet un peu plus développé est exposé dans un rapport lu au X<sup>e</sup> Congrès international de psychanalyse à Innsbruck en 1927. Anna Freud donne un aperçu de quelques-uns des progrès qu'elle a pu réaliser dans la compréhension des névroses infantiles dans la

---

<sup>213</sup> *Ibid.*, p. 58-59.

Troisième partie, *Indications pour le traitement psychanalytique des enfants*, écrite pour *The Psychoanalytical Study of the Child* en 1945.

Anne Berman (1889-1979) a traduit de l'anglais la troisième partie du livre. Elle était docteure en pharmacie et avait fait son analyse sur le divan de la princesse Marie Bonaparte. Elle a surtout oeuvré dans l'ombre au sein de la Société psychanalytique de Paris dont elle a longtemps assumé les fonctions de secrétaire. Devenue membre adhérente de cette Société en 1927, Anne Berman s'est consacrée à la traduction de plusieurs oeuvres de Sigmund Freud et d'Ernest Jones. On lui connaît peu de travaux personnels et son rôle a été celui d'un acteur de soutien.

Élisabeth Rochat est l'auteure de la traduction, de l'allemand vers le français, des deux premières parties du livre. Elle respecte le caractère oral des conférences dont elles sont issues, utilise le « je », mais omet cependant l'inévitable « *Meine Damen und Herren!* » au début de chaque chapitre.

Voici les premières lignes du chapitre intitulé *Des rapports entre l'analyse infantile et l'éducation*, traduction de la quatrième conférence de Vienne.

« Vous avez fait jusqu'ici avec moi deux pas dans le domaine de l'analyse infantile. Aujourd'hui, dans la dernière leçon de ce cours, je vous demanderai de faire avec moi le troisième, et peut-être le plus important<sup>214</sup>. »

---

<sup>214</sup> A. Freud (1951), p. 56.

Voici comment Anna Freud avait introduit sa quatrième conférence en 1926.

« *Meine Damen und Herren! Sie haben mich bisher zwei Schritte weit in die Kinderanalyse hinein begleitet. Heute, in der letzten Stunde des Kurses, werde ich Sie bitten, den dritten und vielleicht wichtigsten mit mir zu machen*<sup>215</sup>. »

Par ailleurs, Élisabeth Rochat traduit de l'allemand le passage amusant cité *supra* et occulté dans la version anglaise.

« Que reste-t-il de la réserve prescrite à l'analyste, de la prudence avec laquelle on met sous les yeux du patient, comme une perspective incertaine, la guérison ou seulement l'amélioration possible, de la réserve absolue dans toutes les choses personnelles, de la sincérité absolue dans l'appréciation de la maladie et de l'entière liberté qu'on laisse au patient d'interrompre de son propre chef, à n'importe quel moment, le travail en commun? **Nous maintenons bien, il est vrai, ce dernier point dans le traitement des enfants, mais cette liberté reste pourtant toujours plus ou moins fictive, un peu comme à l'école, où l'on peut faire croire aux enfants qu'ils travaillent pour eux-mêmes et pour leur avenir, plutôt que pour leur maître et pour l'école. Si l'on prenait au sérieux la liberté qui devrait en résulter, la classe serait probablement vide le lendemain matin**<sup>216</sup>. »

Enfin, nous retrouvons, dans cette édition française, la bibliographie introduite dans la première traduction anglaise du livre d'Anna Freud.

L'édition française présente non seulement la référence du texte original mais également la référence de la traduction française de celui-ci.

---

<sup>215</sup> A. Freud (1927), p. 63.

<sup>216</sup> A. Freud (1951), p. 26-27.

« Anna Freud, *Das Ich und die Abwehrmechanismen*, Wien, Intern. Psychoanalytischer Verlag, 1936. (*Le moi et les mécanismes de défense*, Presses Universitaires de France.<sup>217</sup>) »

En revanche, l'édition anglaise ne présente que la référence de la traduction anglaise du texte original.

« Anna Freud, "The Ego and the Mechanisms of defense," The International Psycho-Analytical Library, No. 30, London, 1937, original German edition, 1936<sup>218</sup>. »

Quelques choix terminologiques ont retenu mon attention.

Tout d'abord, Anna Freud qualifie invariablement de « petit » l'analysant d'âge pédiatrique. À mon avis cet attribut illustre bien la conception freudienne et annafreudienne de l'enfant; il souligne la nature infantile du sujet et tend à occulter l'*infans*.

Néanmoins, l'extrait ci-dessous illustre la perspicacité étonnante du « petit patient », qui contraste avec l'attitude plutôt blasée du « patient adulte ».

« Mon second exemple se rapporte au méchant **petit garçon** de 10 ans que je vous ai dépeint avec tant de détails. Il entra, un jour, dans une période ultérieure de son analyse, en conversation avec un **patient adulte** de mon père qui se trouvait avec lui dans la salle d'attente. L'étranger lui parla de son chien qui avait mis en pièces une poule. Lui, le maître, avait dû payer la poule. "Il faudrait envoyer le chien chez Freud, avait dit mon **petit patient**, il a besoin d'une analyse." L'adulte ne répondit rien, mais exprima plus tard sa désapprobation. Quelle étrange idée le **petit** se faisait-il de l'analyse? Rien ne manquait au chien; il lui prend envie de mettre en pièces une poule, et il le fait. Je savais très bien, moi, ce que le **petit garçon** avait voulu dire. "Le pauvre chien – avait-il pensé –, il voudrait tant être un bon chien, mais quelque chose en lui le force à mettre en pièces des poules." »

---

<sup>217</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>218</sup> A. Freud (1946), p. 114.

« Comme vous le voyez, ce **petit garçon névrosé** se sent plutôt méchant que malade, et ce sentiment d'être méchant devient pour lui le motif tout à fait valable de l'analyse<sup>219</sup>. »

Mais cette traduction est bel et bien fidèle aux textes allemand, américain et anglais qui font usage des attributs « *klein* » et « *little* ».

Le texte original :

« *Und nun noch eine zweite Geschichte. Mein so ausführlich geschilderter schlimmer Zehnjähriger kann in einer späteren Periode seiner Analyse eines Tages im Wartezimmer mit einem erwachsenen Patienten meines Vaters ins Gespräch. Der erzählte ihm von seinem Hund; der hätte ein Huhn zerrissen und er, der Besitzer des Hundes, hätte es zahlen müssen. „Den Hund müßte man zu Freud schicken,“ sagte mein kleiner Patient, „der braucht Analyse.“*<sup>220</sup> »

La version américaine :

« *And now still a second history : My bad ten-year-old, whom I have described in such detail, in a late period of his analysis, got into a conversation in the waiting room with one of the **adult patients** of my father. The latter told him about a dog who had killed a chicken, and he, the owner of the dog, had had to pay for it. “That dog should be sent to Freud,” said my **little patient**. “He needs analysis.”*<sup>221</sup> »

La version anglaise :

« *And now for the second story. My naughty ten-year-old whom I have already described in detail, in a latter period of his analysis got into conversation one day in the waiting room with one of my father's **adult patients**. This man told him about his dog, which had killed a fowl for which he, the owner, had had to pay. “The dog ought to be sent to Freud,” said my **little patient**, “he needs analysis.”*<sup>222</sup> »

---

<sup>219</sup> A. Freud (1951), p. 24-25.

<sup>220</sup> A. Freud (1927), p. 22-23.

<sup>221</sup> A. Freud (1928), p. 13-14.

<sup>222</sup> A. Freud (1946), p. 16.

D'autre part, la traduction du terme « *Deckerinnerungen* » s'avère problématique.

Dans l'extrait suivant, Anna Freud explique que, sans la contribution des formations réactionnelles et des souvenirs-écrans, l'analyse des enfants est plutôt inférieure à celle des adultes quant à l'extraction du matériel inconscient.

« Ce que nous apprenons dans l'analyse de l'adulte sur cette période initiale de l'existence est justement mis au jour par la libre association des idées et par l'interprétation des réactions de transfert, soit justement par les deux moyens qui nous font défaut dans l'analyse infantile. On pourrait comparer notre situation à celle de l'ethnologue, qui tenterait aussi en vain de pénétrer dans la préhistoire d'un peuple très primitif par une voie plus courte que dans celle d'un peuple civilisé. Au contraire : pour l'étude du peuple très primitif, il n'a pas le secours des mythes et des légendes qui lui permettent de pénétrer par inférence dans la préhistoire d'un peuple civilisé. C'est ainsi que, chez le petit enfant, nous n'avons pas encore les formations réactionnelles et les **souvenirs-écrans** qui ne se forment que dans la période de latence et desquels l'analyse extrait plus tard le matériel condensé en eux<sup>223</sup>. »

Le texte original :

« *So fehlen uns auch bei dem kleinen Kind noch die Reaktionsbildungen und **Deckerinnerungen**, die erst im Laufe der Latenzperiode gebildet werden und aus denen dann die spätere Analyse das in ihnen verdichtete Material gewinnen kann*<sup>224</sup>. »

La version américaine :

« *Hence in the small child we miss the reaction formations and **cover memories** which are first formed in the course of the latency period and from which later the analysis can obtain the material condensed in them*<sup>225</sup>. »

---

<sup>223</sup> A. Freud (1951), p. 58.

<sup>224</sup> A. Freud (1927), p. 66.

<sup>225</sup> A. Freud (1928), p. 44.

La version anglaise :

« *Similarly with the small child we lack the reaction-formations and **cover-memories** which are only constructed in the course of the latency period, and from which the later analysis can extract the material condensed in them*<sup>226</sup>. »

La traduction du terme allemand « *Deckerinnerungen* » par le terme « souvenirs-écrans » est insatisfaisante. Par contre, le choix du terme « *cover-memories* » (et non pas du terme « *screen-memories* ») dans les traductions américaine et anglaise est approprié.

Paradoxe de la mémoire, le souvenir-écran (Mijolla, 2005) est un souvenir sur l'enfance plus qu'un souvenir d'enfance. Il se caractérise à la fois par sa netteté particulière et l'apparente insignifiance de son contenu. Les faits importants ne sont pas retenus; leur valeur psychique est déplacée sur des éléments adjacents moins importants. Le mécanisme prévalent y est le déplacement, quoique s'y trouve aussi à l'oeuvre une certaine condensation.

Les souvenirs-écrans représentent les années oubliées de l'enfance aussi justement que le contenu manifeste des rêves en représente les pensées. Tout souvenir est peu ou prou écran, la dimension écran du souvenir recouvrant l'inacceptable par le Moi. En ce sens, le souvenir-écran peut être considéré comme essentiellement défensif.

Les souvenirs d'enfance ne sont fixés qu'à un âge plus avancé, le plus souvent à la période de la puberté. Les souvenirs de l'adolescent cherchent à nier la sexualité infantile incapable de triomphe oedipien et lui substituent des représentations plus

---

<sup>226</sup> A. Freud (1946), p. 47.

héroïques, processus que Sigmund Freud compare à celui de la formation des légendes et des mythes.

Le terme français « souvenir-écran » est assez éloigné du terme allemand « *Deckerinnerung* ». Cette traduction douteuse (Bourguignon, 1989) peut donner l'impression que le souvenir d'enfance est un écran protecteur sur lequel serait projeté la scène d'enfance. En outre, elle occulte le rapport entre le « couvrant » (*das Deckende*) et le « couvert » (*das Gedeckte*), entre le « souvenir-couverture » (*Deckerinnerung*) et le « souvenir couvert » (*gedeckte Erinnerung*) par le premier. La notion de « couvrir », transmise dans le terme « *cover-memories* » et occultée dans le terme « souvenir-écran », dit de façon imagée et concrète ce qu'est le refoulement.

Enfin, le choix du terme « Moi idéal » (et non du terme « Idéal du Moi ») pour traduire les termes « *Ichideal* » et « *Ego ideal* » est erroné.

Anna Freud s'oppose à l'application, chez l'enfant, de la méthode analytique utilisée chez l'adulte en raison de la faiblesse de l'Idéal du Moi infantile.

Même lorsque le traitement analytique s'étend sur de très longues périodes, nous ne trouvons pas, entre la formation de la névrose de l'enfant et la libération de celui-ci par l'analyse, le même grand intervalle que chez le patient adulte, qui a achevé entre ces deux moments tout le développement de son Moi, de telle manière que celui qui a pris la première décision et celui qui se met maintenant à la réviser peuvent à peine être appelés le même personnage.

Les parents, au contraire, qui ont été la cause de la maladie de l'enfant et qui doivent aider à sa guérison, sont réellement encore les mêmes personnes, avec les mêmes points de vue. C'est dans des cas très exceptionnels seulement qu'ils auront été assez éclairés par la maladie de l'enfant pour être prêts à adoucir maintenant leurs exigences. Il paraît donc dangereux de leur confier la destinée de la vie instinctive maintenant libérée de l'enfant. D'où la nécessité, selon Anna Freud, de se substituer à l'Idéal du Moi de l'enfant.

« Nous pouvons dire en deux mots : *il faut que l'analyste parvienne à se substituer, pour toute la durée de l'analyse, au moi idéal de l'enfant*; il ne doit pas entreprendre, au moyen de l'analyse, son travail libérateur avant d'avoir acquis l'assurance qu'il pourra entièrement diriger l'enfant à ce point de vue<sup>227</sup>. »

Le texte original :

« *Wir können kurz sagen* : es muß dem Analytiker gelingen, sich für die Dauer der Analyse an die Stelle des **Ichideals** beim Kinde zu setzen, *er darf seine analytische Befreiungsarbeit nicht früher beginnen, ehe er sich versichert hat, das Kind in diesem Punkte völlig beherrschen zu können*<sup>228</sup>. »

La version américaine :

« *We can say in short* : during the course of the analysis the analyst must succeed in putting himself in place of the **ego-ideal** of the child and he must not begin his analytical work of liberation before he is certain that he can completely control the child at this point<sup>229</sup>. »

La version anglaise :

« *We may say in short, that* the analyst must succeed in putting himself in the place of the child's **Ego-ideal** for the duration of the analysis; *he ought not to begin his analytical work of liberation until he has made sure that the child is eager to follow his lead*<sup>230</sup>. »

---

<sup>227</sup> A. Freud (1951), p. 66.

<sup>228</sup> A. Freud (1927), p. 76.

<sup>229</sup> A. Freud (1928), p. 51.

<sup>230</sup> A. Freud (1946), p. 54.

L'emploi indifférencié des termes « Moi idéal » (angl. : *ideal Ego*; allem. : *Idealich*,) et « Idéal du Moi » (angl. : *Ego ideal*; allem. : *Ichideal*,) est injustifié.

Le Moi idéal (Mijolla, 2005) est un aménagement du narcissisme infantile et de l'omnipotence qui l'accompagne. L'Idéal du Moi est une notion dynamique; le sujet cherche à regagner la perfection narcissique de son enfance sous la nouvelle forme de l'Idéal du Moi, qu'il projette devant lui comme un but à atteindre dans un temps futur. Ce qui caractérise l'Idéal du Moi est donc l'ouverture qu'il offre au narcissisme vers une réalisation possible dans un temps futur.

Le Moi idéal, qui n'est pas en totale concomitance avec le Moi puisque l'omnipotence s'est perdue avec le narcissisme infantile, reconstitue cette proximité par le fantasme et la rêverie diurne qui feront de lui un héros et un triomphateur. L'Idéal du Moi, proche du Surmoi, se forme non pas sur le modèle de cette toute-puissance illusoire, mais sur celui des parents et, plus précisément, sur le Surmoi et les idéaux de ceux-ci. L'Idéal du Moi se forme lorsque l'enfant, du fait de l'influence critique des parents et des éducateurs, doit renoncer à son narcissisme infantile. Ce renoncement est rendu possible par la formation de ce substitut, l'Idéal du Moi, qui laisse ouverte la possibilité dans un temps futur de rejoindre le Moi et l'idéal. Le Moi idéal apparaît alors comme une manière de court-circuiter le travail et la tension qu'exige l'Idéal du Moi, en posant ses buts ou d'autres qui lui seraient encore supérieurs comme déjà atteints.

Bref, nous pouvons voir dans le Moi idéal la survivance nostalgique du narcissisme perdu et, dans l'Idéal du Moi, la formation dynamique qui soutient l'aspiration au progrès.

Dans le contexte de l'extrait cité *supra*, les termes « *Ichideal* » et « *Ego ideal* » devraient donc être traduits par le terme « Idéal du Moi » et non pas par le terme « Moi idéal ».

Le contenu particulièrement révélateur de la préface de cette édition française témoigne d'un assouplissement de la position annafreudienne.

« Le travail considérable réalisé dans le domaine de la psychanalyse appliquée à l'éducation finit par avoir d'heureuses répercussions sur l'analyse thérapeutique des enfants et mena à d'importantes modifications de la technique. En 1926, avant la création d'un enseignement systématique destiné aux parents, aux éducateurs ou aux nurses, l'auteur [Anna Freud] avait eu le droit de dire que l'analyste devait "réclamer pour lui-même la liberté de diriger l'enfant" [...] et qu'il "réunit ainsi dans sa personne deux tâches difficiles et au fond contradictoires : il faut qu'il analyse et qu'il éduque" [...]. En 1946, au bout de vingt ans d'études poursuivies avec des éducateurs, de pareilles affirmations ne se légitiment plus. L'analyste d'enfants partage sa connaissance des besoins de l'enfant avec les spécialistes de l'éducation et de l'enseignement, d'où il s'ensuit que sa tâche est devenue plus facile. Là où il devait jadis donner lui-même une "impression de puissance" [...], il peut maintenant, à de rares exceptions près, concentrer toute son énergie sur le côté purement psychanalytique de son travail et compter sur la coopération de parents, de maîtres d'école ou de nurses éclairés, pour fournir le contrôle et la direction de l'enfant, accompagnement et contrepartie indispensables d'une analyse.

« C'est pour d'autres raisons encore que certaines données de la première conférence sur l'*Introduction à l'analyse des enfants* doivent être modifiées à la lumière des connaissances actuelles. Dans une étude des divers mécanismes de défense du moi, l'auteur [Anna Freud] a décrit la façon dont on pouvait déceler et comprendre les premières résistances rencontrées dans les analyses d'enfants, ce qui permet de raccourcir la phase préliminaire du traitement et parfois même de rendre ce dernier inutile.

« La deuxième conférence n'exige pas de semblables modifications. Les vues de l'auteur [Anna Freud] touchant *les méthodes de l'analyse des enfants* ne sont que très peu modifiées.

« Les opinions exprimées dans la troisième conférence sur *le rôle du transfert dans l'analyse des enfants* n'ont cessé, depuis vingt ans, d'être combattues en Angleterre et en Amérique par des analystes qui soutiennent que leurs petits patients montrent de nombreux signes de transfert susceptibles d'être analysés de la même manière que chez l'adulte. L'auteur ne cherche pas à le nier, mais, malgré ces réactions multiples et variées, n'a jamais rencontré, jusqu'à ce jour, d'enfant dont la névrose primitive ait cédé la

place, au cours du traitement, à une nouvelle formation névrotique où l'analyste remplace dans l'affectivité du petit patient les objets originels. Seule une structure de ce genre mériterait le nom de névrose de transfert. D'après toutes les expériences pratiquées par l'auteur [Anna Freud], cette névrose n'apparaît que chez des patients adultes traités par la méthode classique qui n'est pas applicable aux enfants<sup>231</sup>. »

Ainsi, les affirmations controversées, contenues dans les deux paragraphes cités dans la présentation du texte allemand, *Einführung in die Technik der Kinderanalyse*, sont maintenant nuancées. En définitive, une plus grande collaboration entre les analystes et les éducateurs et une meilleure connaissance des mécanismes de défense du Moi auront permis à Anna Freud de se rapprocher de la position kleinienne, notamment de se concentrer sur l'aspect purement psychanalytique de son travail et de raccourcir la phase préparatoire à l'analyse préconisée en 1926.

Quant au transfert, Anna Freud admet que certains enfants puissent manifester des signes de transfert, mais maintient que la névrose de transfert n'apparaît que chez des adultes traités selon la méthode classique qui n'est pas applicable à l'enfant.

---

<sup>231</sup> A. Freud (1951), p. 8-9.

Au sens analytique du terme, la souffrance, qu'elle soit de corps ou d'âme, est toujours souffrance symbolique et le besoin de parole est si réel que le corps peut en être atteint dans son organisation, son fonctionnement et son intégrité. Cette parole s'adresse à qui elle peut par le biais du symptôme. Dans cette mesure, le symptôme est à entendre comme un souhait de communiquer. À l'analyste de le décoder.

Lorsque les parents la demandent ou l'acceptent, la démarche analytique (quel que soit le courant psychanalytique auquel adhère l'analyste) peut aider chacun à occuper au mieux sa place. Pour cela, il sera toujours souhaitable d'intervenir au plus tôt et d'ouvrir ainsi un champ peu exploré de la prévention et du dépistage précoce. Mais les psychanalystes savent fort bien qu'il faut plusieurs générations pour élaborer une psychopathologie; ils sont donc conscients du fait qu'ils arriveront toujours en retard!

## Chapitre troisième

### Le travail du deuil

« *Death, be not proud, though some have called thee  
Mighty and dreadful, for thou art not so:  
[...]  
One short sleep past, we wake eternally,  
And Death shall be no more: Death, thou shalt die<sup>232</sup>!* »

John Donne, *Death, be not proud*

Dans son texte *Deuil et mélancolie* (1915), Sigmund Freud envisage le deuil comme un travail, comme la production d'une transformation, au même titre et sur le même modèle que le rêve.

Freud en donne une définition assez large; le deuil est la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, que ce soit la patrie, la liberté ou un idéal. Le deuil se caractérise par un état d'âme douloureux, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, du fait d'un repli narcissique, la perte de la capacité d'aimer et l'abandon de toute activité qui n'est pas en relation avec le souvenir de l'objet perdu.

Ces éléments constituent d'une certaine manière une façon de nier la réalité de la perte de l'objet. Choisir un nouvel objet d'amour signifierait la réalité de la mort de l'objet et engendrerait un important sentiment de culpabilité. Cette inhibition et cette limitation du

---

<sup>232</sup> Donne (1978), p. 9.

Moi expriment le fait que l'individu s'adonne exclusivement à son deuil, de sorte que rien ne reste pour d'autres projets et d'autres intérêts.

Ce comportement n'est pas considéré comme un état pathologique pour la seule raison que nous savons si bien l'expliquer. Nous comptons bien qu'il sera surmonté après un certain laps de temps, et nous considérons qu'il serait inopportun et même nuisible de le perturber.

En quoi consiste le travail qu'accomplit le deuil? Le travail du deuil n'est pas un travail intellectuel; il désigne l'opération psychique, consciente et inconsciente, entraînée par la perte d'un objet affectivement et pulsionnellement investi. Ce travail permet un détachement de l'objet perdu, et le temps y joue un rôle essentiel.

L'épreuve de la réalité constitue un des éléments essentiels du travail du deuil; elle montre que l'objet aimé n'existe plus et édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet. Là contre s'élève une rébellion compréhensible puisque l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale même lorsqu'un substitut lui fait signe. Cette rébellion peut être si intense qu'il en vienne à se détourner de la réalité. Ce qui est normal, c'est que le respect de la réalité l'emporte. Le Moi finit par se laisser convaincre par l'ensemble des satisfactions narcissiques que lui donne le fait de rester en vie, et rompt son attachement à l'objet perdu. La tâche que la réalité impose est accomplie en détail, avec une grande dépense de temps et d'énergie d'investissement; chacun des souvenirs, chacun des espoirs par lesquels la libido était liée à l'objet est surinvesti, après quoi s'accomplit à son égard le détachement de la libido.

La réalité de la perte de l'objet s'accompagne d'une intense souffrance qui, si elle paraît aller de soi, constitue une énigme pour Freud. Mais le fait est que le Moi, après avoir achevé le travail du deuil, redevient libre et sans inhibition.

### La position dépressive

D'après Melanie Klein (2004), il existe un lien étroit entre l'épreuve de la réalité dans le deuil normal et certains processus psychiques de la première enfance. Elle prétend que l'enfant passe par des états comparables au deuil de l'adulte, ou plutôt que ce deuil précoce est revécu chaque fois que, plus tard, un chagrin est éprouvé. Le plus important des moyens grâce auxquels l'enfant surmonte ses états de deuil est l'épreuve de la réalité : or, comme le souligne Freud, le travail du deuil comprend justement ce processus.

Le nourrisson éprouve des sentiments dépressifs qui culminent juste avant, pendant et après le sevrage; c'est là l'état psychique que Melanie Klein a appelé « "position dépressive<sup>233</sup>" ». L'objet dont on pleure la perte est le sein de la mère et tout ce que le sein et le lait représentent pour la pensée enfantine : l'amour, la bonté et la sécurité. La souffrance et l'inquiétude, nées de la peur de perdre les objets « bons », autrement dit la position dépressive, constituent, d'après Melanie Klein, la source la plus profonde des douloureux conflits vécus dans les relations de l'enfant aux autres personnes. Un développement normal dispose cependant de moyens pour surmonter ces sentiments de détresse et ces peurs.

---

<sup>233</sup> Klein (2004), p. 77.

En même temps que s'établit la relation de l'enfant d'abord à sa mère, puis bientôt à son père et à d'autres personnes, se déroulent les processus d'intériorisation. Le bébé, après avoir incorporé ses parents, les sent comme des personnes vivantes à l'intérieur de son corps, de cette façon concrète dont sont vécus les fantasmes de l'inconscient profond; ses parents incorporés sont, pour sa pensée, des objets « intérieurs ». Un monde intérieur s'édifie ainsi dans la pensée inconsciente de l'enfant, un monde qui correspond à ses expériences réelles et aux impressions qu'il reçoit du monde extérieur, mais qui est modifié par ses propres fantasmes et pulsions. Si dans ce monde la paix règne en général parmi les gens et entre ceux-ci et le Moi, l'harmonie intérieure, la sécurité et l'intégration s'ensuivent.

La réalité extérieure peut réfuter les angoisses et les peines liées à la réalité intérieure dans une mesure qui varie d'un individu à l'autre, mais qui pourrait constituer un des critères de la normalité. Les enfants se servent donc des aspects agréables de leurs rapports avec les gens pour réfuter et contrecarrer leurs angoisses. Une certaine quantité d'expériences désagréables n'est pas sans valeur dans cette épreuve de la réalité si, du fait même qu'il les surmonte, l'enfant se sent capable de conserver ses objets, leur amour pour lui et son amour pour eux, et par là de préserver ou de rétablir la vie intérieure et l'harmonie face aux dangers.

Dans le deuil normal, le sujet recommence à intérioriser et à installer, avec la personne réelle qu'il a perdue, ses parents aimés qui sont, dans sa pensée, ses « bons » objets intérieurs. Son monde intérieur, ce monde qu'il bâtit depuis les premiers jours de sa vie, a été détruit dans ses fantasmes lorsque la perte réelle a eu lieu. Tout comme le jeune enfant qui traverse la position dépressive s'efforce péniblement, dans son inconscient,

d'établir et d'intégrer son monde intérieur, la personne en deuil doit rétablir et réintégrer le sien à grand-peine.

La douleur ressentie au cours du lent processus par lequel la réalité est mise à l'épreuve dans le travail du deuil semble provenir en partie de la nécessité de renouer, certes, des liens avec le monde extérieur et de revivre ainsi sans cesse la perte éprouvée, mais aussi, et grâce à cela, de reconstruire anxieusement le monde intérieur que l'on sent menacé de déchéance et d'effondrement.

En ce qui a trait aux sentiments qui font partie de la position dépressive, Melanie Klein écrit :

« Je propose maintenant de donner à cette peine et à cette inquiétude pour les objets aimés, à ces craintes de les perdre et à ces désirs de les retrouver, un nom très simple tiré du langage courant, la "nostalgie" de l'objet aimé<sup>234</sup>. »

Le Moi se trouve dans l'obligation d'élaborer des moyens de défense propres à combattre cette « nostalgie ». Le nombre de défenses décrites par Melanie Klein est impressionnant. Disons simplement que cette situation entraîne notamment, chez l'enfant comme chez l'adulte, le besoin de répéter obsessionnellement certaines actions qui correspondent à des tentatives de réparation.

Le vrai dépassement de la position dépressive est le travail du deuil. La nostalgie, c'est-à-dire la mémoire du « bon » objet sera le stimulant du travail du deuil. La reconstruction du monde intérieur caractérise alors le succès du travail du deuil. Melanie

---

<sup>234</sup> *Ibid.*, p. 85.

Klein accorde à cette compréhension du deuil une portée théorique et thérapeutique d'une importance telle qu'elle en fait le critère de la fin de l'analyse.

### La mort d'une mère

Pour chacun et pour chacune d'entre nous, perdre sa mère est une épreuve unique; elle est cependant particulièrement douloureuse pour la fille. Catherine Bergeret-Amselek (1996), psychanalyste, décrit cette épreuve avec une grande sensibilité.

Chez la fille, s'effectue une bascule vertigineuse à la mort de la mère, une épreuve d'intégration où sa capacité de contenance est mise à rude épreuve. La fille occupe désormais la place de mère de la lignée puisque celle qui incarnait le lieu et le temps de nos origines et qui nous transmettait la réception de quelque chose de notre lignage maternel [la langue maternelle fait partie de cet héritage] vient de disparaître. À sa mort, quelque chose est à jamais perdu, dissous. Le cordon de transmission mère-fille vient de se briser; la fille se trouve soudainement très seule, avec une immense impression d'impartage. Pour que toute cette somme de savoir-faire véhiculé de mère en fille à chaque génération ne soit pas désintégrée, la fille se voit chargée de la mission de transmettre à son tour. La fille est donc comme le faisait dire Goethe à Méphistophélès dans *Faust*, « trôn[ant] dans la solitude<sup>235</sup> ».

La mort d'une mère entraîne une séparation d'avec la mère réelle, mais reconvoque aussi la séparation d'avec la mère intérieure, « imaginaire<sup>236</sup> ». Notre parcours

---

<sup>235</sup> Goethe (2004), p. 260.

<sup>236</sup> Bergeret-Amselek (1996), p. 151.

d'individuation est remis en cause par le choc constitué par cette mort qui convoque des sentiments ambivalents : la culpabilité pour cette mère que nous avons été incapables de sauver, la haine pour cette mère qui nous a abandonnées. Faire le deuil de sa mère implique d'avoir fait tout un travail de séparation d'avec sa mère imaginaire pour pouvoir assumer de se séparer aussi de sa mère réelle. Perdre sa mère implique la traversée d'une crise, qui peut être curative, à condition de la vivre; elle impose le meurtre de la mère imaginaire, à différencier de la mort de la mère réelle. Se séparer d'une mère morte comporte, pour s'en sortir, d'avoir dépassé les conflits de l'ambivalence contenus dans le deuil lui-même pour pouvoir intérioriser toutes ces mères imaginaires : celle des premiers temps, celle de l'adolescence, par exemple. C'est seulement en se désidentifiant de ces mères imaginaires, en s'en déliant, que la séparation d'avec sa mère réelle devient possible pour pouvoir s'y relier ensuite en la présentifiant par la pensée, pour pouvoir la pleurer et arriver à s'autoriser à continuer de vivre délivrées du chagrin.

Comme au « devenir-mère, au “devenir sans mère<sup>237</sup>” » nous retrouvons cette passation de pouvoir imaginaire et symbolique, une passation de pouvoir salvatrice pour la mère comme pour la fille, de l'ordre de : « “Tu peux continuer pour que je me repose.<sup>238</sup>” » [ou « Je vais continuer pour que tu puisses te reposer. »] C'est parfois dans les derniers moments que peuvent se tisser un lien, qui n'est pas sans évoquer l'établissement du premier lien si vital, un dernier lien déliant de toute emprise.

---

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 153.

C'est sans doute ce mouvement de transmission de génération en génération qui contient un extrait du « mystère des mères<sup>239</sup> » et qui ressemble à l'immortalité.

### La nostalgie du sujet traduisant

Le sujet traduisant ressent la « “nostalgie” de l'objet aimé<sup>240</sup> » dont parle Melanie Klein. Comme le dit Blanchot (1971) dans son texte consacré à l'essai de Walter Benjamin (« La tâche du traducteur »), le traducteur possède sa langue maternelle sur un « mode privatif » :

« Oui, le traducteur est un homme étrange, nostalgique, qui ressent, à titre de manque, dans sa propre langue, tout ce que l'oeuvre originale (qu'il ne peut du reste tout à fait atteindre, puisqu'il n'est pas à demeure en elle, éternel invité qui ne l'habite pas) lui promet d'affirmations présentes. De là qu'au témoignage des spécialistes, il soit toujours, traduisant, plus en difficulté dans la langue à laquelle il appartient qu'embarrassé par celle qu'il ne possède pas. C'est qu'il ne voit pas seulement tout ce qui manque au français (par exemple) pour rejoindre tel texte étranger dominateur, mais c'est qu'il possède désormais ce langage français sur un mode privatif et riche cependant de cette privation qu'il lui faut combler par les ressources d'une autre langue, elle-même rendue autre en l'oeuvre unique où elle se rassemble momentanément<sup>241</sup>. »

Le sujet traduisant doit se « mettre en analyse ». Il doit faire le deuil d'un idéal, celui de rendre justice à deux idéaux amoureux : être fidèle à la lettre de la langue-source et à l'esprit de ce qu'il faudra rendre dans la langue-cible. Il doit transcender le « matricide » que suppose la trahison d'une langue, *a fortiori* celle de la langue maternelle. Il doit faire le deuil d'une langue sienne qui soit comme une mère nourissante et sécurisante, dans laquelle il peut se reconnaître, dans la transparence des origines, hors de toute

---

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>240</sup> Klein (2004), p. 85.

<sup>241</sup> Blanchot (2004), p. 72.

contamination, de toute domination. Ainsi, nous comprenons l'émotion des psychanalystes qui participaient aux discussions de la Société britannique de psychanalyse durant la Seconde Guerre mondiale, l'essentiel de ces débats étant mené dans l'exil d'une patrie et d'une langue. « La douleur de ces controverses correspond[ait] d'assez près à la douleur de la perte de cette langue<sup>242</sup>. »

De plus, le sujet traduisant doit réprimer le sentiment de culpabilité que suscite chez lui l'attitude du lecteur qui lui reproche inconsciemment de traduire le texte, de le transformer, de le métamorphoser pour le rendre compréhensible, en somme de contribuer à déformer l'*oikos* que forme l'oeuvre. « Au fond, ce que voudrait le lecteur, c'est l'impossibilité du texte traduit mais dans la langue originale<sup>243</sup>. » Ce que le lecteur apprécie, c'est que nous poussions à la limite de l'intelligibilité les possibilités de sa langue pour que transparaissent en elle les modes d'expression propres à l'auteur traduit. Le lecteur peut ainsi se reposer un peu de lui-même, et prendre plaisir, pour un instant, à être quelqu'un d'autre.

Enfin, le sujet traduisant doit se réconcilier avec l'utopie que représente la tâche du traducteur.

La traduction n'est-elle pas irrémédiablement une tâche utopique?

---

<sup>242</sup> King et Steiner (1996), p. 21.

<sup>243</sup> Guiloineau (1998), p. 163.

### L'utopie et la splendeur de la traduction

Dans son texte intitulé *Miseria y esplendor de la traducción*, publié en 1937 dans la *Nación* de Buenos Aires, Ortega y Gasset (2004), l'un des plus illustres représentants de la pensée philosophique espagnole, nuance cette proposition et me rassure. Son texte revêt la forme d'un dialogue dans lequel un des participants joue le rôle de narrateur. Le dialogue se déroule au Collège de France et la discussion porte sur l'impossibilité de traduire tout écrit « “faisant oeuvre<sup>244</sup>” ». Voici ce que je retiens de cette conversation.

La nature a programmé chaque être humain pour une série d'actes qu'il exécute de façon satisfaisante, sans plus. Parce que les tâches humaines sont irréalisables. L'homme s'attache à connaître sans jamais parvenir à connaître pleinement quoi que ce soit. Le destin de l'homme est de ne jamais parvenir à son but, de n'être qu'intention, utopie vivante. C'est ce qui arrive dans la modeste occupation du traduire.

Certes, la traduction peut s'avérer plus précise dans certaines disciplines. Certains ouvrages scientifiques sont plus faciles à traduire que d'autres parce que pour les écrire, l'auteur s'est d'abord traduit lui-même pour passer de la langue « authentique<sup>245</sup> », celle dans laquelle il vit, à une pseudo-langue composée de termes techniques dont il doit lui-même donner la définition. En somme, il se traduit lui-même d'une langue en une terminologie. D'où la relative facilité à faire passer ce genre d'ouvrages d'une langue à une autre. Car d'où qu'ils viennent, ils sont déjà presque entièrement écrits dans la même langue.

---

<sup>244</sup> Ortega y Gasset (2004), p. 13.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 19.

Par opposition, les langues authentiques ne coïncident pas, justement parce qu'elles sont issues d'environnements différents et d'expériences diverses. La différence entre ce qu'un Espagnol appelle *bosque* et ce qu'un Allemand appelle *Wald* (et pourtant le dictionnaire indique que *Wald* signifie *bosque*) est telle que non seulement ces deux réalités ne coïncident pas, mais qu'il en est de même pour toutes leurs résonances intellectuelles et affectives. Le profil de ces deux significations coïncide aussi peu que la photographie superposée de deux personnes. Ainsi donc, qu'il s'agisse d'image visuelle ou d'expression linguistique, les mêmes causes sont à l'origine du « phénomène du *flou*<sup>246</sup> ». La traduction est le flou littéraire permanent. D'où l'utopie de la traduction.

Heureusement, il existe deux utopismes. Il existe un faux utopisme qui consiste à croire que ce que l'homme désire est tout simplement possible. Le mauvais utopiste considère opportun de corriger la réalité naturelle qui confine l'homme à l'intérieur de sa langue et l'empêche de communiquer. Fort de cette conviction, il ne s'attarde pas à la question de savoir comment traduire, mais se met au travail. En revanche, le bon utopiste estime, puisqu'il serait souhaitable d'affranchir l'homme de la distance imposée par les langues, qu'il est peu probable d'y parvenir et que par conséquent on ne saurait y arriver que dans une certaine mesure. Mais le degré de réussite peut varier à l'infini; il y aura toujours place à l'amélioration, au dépassement, bref au progrès.

Voilà en quoi consiste toute l'existence humaine. Elle tient en effet de l'épreuve sportive en cela qu'elle se complaît dans l'effort plutôt que dans le résultat. En s'efforçant de réaliser des projets irréalisables, l'homme fournit à l'univers les seuls développements susceptibles de s'y produire. La seule chose à laquelle l'homme ne puisse parvenir est,

---

<sup>246</sup> *Ibid.*, p. 23.

précisément, ce qu'il se propose et c'est tout à son honneur. Tout, c'est-à-dire tout ce qui vaut la peine, tout ce qui est véritablement humain, est difficile, très difficile et par là même impossible.

La tâche du traducteur est ardue, improbable, et par le fait même pleine de sens. Déclarer l'impossibilité du traduire, c'est lui conférer une place dans la lignée des choses qui ont un sens.

La question de la traduction nous entraîne dans les « arcanes du merveilleux phénomène de la parole<sup>247</sup> ». L'homme s'illusionne en pensant qu'il peut exprimer sa pensée en parlant; en effet, la langue permet d'exprimer une partie de notre pensée et pose un obstacle insurmontable à la transmission du reste. Et plus la conversation porte sur des thèmes primordiaux, c'est-à-dire spécifiques à l'homme et ancrés dans la réalité, plus la langue augmente en imprécision.

Le fait est que la parole se compose surtout de silences. Nous renonçons en effet à dire toutes les choses que la langue ne nous permet pas d'exprimer. Parler, c'est non seulement dire, mais aussi, inexorablement, renoncer à dire, se taire, faire silence. D'où l'énorme difficulté de la traduction : elle consiste en effet à exprimer dans une langue ce que précisément cette langue a tendance à ne pas dire. Et chaque langue représente une équation particulière de choses dites et tues. Mais en même temps, nous devinons ce que traduire peut avoir de merveilleux : dévoiler les secrets que peuples et époques gardent réciproquement et qui contribuent tant à les séparer, pour réaliser, en somme,

---

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 21.

l'audacieuse intégration de l'humanité. Car, comme le disait Goethe : « “Entre tous les hommes seulement se vit dans son entier l'humain”<sup>248</sup>. »

Le dialogue se termine par une affirmation du narrateur espagnol qui donne à réfléchir :

*« Yo siento que mis últimas palabras en esta reunión sean involuntariamente agresivas, pero el tema de que hablamos las impone. Son éstas: de todas las lenguas europeas, la que menos facilita la faena de traducir es la francesa<sup>249</sup>... »*

Traduction : « Je regrette de devoir mettre un terme à notre rencontre sur des paroles agressives mais nécessaires, étant donné le thème abordé. Les voici : de toutes les langues européennes, celle qui facilite le moins la tâche du traducteur est la français<sup>250</sup>... »

Dans ce contexte, comment définissons-nous une bonne traduction?

### Le concept d'une traduction relevante

D'un point de vue psychanalytique, une traduction réussie est celle qui parvient à réinjecter le non-traduit dans la langue de départ. Une bonne traduction est donc celle qui parvient à déjouer, ne serait-ce qu'un instant, la censure et à retraduire le refoulé. En ce sens, je pense que la traduction du Dr Boulanger est particulièrement réussie. Il réinjecte en effet dans la traduction française des segments entièrement omis dans le texte anglais, notamment l'importante observation clinique de M. A.

---

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>249</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 53.

D'une façon plus générale, Derrida (2005) propose le concept d'une traduction « relevante » qui semble approprié dans le contexte du travail du deuil. Mais qu'est-ce qu'une traduction relevante?

Pour répondre à cette question, Derrida fait appel à une pièce de Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, à une phrase de cette pièce, « “*When mercy seasons justice...*”<sup>251</sup> » et au terme « relevant », un mot de filiation latine dont l'usage flotte entre plusieurs langues.

Le choix de la pièce n'est pas fortuit. En effet, le sujet de cette pièce représente en quelque sorte la tâche du traducteur, sa tâche impossible, au moins pour quatre raisons. D'abord, toute traduction implique un serment de fidélité envers un original, serment voué à la trahison. Ensuite, la loi économique du mot définit l'essence de la traduction. Il y a aussi la traduction exigée mais impraticable entre la littéralité singulière d'un corps propre et l'arbitraire d'un signe général. Enfin, ce rapport du corps de la littéralité à l'intériorité idéale du sens est le lieu du passage de cette conversion que nous appelons traduction.

Nous qualifions de « relevant » (vocalbe plutôt anglais dans son usage en cours) ce qui paraît pertinent. En ce sens, une traduction « relevante » est tout simplement une bonne traduction, une traduction qui fait ce qu'on attend d'elle en inscrivant dans la langue d'arrivée l'équivalent *le plus* idiomatique d'un original.

---

<sup>251</sup> Derrida (2005), p. 7.

L'emploi du superlatif nous met sur la voie d'une économie avec laquelle nous devons compter. Pour employer légitimement le mot « traduction », il faut que, hors de toute paraphrase, explication, explicitation, la traduction soit *quantitativement* équivalente à l'original. L'unité de mesure est donc l'unité du mot. Une traduction, si elle veut atteindre à sa plus grande relevance possible, n'est pas une traduction qui traduit des lettres ou même seulement ce que nous appelons du sens, mais qui, traduisant le sens dit propre d'un mot, se donne pour idéal, même s'il reste inaccessible, de rester néanmoins aussi près que possible de l'équivalence du « un mot *par* un mot<sup>252</sup> ».

C'est pourquoi chaque fois qu'il y a plusieurs mots en un, chaque fois qu'il y a effet d'homophonie ou d'homonymie, la traduction, au sens strict, rencontre une limite insurmontable. C'est précisément, ce qui s'est produit avec la traduction du terme *infans* lors des fameuses controverses. Une homonymie ou une homophonie n'est jamais traduisible dans le mot à mot. Il faut ou bien se résigner à en perdre l'effet, l'économie, la stratégie, ou bien au moins y ajouter une glose, du type N.D.T., qui avoue toujours l'impuissance ou l'échec de la traduction puisqu'elle rompt avec la loi économique du mot, qui définit l'essence de la traduction au sens strict, de la traduction relevante.

Dans *Le Marchand de Venise*, il est jugé « relevant » de se servir du seul et même verbe « relever » pour traduire d'abord un mot allemand, puis un mot anglais. Derrida traduit donc « *seasons* » par « relève » : « “*When mercy seasons justice...* ” [...] “Quand le pardon relève la justice...<sup>253</sup>” ». Pourquoi?

---

<sup>252</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 7.

Première justification : « Relever » a d'abord le sens ici connoté de la cuisine, comme « assaisonner ». Il s'agit de donner du goût, en enlevant sans doute quelque chose du goût originaire, idiomatique, mais en donnant aussi, et par là même, *plus* de goût, en cultivant le goût naturel. C'est ce qu'on appelle « relever » en cuisine française.

Deuxième justification : « Relever » dit bien l'élévation. Le pardon élève la justice. Grâce au pardon, grâce à la grâce, la justice est encore plus juste, plus juste que le droit; elle se transcende. La grâce sublime la justice.

Troisième justification : Pour traduire de l'allemand un mot à double sens de Hegel (*Aufheben, Aufhebung*) qui signifie à la fois supprimer et élever, Derrida propose le nom « relève » ou le verbe « relever ». Cela permet de garder, les conjoignant en un seul mot, le double motif de l'élévation et du remplacement qui conserve ce qu'il nie ou détruit, gardant ce qu'il fait disparaître, comme précisément dans ce que nous appelons la relève de la garde. Ce dernier usage est d'ailleurs possible dans l'anglais « *to relieve* ».

Ainsi, la traduction la plus économique permet de traduire tant de mots, de langues même, de dénnotations et de connotations en un seul mot.

Toute traduction devrait être par vocation relevante. Et la relève, comme la relevance, ce sera ce qui justement arrive à la chair du texte, quand nous nous endeuillons de la lettre pour sauver le sens. La traduction la plus relevante assurerait ainsi la survie du corps de l'original. Entendons ici la survivance de cette survie au double sens que lui donne Benjamin dans *La Tâche du traducteur* : *fortleben* et *überleben* : vie prolongée, vie continuée, mais aussi vie au-delà la mort.

Grâce à la traduction, le sens apparaît donc comme détachable de la lettre (Berman, 1986). Le rapport du signifié et du signifiant dans la langue traduite n'est pas le même que dans la langue traduisante. « Il est fondamentalement “flottant”<sup>254</sup>. » Dans la langue traduite, nous sommes sous la loi de la lettre; le sens est lié à la lettre, puisqu'il n'y a pas de reformulation possible. Par contre, dans la langue traduisante, nous sommes sous la loi du sens; la langue traduisante devient le véhicule d'un sens, et non plus de la lettre dans laquelle le sens est pris. L'invariance du sens remplace l'invariance de la lettre.

C'est ce à quoi semble faire allusion Walter Benjamin quand il écrit :

« Si, en effet, dans la facture de l'original teneur et langue participent d'une unité sans faille, à l'instar du fruit et de sa peau, en revanche la langue de la traduction enveloppe sa teneur comme un manteau royal aux larges plis. Car elle fait signe vers une langue qui lui est supérieure et reste donc, quant à sa propre teneur, inadéquate, rude et étrangère<sup>255</sup>. »

En libérant le sens de sa gangue langagière, la traduction montre que, dans le langage, le seul élément invariant est le sens. Le sens est devenu cet invariant passant d'une langue à une autre, se distançant de chacune. En révélant ce qui passe d'une langue à l'autre, ce qui est traduisible, la traduction dessine en creux ce qu'est le langage dans son idéalité, dévoile ce qui, en chaque langue, est de l'ordre de la particularité ou, au contraire, se retrouvant dans les autres langues, est universel. En faisant passer le texte d'une langue à une autre, la traduction le hausse au niveau du langage.

« En elle [la traduction] l'original croît et s'élève dans une atmosphère en quelque sorte plus haute et plus pure du langage, au sein de laquelle il ne peut sans doute pas s'assurer une vie durable, de même qu'il ne l'atteint pas, et de loin, dans toutes les composantes de sa figuration, mais vers laquelle néanmoins il ne

---

<sup>254</sup> Berman (1986), p. 66.

<sup>255</sup> Benjamin (1997), p. 21.

laisse de faire signe avec une prodigieuse insistance, comme vers le royaume promis, interdit de la réconciliation et de l'accomplissement des langues<sup>256</sup>. »

Le jugement traditionnel sur la traduction, qui lui reproche de n'être pas le « "vrai" texte<sup>257</sup> », se fonde sur les mêmes présupposés qui entraînent un jugement positif sur le texte traduit. Traduire éclaircit en universalisant le sens, en désopacifiant la langue, en supprimant tout ce qui fait obstacle à la libre circulation du sens.

Le français d'une traduction n'est donc pas celui d'un texte écrit originellement dans cette langue. Le langage de la traduction (quelle que soit la langue) est en effet *sui generis*.

Voilà pour la traduction. Qu'en est-il du sujet traduisant?

La « "culture du préconscient"<sup>258</sup> »

Dans cet extrait d'un texte intitulé *Le préconscient traducteur*, Kaës (1995) propose à mon avis une définition intéressante de la disposition d'esprit qui sied au sujet traduisant :

« Pour traduire/interpréter l'autre, il faut assurément connaître plusieurs langues, mais il faut surtout soutenir ce rapport de proximité et d'écart avec l'autre, perdu et recréé, qu'exige une identification vivante. Il nous faut développer cette culture du préconscient qui est tout à la fois culture de l'identification et capacité de traduction simultanée de ce rapport de soi avec l'autre et avec l'autre en soi. Cette culture exige que nous fassions l'expérience de ce qu'a d'effrayant notre propre étrangeté

---

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>257</sup> Berman (1986), p. 69.

<sup>258</sup> L'expression est de René Kaës. Voir Kaës (1995), p. 481.

psychique, mais aussi de familiariser l'espace psychique de l'autre. La fonction traductrice/interprétative du préconscient se fonde sur le maintien de cet écart transitionnel entre une tautologie qui répèterait le même et un insensé qui ne dirait que l'inconnu inaccessible<sup>259</sup>. »

Cette culture du préconscient tend à estomper la distinction entre l'identité et l'altérité, entre le propre et l'étranger; elle en souligne avantageusement le « flou ». Cette disposition permet une compréhension assez ouverte, assez sympathique de l'original pour que le traducteur puisse lui prêter sa « voix<sup>260</sup> » le temps de la traduction.

Maintenant, il ne reste plus qu'à rappeler au lecteur, qui voit la diversité des langues, non pas comme une richesse mais comme une malédiction, que l'unité perdue de la condition humaine est à jamais inaccessible. Il peut bien sûr apprendre plusieurs langues. Mais cela est dérisoire puisqu'il existe des milliers de langues parmi les hommes dispersés. Une vie entière n'y suffirait pas. Le lecteur doit donc se résigner : il a besoin des traducteurs (Guiloinéau, 1998). Et c'est bien ainsi!

---

<sup>259</sup> Kaës (1995), p. 481.

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 481.

## Conclusion

Parole et langage déterminent les conditions de possibilité d'une psychanalyse qui nous permet d'imaginer cet insaisissable inconscient, à la fois signe de désir et de renoncement.

Le traducteur pense qu'il faut cerner le désir que porte le texte (Sibony, 1998). Mais saisir ce désir peut être un fantasme de maîtrise, celle de rendre dans sa langue ce que l'auteur à son insu dit dans la sienne. En fait, le traducteur réussit surtout à mettre en scène, avec les ressources d'une autre langue, de quoi permettre au premier texte de se rejouer, de tenter une nouvelle transmission. Plus qu'une communication, cette nouvelle transmission fait vibrer « l'abîme entre les langues<sup>261</sup> ». Le traducteur, « metteur en scène et acteur dans l'espace de l'entre deux langues<sup>262</sup> », y affronte le jeu des limites. « Le mimétisme entre deux langues a ses impasses comme entre deux individus. Il y a l'étrangeté de deux langues dans leur curieuse proximité, et la proximité de deux langues dans leur étrangeté même<sup>263</sup>. » Le traducteur met en scène ces limites pour en jouer encore.

Le travail du deuil donne accès à une pensée délestée de tout mirage. Le travail de la traduction est un champ dans lequel se réalise cet apprentissage du renoncement. Si nous isolons le texte apparaissant au terme du travail, il est en effet difficile d'idolâtrer le produit obtenu. Certains vocables difficilement traduisibles emportent en effet avec eux les réseaux de signification qui se sont tissés dans une langue singulière. Un travail insidieux d'atténuation et d'occultation est à l'oeuvre dans le travail de la traduction,

---

<sup>261</sup> Sibony (1998), p. 96.

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 96.

comme dans le travail du rêve. Cet étouffement fait l'objet, dans la traduction, d'une mise en abyme.

Il en va tout autrement si nous envisageons la traduction, non pas dans son produit fini, mais dans son exercice même. Dans la tentative répétée pour capter la teneur signifiante d'un terme, les essais de traduction s'acharnent à rendre sensibles les écarts repérables sur un double registre : écarts entre les signifiants d'une même langue, écarts entre ces mêmes termes et leurs traductions éventuelles (Schneider, 1998). Certes, aucun signifiant ne convient parfaitement, ce qui met à mal la passion de l'adéquation, mais nous n'en assistons pas moins à un jeu avec l'abondance. Le traducteur devient alors le témoin privilégié de « saveurs sémantiques réservées à la jouissance privée de quelques palais polyglottes<sup>264</sup>. »

En définitive, la conception psychanalytique de la parole nous montre que le travail du traducteur consiste non seulement à transmettre le signifié, mais également à « traduire » le signifiant.

« La conception psychanalytique de la parole, [...] si elle doit être prise au sérieux par le traducteur, implique qu'à tout le moins, outre le signifié (auquel on le dresse à répondre par un autre signifiant), la valeur (pour laquelle on lui demande de lire plusieurs fois les textes avant de les traduire) et la connotation (pour laquelle il lui faut rétablir les "paramètres situationnels du message" ), il se mette également à l'écoute du signifiant et que, d'une manière ou d'une autre, il réussisse à lui faire effectuer cette traversée qu'on nomme traduction<sup>265</sup>. »

---

<sup>264</sup> Schneider (1998), p. 64-65.

<sup>265</sup> Peraldi (2006), p. 121.

Le traducteur rejoindra ainsi la position du psychanalyste en se mettant à l'écoute de quelque chose d'autre que ce qu'il a, effectivement, à traduire. Quelque chose d'autre qui néanmoins est également là dans le texte.

Je ne saurais conclure ce travail sans répondre à la question que professeurs et collègues, quelque peu incrédules, m'ont si souvent posée depuis le début de mes études en traduction :

« Pourquoi vous intéressez-vous à la traduction? »

Cet amour de la langue des autres, je le tiens de mes parents. Un commentaire de Pierre Pachet (1998), intitulé *L'amour des deux langues*, traduit précisément ma pensée. En voici un extrait :

« La langue des autres : j'aime qu'elle me soit pour une part refusée, cette langue dans laquelle ces gens se parlent, se comprennent et se querellent, se font rire. Je l'aime parce que, aussi intime soit-elle [...], elle n'est pas réservée à des initiés ou à des élus. Il faut certes y entrer, vouloir y entrer : mais il est de la structure de toute langue de pouvoir être apprise par simple imprégnation. Devant elle, il suffit de se faire enfant, et elle s'ouvre un peu pour vous révéler une part ignorée de vous-même.

« Une langue dans l'autre, des bouts de l'une dans l'autre. Dans un foyer [...] multilingue, c'est constant. On passe de l'une à l'autre en fonction des visites, des interlocuteurs. Mais le vrai plaisir des enfants est d'entendre les parents introduire dans la langue qu'ils se parlent entre eux (pour ne pas être compris, pour mieux se comprendre à l'abri de leur langue) des mots ou des expressions issus de celle qu'ils partagent avec vous. On écoutait à demi, résigné à être exclu, comme un petit Poucet perdu dans la nuit de l'autre langue, et voici que brille comme un caillou blanc un mot qu'on connaît bien, et pour lequel ils n'ont pas d'équivalent : [...] *conseil de classe, tant qu'à faire*. En un éclair on a appris de quoi ils parlaient, et c'est comme si cet éclair illuminait la forêt de leur langue, que pour un peu on saurait parler à son tour. Rétrospectivement, des mots à eux qu'on avait entendu cent fois, mais pris dans une gangue obscure, se détachent; ils cessent de nous tourner le dos; on pourrait – on pourra, la prochaine fois – les reconnaître, s'appuyer dessus pour annexer d'autres bouts de conversation, d'autres expressions, d'autres phrases.

« Plus tard, adulte à son tour, on est amené à donner à telle ou telle réalité ou idée le nom sous lequel elle nous est d'abord apparue, sous lequel elle nous a attiré, même si c'est un mot d'une autre langue; ou surtout si c'est un mot d'une autre langue! Ainsi c'est tantôt en vertu d'un automatisme, tantôt sous l'effet d'un léger accès de snobisme (Dieu nous préserve d'avoir à vivre dans un monde totalement dépourvu de snobisme). C'est surtout, pour peu que l'on ait passé du temps à parler, à écouter, à lire ou à écrire en une

autre langue, parce qu'on a colonisé des régions du pensable et du dicible où circulent des expressions en cette langue. L'espace du dicible, qu'on l'imagine aérien ou océanique, est évidemment ouvert<sup>266</sup>. »

Pour cette chance inouïe, je leur dis merci.

« Merci pour le temps que vous m'avez donné, pardon, *mercy*, pardon pour celui que je vous ai pris. »

Jacques Derrida, *Qu'est-ce qu'une traduction « relevante »?*, p. 73.

---

<sup>266</sup> Pachet (1998), p. 170-171.

## Glossaire

Ce glossaire (français, anglais, allemand) est composé de quelques définitions qui, je l'espère, faciliteront la compréhension de certains concepts clés de la psychanalyse.

« On traduit avec des livres<sup>267</sup> », disait Antoine Berman. Dans cet esprit, j'ai pensé enrichir les définitions en ajoutant des définitions contextuelles, car c'est en multipliant les lectures que nous finissons par comprendre les concepts psychanalytiques.

En psychanalyse, les définitions sont malléables; elles varient souvent dans le temps et d'un auteur à l'autre. J'ai donc puisé les définitions contextuelles dans les oeuvres fondatrices de Melanie Klein et d'Anna Freud, ainsi que dans *l'Abrégé de psychanalyse* (1938) de Sigmund Freud, œuvre débutée en 1938 et demeurée inachevée, et donc à peu près contemporaine des deux autres livres. La source de chaque définition est clairement indiquée.

Cette stratégie comporte un autre avantage, celui de permettre au lecteur d'apprécier le style clinique des écrits de ces trois auteurs. Ces textes qui s'adressent à des praticiens ne sont pas des ouvrages de vulgarisation. Nancy Proctor-Gregg, auteure de la traduction anglaise du livre d'Anna Freud, a cependant fait un effort dans ce sens. J'ai pris soin d'incorporer, dans ce glossaire, plusieurs définitions présentées dans une N.D.T.

---

<sup>267</sup> Berman (1995), p. 68.

Il importe de préciser que les définitions sont pertinentes dans le cadre du présent travail; elles pourraient cependant devoir être nuancées dans le contexte de travaux portant sur d'autres courants psychanalytiques.

Les concepts clés présentés ici ne sont pas tous définis dans les trois livres qui ont servi de substrat à l'élaboration de ce glossaire. Certains concepts ne sont définis qu'en anglais. Par exemple, certains concepts sont définis dans la traduction anglaise du livre d'Anna Freud, *The Psychoanalytical Treatment of Children*, mais ne sont pas définis dans la traduction française du même livre. C'est intentionnellement que je ne les ai pas traduits. En effet, je pense que le lecteur doit pouvoir bénéficier du mode de viser de la langue dans laquelle ils ont été présentés.

Le lecteur de ce mémoire est maintenant plus familier avec *La psychanalyse des enfants* et *Le traitement psychanalytique des enfants*. Nul besoin donc de les présenter encore une fois.

Dans son *Abrégé de psychanalyse*, son ultime écrit qu'il rédigea à l'âge de quatre-vingt-deux ans, Freud revient aux fondements de sa doctrine pour en dégager l'essentiel. Avec la rédaction de cet *Abrégé*, Freud invente encore de nouveaux concepts. Le retour aux fondements comporte souvent la gestation inattendue du nouveau. L'enseignement devient recherche, et le savoir ancien, une vérité nouvelle.

En avant-propos de cet *Abrégé*, nous pouvons lire :

« Le but de ce court travail est de rassembler les doctrines de la psychanalyse afin d'en donner un exposé, d'une façon pour ainsi dire dogmatique, et sous une forme aussi concise et aussi précise que possible. Ce faisant, nous n'avons nullement cherché à gagner la confiance ni à forcer la conviction.

« Les enseignements de la psychanalyse résultent d'un nombre incalculable d'observations et d'expériences et quiconque n'a pas réalisé, soit sur lui-même soit sur autrui, ces observations, ne saurait porter sur elles de jugement indépendant<sup>268</sup>. »

---

<sup>268</sup> S. Freud (2001), p. VII.

**Affect** (angl. : *affect*; allem. : *Affekt*)

Terme qui désigne la façon dont s'expriment les pulsions. Les affects sont organisés autour de deux notions primitives de plaisir et de déplaisir. Ils jouent un rôle essentiel dans l'ensemble du fonctionnement mental, en particulier dans l'organisation défensive du Moi.

**Analyse, Psychanalyse** (angl. : *psychoanalysis, psycho-analysis*; allem. : *Psychoanalyse*)

Méthode thérapeutique freudienne pratiquée par l'ensemble des courants qui se réclament de Sigmund Freud. La particularité de la psychanalyse réside en ceci qu'elle est une clinique de l'intime, de l'humain au profond de son humanité; elle traite par la parole les troubles du psychisme.

L'analyse cherche à dénouer les conflits entre le Ça, le Moi et le Surmoi en rendant conscient le matériel inconscient.

Le Moi se trouve en effet au carrefour d'un équilibre sans cesse à trouver entre trois sortes d'exigences : les exigences en provenance du Ça, le réservoir des pulsions; les exigences en provenance du Surmoi, formé par les interdits hérités des parents qui posent des limites aux excès pulsionnels; et les exigences imposées par la réalité du monde extérieur.

La fonction du Moi est d'élever les processus du Ça à un niveau dynamique plus élevé; le rôle constructif du Moi consiste à intercaler, entre l'exigence pulsionnelle et l'acte propre à satisfaire cette dernière, une activité intellectuelle qui s'efforce de peser les conséquences de la ligne de conduite envisagée. C'est ainsi que le Moi parvient à décider si l'entreprise projetée peut aboutir à une satisfaction, s'il convient de la remettre à plus tard ou si l'exigence pulsionnelle ne doit pas être purement et simplement réprimée parce que trop dangereuse.

Seul un affaiblissement relatif ou absolu du Moi peut l'empêcher de réaliser ses tâches et conditionne par là les états morbides. Il convient alors de porter secours à un Moi affaibli par un conflit interne et de lui permettre ainsi de récupérer et de gouverner les domaines perdus de son psychisme.

L'analyste et le Moi affaibli du malade doivent, en s'appuyant sur le monde réel, faire ligue contre les ennemis : les exigences pulsionnelles du Ça et les exigences morales du Surmoi. Le Moi malade du patient promet une franchise totale à l'analyste, c'est-à-dire la libre disposition de tout ce que son autoperception lui livre. En retour, l'analyste lui assure la plus stricte discrétion et met à son service son expérience dans l'interprétation du matériel soumis à l'influence de l'inconscient. C'est ce pacte qui constitue toute la situation analytique : sincérité totale contre discrétion absolue.

L'analysant doit obéir à la règle analytique fondamentale et révéler non seulement ce qu'il raconte intentionnellement et de bon gré, ce qui le soulage comme une confession, mais encore tout ce que lui livre son introspection, tout ce qui lui vient à l'esprit, même si cela lui est désagréable à dire, même si cela lui semble inutile, voire absurde.

L'analyste doit s'efforcer, grâce à une écoute flottante, de saisir le contenu changeant du discours du patient. Freud métaphorise cette forme d'écoute psychanalytique comme une forme de traduction. Si l'analysant réussit à supprimer son auto-critique, il livre à l'analyste une quantité de matériel, pensées, idées, souvenirs, qui subissent déjà l'influence de l'inconscient et sont souvent des rejets directs de ce dernier. Il est alors possible de deviner l'inconscient refoulé du patient et, en le communiquant à celui-ci, de permettre à son Moi de mieux connaître l'inconscient.

Le Moi se défend contre la pénétration d'éléments indésirables venus du Ça, à l'aide de contre-investissements dont l'intégrité est une condition de son fonctionnement normal et qui se traduisent par des résistances. La résistance est le point nodal de l'analyse. Elle montre que le patient revit avec la même souffrance ce qui s'est passé dans son enfance.

Si le Moi parvient à vaincre ses résistances, la lutte qui s'engage se poursuit sous la direction de l'analyste et avec son appui. L'issue importe peu : ou bien le Moi, après un nouvel examen, admet une exigence pulsionnelle auparavant repoussée, ou bien il la rejette de nouveau et cette fois définitivement. Mais l'effort fourni porte ses fruits en provoquant dans le Moi une modification favorable qui persistera toute la vie. Dans les deux cas, en effet, le champ du Moi s'est élargi et un coûteux gaspillage d'énergie est devenu superflu.

*Wo es war, soll ich werden* : tel est l'impératif freudien. Là où était le « Ça », le « Je » doit advenir. Ainsi, l'analyse cherche à remplacer le processus de refoulement, automatique et excessif, par la répression, un contrôle conscient et modéré exercé par les facultés psychiques les plus hautes.

« La tâche de l'analyse est d'élever à un autre niveau, supérieur, le conflit entre ces pouvoirs [la vie instinctive, le moi et le surmoi] en amenant à la conscience le matériel inconscient. Les tendances instinctives étaient jusqu'ici soustraites par l'état de refoulement à l'influence de son surmoi. L'analyse les libère et les rend accessibles à l'influence du surmoi, par lequel leur sort futur est dorénavant déterminé. La critique consciente prend la place du refoulement : une partie de ces tendances sont rejetées, tandis que les autres sont, les unes sublimées, détournées de leurs buts sexuels, les autres admises à être satisfaites. Il faut attribuer ce nouvel état favorable au fait que le moi du patient adulte, depuis le moment où il a effectué ses premiers refoulements, jusqu'à celui où l'analyse accomplit son oeuvre libératrice, a achevé tout son développement éthique et intellectuel, et qu'il est ainsi en état de prendre des résolutions tout autrement qu'autrefois. La vie instinctive doit se soumettre à beaucoup de limitations, et le surmoi doit renoncer à plusieurs de ses prétentions exagérées. Sur le terrain commun de l'activité consciente s'effectue la synthèse des deux éléments opposés<sup>269</sup>. »

**Attention flottante** (angl. : *free-floating attention*, (*evenly*) *poised attention*; allem. : *gleichschwebende Aufmerksamkeit*)

Disposition pour Freud de l'écoute de l'analyste dans la cure. Il ne doit privilégier aucune partie du discours de l'analysant et ne pas se laisser orienter par ce qui conduit habituellement son attention. L'attention flottante est le pendant, dans la règle fondamentale, de la méthode de libre association qui constitue la tâche de l'analysant. Elle n'est pas un acte simplement volontaire de la part de l'analyste. Il faut pour qu'il puisse s'y tenir, avoir lui-même été analysé.

---

<sup>269</sup> A. Freud (1951), p. 59.

### Ça (angl. : *id*; allem. : *Es*)

L'un des trois aspects de l'appareil psychique avec le Moi et le Surmoi dans la deuxième topique freudienne. Siège des pulsions, le Ça correspond à l'inconscient et constitue la base de l'appareil psychique, puisque le Moi se forme par différenciation d'avec le Ça.

« C'est l'étude de l'évolution des individus qui nous a permis de connaître cet appareil psychique. Nous donnons à la plus ancienne de ces provinces ou instances psychiques le nom de *ça*; son contenu comprend tout ce que l'être apporte en naissant, tout ce qui a été constitutionnellement déterminé, donc avant tout les pulsions émanées de l'organisation somatique et qui trouvent dans le *ça*, sous des formes qui nous restent inconnues, un premier mode d'expression psychique<sup>270</sup> [...] »

### Complexe d'Oedipe (angl. : *Oedipus complex*; allem. : *Ödipuskomplex*)

Concept freudien fondamental en psychanalyse, inspiré du mythe grec d'Oedipe, personnage qui tua son père (Laïos, roi de Thèbes) et épousa sa mère (Jocaste). Il désigne la représentation inconsciente du désir amoureux de l'enfant pour le parent du sexe opposé et son hostilité envers le parent du même sexe.

*« The Oedipous complex, to which so many sinister allusions are made by those who do not trouble or do not like to inform themselves of what they are talking about, is merely a handy, almost algebraical, way of denoting the whole set of feelings attached to the natural impulse of all children to crave for exclusive love, usually from the parent of the opposite sex. The myth of Oedipus, who unknowingly carried the fulfilment of this instinct to its extreme, by killing his father and marrying his mother, stands conveniently for the whole complex of this wish, and its derivatives; which may (like any other desire which the*

---

<sup>270</sup> S. Freud (2001), p. 3-4.

*individual may be unable to handle satisfactorily) lead to unhappy consequences when repressed into the unconscious*<sup>271</sup>. »

**Conscient** (angl. : *conscience, conscious*; allem. : *Bewußte, bewußt*)

**Inconscient** ( angl. : *unconscious*; allem. : *Unbewußte*)

**Préconscient** (angl. : *preconscious*; allem. : *Vorbewußte, vorbewußt*)

Dans le langage courant, l'inconscient désigne l'ensemble des processus mentaux qui ne sont pas consciemment pensés. Dans sa première topique, Sigmund Freud le définit comme un système constitué de contenus refoulés, échappant aux autres instances (préconscient et conscient).

« Au cours de ce travail, certaines distinctions s'imposent à nous, qui constituent ce que nous appelons les qualités psychiques. Il n'est pas besoin d'expliquer ici ce que nous appelons conscient et qui est la conscience même des philosophes et celle du grand public. Tout le reste du psychisme est, d'après nous, l'inconscient. Nous sommes bientôt amenés à faire dans cet inconscient une importante discrimination. De nombreux processus, en effet, deviennent facilement conscients, puis cessent de l'être pour ensuite le redevenir sans difficulté. Ils peuvent, comme on dit, revenir à la mémoire, être reproduits. N'oublions pas que l'état de conscience est des plus fugitifs, ce qui est conscient ne le demeure qu'un instant. [...] De cette partie d'inconscient qui passe si facilement de l'état inconscient à l'état conscient, nous dirons qu'elle est "capable de devenir consciente" et nous lui donnerons plutôt le nom de *préconscient*. L'expérience montre qu'il n'y a guère de processus psychique, si complexe soit-il, qui ne puisse à l'occasion rester préconscient, bien qu'en général, il cherche à s'introduire, comme nous disons, dans le conscient<sup>272</sup>. »

---

<sup>271</sup> A. Freud (1946), p. vi.

<sup>272</sup> S. Freud (2001), p. 22.

**Contre-transfert** (angl. : *counter-transference*; allem. : *Gegenübertragung*)

Terme qui désigne les réactions inconscientes de l'analyste au transfert du patient.

**Fantasme** (angl. : *fantasy, phantasy*; allem. : *Phantasie*)

**Fantaisie** (angl. : *fancy*; allem. : *Phantasie*)

**Rêverie** (angl. : *day-dream(ing), mind wandering*; allem. : *Tagträumerei*)

Concept freudien (Sigmund Freud parle de fantaisie) qui désigne la vie imaginaire du sujet et la manière dont celui-ci se représente à lui-même son histoire ou l'histoire de ses origines.

« Ces termes [Fantasme (*phantasy, Phantasie*,)] ne s'appliquent qu'aux processus fantasmatiques inconscients de la vie psychique; la connotation de fantasme conscient est rendue pas "fantaisie" ou "rêverie"<sup>273</sup>. »

**Hans (le « petit Hans », Herbert Graf, 1903-1973)**

Premier enfant analysé. Il avait 5 ans au moment de son analyse. Ce cas occupe une place à part dans les annales du freudisme. Sigmund Freud n'était là que pour contrôler la cure; le petit Hans a en effet été analysé par son père, Max Graf (1873-1958), critique et musicologue autrichien qui rencontra Freud en 1900. La cure de Herbert Graf devint le cas du « petit Hans ».

---

<sup>273</sup> Klein (1959), p. 8.

**Introjection** (angl. : *introjection*; allem. : *Introjektion*)

Processus inconscient par lequel une personne incorpore l'image d'un objet. Développé par Sándor Ferenczi, ce concept permet au nourrisson de s'intégrer à son environnement, par exemple par l'introjection de l'image de ses parents.

« Intériorisation et introjection sont synonymes<sup>274</sup>. »

**Libido** (angl. : *libido*; allem. : *Libido*)

Du latin *libido*, « envie » ou « désir ». Freud utilise ce terme pour désigner la manifestation dynamique de la pulsion sexuelle dans la vie psychique.

« Il ne saurait être question de confiner chacune des deux pulsions fondamentales dans une quelconque des régions du psychisme, car on les rencontre nécessairement partout. Voici comment nous nous représentons l'état initial : toute l'énergie disponible de l'Éros, que nous appellerons *libido*, se trouve dans le moi-ça encore indifférencié et sert à neutraliser les tendances destructrices qui y sont également présentes (pour désigner l'énergie de la pulsion de destruction nous ne disposons pas d'un terme analogue à celui de "libido")<sup>275</sup>. »

---

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>275</sup> S. Freud (2001), p. 9.

**Libre association (méthode de)** (angl. : *free association*; allem. : *freie Assoziation*)

Méthode constituant la règle fondamentale de la cure psychanalytique qui consiste pour le patient à dire tout ce qui lui vient à l'esprit sans discrimination. Le terme « libre » indique simplement l'abstinence de l'analyste car ces associations ne sont pas libres puisqu'elles sont réglées par un ordre inconscient.

**Moi** (angl. : *ego*; allem. : *Ich*)

Terme employé, en philosophie et en psychologie, pour désigner la personne humaine consciente d'elle-même et objet de la pensée. Dans la première topique de Sigmund Freud, le Moi désigne le siège de la conscience. À partir de 1920, dans la deuxième topique, le Moi en partie inconscient s'efforce de satisfaire à la fois les revendications du Ça, du Surmoi et du monde extérieur. Cette notion sera abandonnée par Freud puis reprise par sa fille Anna Freud.

« Sous l'influence du monde extérieur réel qui nous environne, une fraction du ça subit une évolution particulière. Se différenciant à l'origine comme une couche corticale pourvue d'organes récepteurs d'excitations et de dispositifs pare-excitations [...] une organisation spéciale s'établit qui, dès lors, va servir d'intermédiaire entre le ça et l'extérieur. C'est à ce secteur de notre psychisme que nous donnons le nom de *moi*<sup>276</sup>. »

---

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 4.

**Névrose** (angl. : *neurosis*; allem. : *Neurose*)

**Névrose de transfert** (angl. : *neurosis transference*; allem. : *Übertragungsneurose*)

Le terme névrose désigne un ensemble de symptômes qui traduisent symboliquement l'existence d'un conflit psychique refoulé dont les racines sont à trouver dans l'histoire, infantile notamment, de l'individu.

Ce concept s'est subdivisé avec le développement de la psychanalyse et l'apparition des concepts de névrose obsessionnelle, narcissique, phobique, traumatique...

Dans le contexte de la cure, l'analysant transforme sa névrose en névrose de transfert :

« Le névrosé adulte modifie peu à peu, au cours du traitement analytique, les symptômes qui l'ont amené dans la cure. Il renonce aux anciens objets auxquels ses fantaisies se sont arrêtées jusqu'alors, et concentre à présent sa névrose sur la personne de l'analyste. Nous disons qu'il remplace ses symptômes antérieurs par les symptômes de transfert – qu'il transforme sa névrose, de quelque sorte qu'elle ait été, en une névrose de transfert, et reproduit alors toutes ses réactions anormales, dans ses rapports avec l'objet de son transfert. C'est sur ce nouveau terrain, où l'analyste se sent à l'aise et où il peut rechercher d'un commun accord avec le patient l'origine et le développement des différents symptômes, c'est sur ce terrain d'opération déblayé que se livre enfin la lutte finale, dans laquelle s'acquièrent la connaissance progressive de la maladie et la découverte de son contenu inconscient<sup>277</sup>. »

**Objet** (angl. : *object*; allem. : *Objekt*)

Terme qui désigne en psychanalyse ce qui est psychiquement investi (objet interne, « bon » ou « mauvais » objet, objet transitionnel).

---

<sup>277</sup> A. Freud (1951), p. 50.

**Projection** (angl. : *projection*; allem. : *Projektion*)

Terme utilisé par Sigmund Freud à partir de 1895 essentiellement pour définir le mécanisme de la paranoïa. Il fut repris ensuite par l'ensemble des écoles psychanalytiques pour désigner le processus d'expulsion hors de soi de ce que nous ne pouvons ou ne voulons pas reconnaître en soi.

**Psyché** (angl. : *psyche*; allem. : *Psyche*)

Terme qui désigne l'ensemble des phénomènes psychiques se rapportant à l'âme, considérée comme formant l'unité de l'individu.

**Pulsion** (angl. : *drive, instinct*; allem. : *Trieb*)

En allemand, *Trieb*, anciennement traduit par les termes français « tendance » et « instinct ». Concept majeur de la psychanalyse, défini comme la charge énergétique qui est à la source de l'activité motrice de l'organisme et du fonctionnement psychique inconscient de l'homme.

Les pulsions peuvent être comprises comme les inquiétudes qui poussent à agir en réaction à des tensions qui s'accumulent dans les systèmes du corps interne (notamment, les systèmes respiratoire, digestif, excrétoire et génital). Le corps interne peut en quelque sorte être conçu comme un système à ressorts multiples qui se rembobinent

après chaque décharge aussi longtemps qu'il y a de la vie. Au cours de l'histoire de l'organisme, il y a un constant ajustement de la pression de tous ces ressorts grâce à divers mécanismes, dont celui du refoulement.

**Pulsion de vie** (angl. : *life instinct*; allem. : *Lebenstrieb*)

**Pulsion de mort** (angl. : *death instinct*; allem. : *Todestrieb*)

**Compulsion à la répétition** (angl. : *repetition compulsion, compulsion to repeat*; allem. : *Wiederholungszwang*)

Le fonctionnement psychique est régi en sous-main par un conflit plus élémentaire que le principe de plaisir-déplaisir : un conflit entre une pulsion de vie et une pulsion de mort.

Le but de la pulsion de vie est la liaison libidinale, c'est-à-dire le nouage des liens, par le truchement de la libido, entre notre psychisme, notre corps, les êtres et les choses. La pulsion de vie tend à tout investir libidinalement et à maintenir la cohésion des parties de la substance vivante. En revanche, la pulsion de mort vise la déliaison, le détachement de la libido des objets, et le retour inéluctable de l'être vivant à la tension zéro, à l'état inorganique initial. La mort qui préside à cette pulsion n'est pas toujours synonyme de destruction ou d'agression. La pulsion de mort représente la tendance de l'être vivant à trouver le calme de la mort, le repos et le silence. Pour que le principe de plaisir prenne le dessus, il doit s'appuyer sur une pulsion de vie qui réussit à maîtriser la pulsion de mort, au moins en partie.

Ces deux pulsions partagent un trait commun. Au-delà de leur différence, la pulsion de vie comme celle de la mort visent à rétablir un état antérieur dans le temps. Que ce soit la pulsion de vie qui cherche à augmenter la tension, ou la pulsion de mort qui aspire au calme et au retour à zéro, toutes deux tendent à reproduire et à répéter une situation passée, que celle-ci ait été plaisante ou déplaisante, avec tension ou sans tension. Notre vie montre bien que nous tendons souvent à nous placer de manière répétitive dans des situations douloureuses, répliques d'expériences anciennes, avec une force plus puissante parfois que celle qui nous conduit à retrouver les événements agréables.

« Nous donnons aux forces qui agissent à l'arrière-plan des besoins impérieux du ça et qui représentent dans le psychisme les exigences d'ordre somatique, le nom de *pulsions*. Bien que constituant la cause ultime de toute activité, elles sont par nature, conservatrices. En effet, tout état auquel un être est un jour parvenu tend à se réinstaurer dès qu'il a été abandonné. On peut ainsi distinguer une multitude de pulsions [...] Il importe de savoir si ces nombreuses pulsions ne pourraient pas se ramener à quelques pulsions fondamentales. Nous avons appris que les pulsions peuvent changer de but (par déplacement) et aussi qu'elles sont capables de se substituer les unes aux autres, l'énergie de l'une pouvant se transférer à une autre. [...] Après de longues hésitations, de longues tergiversations, nous avons résolu de n'admettre l'existence que de deux pulsions fondamentales : l'*Éros* et la *pulsion de destruction* [...] Le but de l'*Éros* est d'établir de toujours plus grandes unités, donc de conserver : c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports, donc de détruire les choses. Il nous est permis de penser de la pulsion de destruction que son but final est de ramener ce qui vit à l'état inorganique et c'est pourquoi nous l'appelons aussi *pulsion de mort*. Si nous admettons que l'être vivant n'est apparu qu'après la matière inanimée et qu'il en est issu, nous devons en conclure que la pulsion de mort se conforme à la formule [...] suivant laquelle une pulsion tend à restaurer un état antérieur<sup>278</sup>. »

Avec cette théorie des pulsions, Freud introduit un nouveau concept, celui de la compulsion à la répétition dans le temps. L'exigence à répéter le passé est plus forte encore que l'exigence à chercher dans le futur l'événement plaisant. La compulsion à répéter est une pulsion première et fondamentale, la pulsion des pulsions; ce n'est plus un principe qui oriente mais une tendance qui exige de retourner en arrière, de retrouver

---

<sup>278</sup> S. Freud (2001), p. 7-8.

ce qui a déjà eu lieu. Le désir actif du passé, même si le passé était mauvais pour le Moi, s'explique par cette compulsion à reprendre ce qui n'a pas été achevé, avec la volonté de le compléter.

Aussi Freud considère-t-il la compulsion à la répétition comme une force qui dépasse les limites du principe de plaisir, qui va au-delà de la recherche du plaisir. Néanmoins, le couple de pulsions de vie et de mort reste réglé par l'action conjuguée de ces deux principes majeurs du fonctionnement mental : retrouver le passé et retrouver le plaisir.

**Refoulé** (angl. : *repressed*; allem. : *Verdrängte, verdrängt*)

**Refoulement** (angl. : *repression*; allem. : *Verdrängung*)

Notions fondamentales de la théorie freudienne.

Le sujet maintient dans l'inconscient des représentations telles que des souvenirs, des pensées, des images, jugées inconciliables avec le Moi. Pour Sigmund Freud, ce qui est refoulé est impossible à connaître directement, mais il peut l'être de façon indirecte, par des manifestations dérivées et partielles (actes manqués, lapsus...), qu'il a appelées les « les rejetons du refoulé ». Le refoulé, toujours selon Freud, est inaltérable mais peut être modifié au cours de la cure analytique.

L'inconscient est dynamique justement parce qu'il est le résultat d'une opération de refoulement causé par un conflit psychique entre les pulsions d'une part et les contraintes sociales et conventionnelles d'autre part. Le refoulement vise une défense

contre le contenu de la pulsion (c'est-à-dire contre la représentance); il s'opère néanmoins au niveau des représentations psychiques par lesquelles ce contenu se manifeste. C'est contre ces représentations – c'est-à-dire la sémantique par laquelle le sujet pourrait se donner la mesure consciente de son désir – qu'il y a défense. Mais, puisque l'investissement pulsionnel ne s'est pas pour autant tari, ces représentations ne cessent d'exister sous forme de désir ou d'intention inconsciente. En effet, le refoulement n'empêche pas le représentant de la pulsion de persister dans l'inconscient, de continuer à s'organiser et d'établir des liaisons. Le refoulement ne trouble en fait que la relation à un système psychique, celui du conscient.

Pour Freud, le refoulement est toujours le résultat de deux forces, l'une qui repousse les représentations, l'autre qui les attire : la répulsion venant du conscient agit sur ce qui est à refouler mais le refoulé original exerce une attraction sur tout ce avec quoi il peut établir des liaisons. En outre, le refoulement de certaines représentations peut impliquer le surinvestissement d'autres représentations associées, dites « substitutives ». Celles-ci peuvent accéder librement au conscient lorsqu'elles sont suffisamment éloignées du représentant refoulé, soit parce qu'elles se sont laissées déformer, soit parce qu'elles se sont intercalées plusieurs représentations intermédiaires.

Même si les représentations substitutives sont en état d'écouler l'investissement venant de la représentance dans l'inconscient par leur forme, elles ne peuvent le faire par le contenu. Autrement dit, les effets de leurs actions à long terme ne restaurent pas les paramètres du corps interne, dont la dérégulation avait provoqué l'élan pulsionnel premier. Par conséquent, cet élan pulsionnel à l'origine de la représentance ne peut trouver de satisfaction et la tension du corps interne s'accroît, ou, en tout cas, ne

diminue pas. Il s'ensuit alors que sa représentance inconsciente continue d'être investie – c'est-à-dire que quelque chose de la pulsion insiste dans le psychisme – mais que, étant dépourvu de représentations capables d'écouler cet investissement par l'action consciente, ce contenu reste insu du sujet. Tel est le refoulement freudien au sens strict du terme.

Grâce à sa nature ambiguë, le langage peut changer radicalement de signification alors que son image reste la même. Freud avait précisément remarqué que les associations entre représentations refoulées et représentations substitutives se font fréquemment suivant des similarités phonologiques ou linguistiques : assonances, jeux de mots, métonymies, ainsi que condensations, métaphores, etc. Ces représentations de mots substitutives fonctionnent comme des indications du refoulé, c'est-à-dire des marqueurs de l'inconscient. C'est ce que Freud appelle le « retour du refoulé ».

Le refoulement est un principe d'organisation du langage humain et, par extension, du psychisme humain. Le refoulement n'est pas une opération ponctuelle qui, se situant dans le passé, rendrait inaccessible une partie de l'histoire du sujet; il est une opération qui se fait par l'action de parole en tant que telle, dans le discours parlé du sujet. Dans ce sens, le refoulement est structurel et permet un fonctionnement psychique « normal » ou un rapport supportable au monde. Il peut bien sûr poser problème, comme c'est d'ailleurs fréquemment le cas dans toute structure névrotique; ces cas de figures problématiques sont en réalité des cas spéciaux de l'inhibition structurelle, dues au fait que le signifiant à refouler est lourd de sens pour le sujet ou chargé d'affects qui lui sont particuliers.

« Le moi, dans sa détresse, cherche à se défendre par des tentatives de fuite (*refoulements*), moyens qui, ultérieurement, montreront leur inefficacité et opposeront à tout développement éventuel un obstacle permanent<sup>279</sup>. »

*« I assume that the conception of "the unconscious" is nowadays fairly clear to most people. It is highly active self within us of which ex hypothesi we are not directly aware. We are, of course, always aware of some (not all) of its activities, even in sleep, when we dream. Repression is the process applied to impulses, notions, etc. unwelcome to our conscious selves, which we mean to, but cannot, discard; repression throws them, not in the discard (as we may have supposed until the analytical undoing of repression in the treatment of some consequential neurosis leads to their reappearance), but into the unconscious. Repression in this technical sense, i.e. "making unconscious," is naturally itself an unconscious process (though the movement towards rejection may not have been) and permits no memory of the occasion<sup>280</sup>. »*

### **Représentation** (angl. : *idea, presentation*; allem. : *Vorstellung*)

L'usage que Freud fait du terme « représentation » ne correspond pas à celui de la philosophie classique qui est de représenter subjectivement un objet. La « représentation » serait plutôt ce qui, de l'objet, vient s'inscrire dans les traces mnésiques démultipliant le souvenir en différentes séries associatives.

La trace mnésique, un système de souvenirs, n'est rien d'autre que l'inscription d'un événement. Mais, par l'action de la pulsion, cette même trace est réinvestie et ravivée sous la forme d'une représentation. C'est la représentation qui assure un destin essentiellement psychique à la pulsion; de même, c'est la représentation qui permet à la pulsion de se frayer un chemin vers les systèmes préconscient et conscient. Pour accéder au conscient, les représentations doivent auparavant passer par une sorte d'épreuve : la censure. Sorte de barrage défensif et sélectif, sa fonction tend à interdire à certaines

---

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>280</sup> A. Freud (1946), p. v.

représentations l'accès aux systèmes préconscient et conscient. De par sa fonction, la censure contribue au refoulement : opération par laquelle des représentations (pensées, images, souvenirs) liées à une pulsion dite « déplaisante » sont repoussées et maintenues dans l'inconscient.

Il y a lieu de distinguer deux niveaux de représentations : la représentation de chose (*Sachvorstellung* ou *Dingvorstellung*) équivalent à la trace mnésique réinvestie, ravivée par une image; la représentation de mot (*Wortvorstellung*) équivalent à la trace mnésique liée à la verbalisation et à la prise de conscience de la représentation de chose.

### **Rêve** (angl. : *dream*; allem. : *Traum*)

Phénomène habituel dans la vie mentale des êtres normaux et objet d'étude fascinant.

Certains rêves émanent du Ça et d'autres du Moi. Ou bien un désir inconscient trouve, pendant le sommeil, assez de force pour s'imposer au Moi, ou bien une tendance subsistant de l'état de veille subit, pendant le sommeil, un renforcement par un élément inconscient.

Les preuves du rôle que joue le Ça dans la formation du rêve sont nombreuses et convaincantes. Le rêve fait un usage illimité du langage symbolique dont la signification reste en grande partie ignorée du rêveur. Ce langage symbolique tire vraisemblablement son origine des phases antérieures de l'évolution du langage. La mémoire du rêve reproduit très souvent des impressions de la première enfance du rêveur, devenues

inconscientes par refoulement. Le rêve fait en outre surgir des contenus qui ne peuvent appartenir ni à la vie adulte ni à l'enfance du rêveur et qui font partie de son héritage archaïque, résultat de l'expérience des aïeux, que l'enfant apporte en naissant.

Tout rêve en voie de formation exige quelque chose du Moi : soit la satisfaction d'une pulsion s'il découle du Ça, soit la liquidation d'un conflit, la levée d'un doute, la réalisation d'un projet, s'il émane d'un résidu d'activité préconsciente de l'état de veille. Le Moi endormi, poussé par le désir de maintenir le sommeil, tend à supprimer la gêne que provoque en lui cette exigence. Il y réussit par une réalisation du désir qui supprime cette exigence. Le travail du rêve a donc pour fonction essentielle de remplacer une exigence par une réalisation du désir.

Le rêve est toujours le résultat d'un conflit. Ce qui constitue pour le Ça inconscient une satisfaction peut devenir pour le Moi un motif d'angoisse. Dans le travail du rêve, c'est tantôt le Ça inconscient qui s'impose, tantôt le Moi qui se défend avec le plus d'énergie. Lorsque l'inconscient devient trop exigeant et que le Moi endormi n'est plus en mesure de s'en défendre par les moyens dont il dispose, ce Moi renonce au désir de dormir et revient à l'état de veille. Tout rêve constitue une tentative d'écarter ce qui trouble le sommeil, et cela par le moyen d'une réalisation du désir. Le rêve est donc le gardien du sommeil.

**Signifiant** (angl. : *signifyer*; allem. : *Signifikant*)

Terme défini, en psychanalyse, comme une séquence de phonèmes formant ou non un mot ou une phrase qui se révèle être une unité organisationnelle d'ordre psychique pour un sujet.

Le sens ne dépend pas que de l'aspect sémantique du langage; la phonologie est aussi un vecteur de sens. Cet autre sens correspondrait au sens affectif du langage. Les données cliniques portent à penser que le traitement sémantique et le traitement affectif du langage se font en relative indépendance.

**Sublimation** (angl. : *sublimation*; allem. : *Sublimierung*)

Terme conceptualisé par Sigmund Freud pour rendre compte d'un type particulier d'activité humaine : création littéraire, artistique, intellectuelle. Bien que n'ayant pas de rapport apparent avec la sexualité, la sublimation tire sa force de la pulsion sexuelle qui se déplace vers un but non sexuel, pour investir des domaines socialement valorisés.

**Surmoi** (angl. : *super-ego*; allem. : *Über-Ich*)

L'un des trois aspects de la deuxième topique freudienne qui découle du complexe d'Oedipe. Le Surmoi, instance critique du Moi, est le siège de la moralité et de la culpabilité.

« Comme par une sorte de précipité de la longue période d'enfance qu'il traverse et pendant laquelle il dépend de ses parents, l'individu en cours d'évolution voit se former dans son moi une instance particulière par laquelle se prolonge l'influence parentale. Cette instance, c'est le *surmoi*<sup>281</sup>. »

« La puissance du ça exprime la finalité propre de la vie de l'individu; elle tend à satisfaire les besoins innés de celui-ci. Le ça n'a pour finalité ni la conservation de la vie ni une protection contre les dangers. Ces dernières tâches incombent au moi qui doit également découvrir le moyen le plus favorable et le moins dangereux d'obtenir une satisfaction, compte tenu des exigences du monde extérieur. Quant au surmoi, bien qu'il représente d'autres besoins encore, sa tâche essentielle consiste toujours à refréner les satisfactions<sup>282</sup>. »

« *The Id, the Ego, and the Super-ego are terms which to be properly understood, so far as understanding yet goes, require at least a book to themselves. They may very broadly be thought of, for the purpose of understanding these lectures, as respectively the unconscious, the conscious, and the "conscience" functions of the self. Both Ego and Super-ego dip deep into the unconscious, and should not be thought of as by any means entirely accessible to awareness. It is part of the theory of the Super-ego that it is the internal judge of the self, which has developed, largely unconsciously, from the "internalisation" of requirements and ideals to which the self at some period has given allegiance: usually those adumbrated by the parents, whether consciously or merely in the child's – often distorting – imagination*<sup>283</sup>. »

### **Topique (angl. : *topography*; allem. : *Topik*) (première et deuxième)**

Terme utilisé par Sigmund Freud pour définir l'organisation de l'appareil psychique. Ce terme a connu deux évolutions. Dans la première topique, entre 1900 et 1920, Freud distinguait l'inconscient, le préconscient et le conscient. Dans la seconde topique, il fait intervenir le Ça, le Moi et le Surmoi.

---

<sup>281</sup> S. Freud (2001), p. 5.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>283</sup> A. Freud (1946), p. v-vi.

**Transfert** (angl. : *transference*; allem. : *Übertragung*)

Terme développé par Sigmund Freud et Ferenczi entre 1900 et 1909 désignant le processus par lequel le patient reporte sur la personne de l'analyste des désirs, des sentiments qu'il éprouvait pour des personnes particulièrement investies durant son enfance, des modes de relation qu'il a vécus avec ces personnes, bref des conflits initiaux. Le transfert appartient à un mode de fonctionnement de l'appareil psychique qui consiste en une transposition de l'investissement libidinal d'une personne sur une autre. Il implique une certaine fidélité à la modalité relationnelle précédente, qui a été conservée dans l'inconscient. Le transfert est une condition essentielle du déroulement de la cure psychanalytique. Les répétitions qui vont avoir lieu dans le transfert sont un moyen pour le patient de se remémorer des attitudes psychiques oubliées, inconscientes. C'est le maniement du transfert qui permet d'enrayer l'automatisme de répétition et de le transformer en raison de se souvenir.

Le transfert est un moteur de la cure à plusieurs titres. Il introduit un élément nouveau dans la vie psychique du patient, l'investissement de l'analyse et de l'analyste. Il est une des conditions pour que le patient accepte les interprétations. Ce sont les affects transférentiels qui vont fournir la force à la levée des résistances. Il apparaît également comme à l'origine des résistances les plus fortes, raison pour laquelle l'analyse du transfert constitue le levier essentiel du travail analytique.

Freud décrit deux versants du transfert. L'un est le transfert positif qui réunit les liens d'attachement et de confiance sur la personne du psychanalyste; il est indispensable au bon déroulement de la cure. L'autre versant est le transfert négatif qui, lui, comprend les

investissements hostiles, au risque d'aboutir à une rupture. Ce transfert est donc ambivalent.

« Le plus remarquable, c'est que le patient ne se contente pas de considérer son analyste sous le jour de la réalité, de le regarder comme un soutien et un conseiller, rémunéré de sa peine, qui se contenterait volontiers du rôle dévolu à un guide montagnard pendant une difficile ascension. Non, l'analysé voit en son analyste le retour, la réincarnation, d'un personnage important de son enfance, de son passé, et c'est pourquoi il transfère sur lui des sentiments et des réactions certainement destinés au modèle primitif. L'on se rend bientôt compte de l'importance insoupçonnée de ce facteur du transfert qui, d'une part, offre un secours irremplaçable et, d'autre part, peut aussi constituer une source de périls graves. Ce transfert est *ambivalent*<sup>284</sup> [...] »

« *The "transference" is the very emotional attitude assumed by the patient, under the direction of his unconscious, in analysis towards the analyst; arising, very roughly speaking, from the fact that the analyst who re-elicits repressed reactions becomes the representative of what originally occasioned either them or their repression*<sup>285</sup>. »

Tant que le transfert reste positif, il modifie toute la situation analytique, en reléguant au second plan le dessein rationnel de ne plus souffrir et de recouvrer la santé. Ce dessein cède la place à celui d'obtenir l'approbation de l'analyste. Le transfert devient ainsi la véritable force motrice de la participation du patient au travail analytique.

### **Traumatisme** (angl. : *traumatic event, trauma*; allem. : *Trauma*)

Concept fondamental de la théorie freudienne. Désigne un événement déclenchant, chez un sujet, un afflux d'excitation trop important, que son appareil psychique n'est pas à même de supporter. Le traumatisme entraîne à plus ou moins long terme un dérèglement psychique de l'individu.

---

<sup>284</sup> S. Freud (2001), p. 42.

<sup>285</sup> A. Freud (1946), p. vi.

## Bibliographie

J'ai regroupé les ouvrages qui ont servi de substrat à ce travail selon le domaine auquel ils appartiennent. Cette stratégie témoigne de la façon dont j'ai abordé ce projet de recherche et souligne l'existence de « voies de traverse » entre la psychanalyse et la traduction. Je pense également qu'elle facilitera la démarche du lecteur curieux qui voudra consulter ces ouvrages.

## Psychanalyse

### **Quelques textes de Sigmund Freud**

FREUD, Sigmund (1991). « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *La naissance de la psychanalyse*, trad. de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUF, p. 307-396.

FREUD, Sigmund (1999). *L'interprétation des rêves* (1900), trad. de l'allemand par I. Meyerson, Paris, PUF, 573 p.

FREUD, Sigmund (1968). « Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, trad. de l'allemand par Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, p. 145-171, « Folio Essais ».

FREUD, Sigmund (1983). *Introduction à la psychanalyse* (1917), trad. de l'allemand par S. Jankélévitch, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 443 p.

FREUD, Sigmund (1989a). « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, trad. de l'allemand sous la direction de André Bourguignon par J. Altounian, A. Bourguignon, O. Bourguignon, A. Cherki, P. Cotet, J. Laplanche, J.-B. Pontalis et A. Rouzy, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 41-115.

FREUD, Sigmund (1989b). « Le moi et le ça » (1923), *Essais de psychanalyse*, trad. de l'allemand sous la direction de André Bourguignon par J. Altounian, A. Bourguignon, O. Bourguignon, A. Cherki, P. Cotet, J. Laplanche, J.-B. Pontalis et A. Rouzy, Paris, Petite Bibliothèque Payot, p. 219-275.

FREUD, Sigmund (1989c). « 34<sup>e</sup> conférence » (1932), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. de l'allemand par Rose-Marie Zeitlin, Paris, Gallimard, p. 196, « Folio ».

FREUD, Sigmund (2001). *Abrégé de psychanalyse* (1938), trad. de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUF, 84 p., « Bibliothèque de psychanalyse ».

Le lecteur peut également se référer à l'édition française des oeuvres psychanalytiques complètes de Sigmund Freud (PUF).

### **Melanie Klein, sa vie et son oeuvre**

BERCHERIE, Paul (2004). *Melanie Klein*, Paris, L'Harmattan, 71 p.

KLEIN, Melanie (29 janvier 1937). « Jeu », conférence inter-clinique (inédiée), Institut Welcome d'Histoire de la Médecine, citée par Phyllis Grosskurt (1990). *Melanie Klein, son monde et son oeuvre*, trad. de l'anglais par Cédric Anthony, Paris, PUF, p. 308-309, « Histoire de la psychanalyse ».

KLEIN, Melanie (1968). *Envie et gratitude et autres essais*, trad. de l'anglais par Victor Smirnoff avec la collaboration de S. Aghion et de Marguerite Derrida, Paris, Gallimard, p. 221-224.

KLEIN, Melanie (2004). *Deuil et dépression*, trad. de l'anglais par Marguerite Derrida, Paris, Payot & Rivages, 145 p.

KLEIN, Melanie (2005). *Psychanalyse d'enfants*, trad. de l'anglais par Marguerite Derrida, Paris, Payot & Rivages, 187 p.

KRISTEVA, Julia (2000). *Le génie féminin, tome II : Melanie Klein ou le matricide comme douleur et comme créativité*, Paris, Fayard, 446 p.

SAYERS, Janet (1995). *Les mères de la psychanalyse : Helene Deutsch, Karen Horney, Anna Freud, Melanie Klein*, trad. de l'anglais par Claude Rousseau-Davenet, Paris, PUF, p. 223-284, « Histoire de la psychanalyse ».

THOMAS, M.-C. (1994). « Introduction à l'oeuvre de Melanie Klein », *Introduction aux oeuvres de Freud, Ferenczi, Groddeck, Klein, Winnicott, Dolto, Lacan*, sous la direction de J.-D. Nasio, Paris, Payot & Rivages, p. 195-259, « Rivages Psychanalyse ».

### **Anna Freud, sa vie et son oeuvre**

EDGCUMBE, Rose (2000). *Anna Freud. A view of Development, Disturbance and Therapeutic Techniques*, London, Routledge, 232 p.

FREUD, Anna (1985). *Le moi et les mécanismes de défense* (1936), trad. de l'allemand par Anne Berman, Paris, PUF, 166 p., « Bibliothèque de psychanalyse ».

SAYERS, Janet (1995). *Les mères de la psychanalyse : Helene Deutsch, Karen Horney, Anna Freud, Melanie Klein*, trad. de l'anglais par Claude Rousseau-Davenet, Paris, PUF, p. 155-222, « Histoire de la psychanalyse ».

### La controverse

KING, Pearl, et Riccardo STEINER (1996). *Les controverses Anna Freud – Melanie Klein*, trad. de l'anglais par Luiz Eduardo Prado de Oliveira et Christophe Rendu, Paris, PUF, 864 p.

### Autres textes

BAZAN, Ariane (2007). *Des fantômes dans la voix – Une hypothèse neuropsychanalytique sur la structure de l'inconscient*, Montréal, Liber, 145 p.

BERGERET-AMSELEK, Catherine (1996). *Le mystère des mères*, Paris, Desclée de Brouwer, 175 p.

BETTELHEIM, Bruno (1976). *Psychanalyse des contes de fées*, trad. de l'américain par Théo Carlier, Paris, Robert Laffont, 477 p.

FERENZI, Sándor (1982). « L'adaptation de la famille à l'enfant », *Oeuvres complètes*, tome IV, trad. de l'allemand par l'équipe du Coq Héron (J. Dupont, S. Hommel, P. Sabourin, F. Samson et B. This), Paris, Payot, p. 42.

HAREL, Simon (2000). « L'infigurable psyché », *L'infigurable*, sous la direction de Alexis Nouss, Simon Harel et Michaël La Chance, Montréal, Liber, p. 43-61.

PERALDI, François (2006). *Le sujet. Séminaire 1981-1982*, Montréal, Liber, 229 p.

ROTH, Philip (1970). *Portnoy et son complexe*, trad. de l'anglais par Henri Robillot, Paris, Gallimard, p. 372.

### Ouvrages de référence

CHEMANA, Roland, et Bernard VANDERMERSCH (2003). *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, 462 p., « In extenso ».

HINSHELWOOD, Robert, D. (2000). *Dictionnaire de la pensée kleinienne*, trad. de l'anglais par R. Hinshelwood, texte revu et corrigé par Jacqueline Parant sous la direction de Jean Laplanche, Paris, PUF, 580 p., « Bibliothèque de psychanalyse ».

LAPLANCHE, Jean, et Jean-Bertrand PONTALIS (1988). *Vocabulaire de la psychanalyse*, sous la direction de Daniel Lagache, Paris, PUF, 523 p., « Bibliothèque de psychanalyse ».

MIJOLLA, Alain de, et coll. (2005). *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Paris, Hachette Littératures, 2 vol., 2122 p., « Grand Pluriel ».

ROUDINESCO, Élisabeth, et Michel PLON (2006). *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1217 p.

## Corpus

### « La psychanalyse des enfants »

#### **Le texte allemand**

KLEIN, Melanie (1932a). *Die Psychoanalyse des Kindes*, Wien, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 324 p.

#### **Les traductions anglaises**

KLEIN, Melanie (1<sup>ère</sup> édition : 1932b). *The Psycho-Analysis of Children*, trad. de l'allemand par Alix Strachey, London, Leonard & Virginia Woolf at The Hogarth Press and The Institute of Psycho-Analysis, 393 p.

KLEIN, Melanie (3<sup>e</sup> édition : 1949). *The Psycho-Analysis of Children*, trad. de l'allemand par Alix Strachey, London, Hogarth Press, 393 p.

KLEIN, Melanie (Édition revue : 1975a). *The Psycho-Analysis of Children*, trad. de l'allemand par Alix Strachey revue par H.A. Thorne en collaboration avec Alix Strachey, New York, Delacorte Press, Seymour Lawrence, 326 p.

#### **Les traductions françaises**

KLEIN, Melanie (1<sup>ère</sup> édition : 1959). *La psychanalyse des enfants*, trad. de l'anglais par J. B. Boulanger, Paris, PUF, 320 p.

KLEIN, Melanie (2<sup>e</sup> édition revue : 1969). *La psychanalyse des enfants*, trad. de l'anglais par J. B. Boulanger, Paris, PUF, 318 p.

KLEIN, Melanie (3<sup>e</sup> édition revue et remaniée : 1972). *La psychanalyse des enfants*, trad. de l'anglais par J. B. Boulanger, Paris, PUF, 318 p.

KLEIN, Melanie (4<sup>e</sup> édition revue : 1975b). *La psychanalyse des enfants*, trad. de l'anglais par J. B. Boulanger, Paris, PUF, 318 p.

**« Le traitement psychanalytique des enfants »****Le texte allemand**

FREUD, Anna (1927). *Einführung in die Technik der Kinderanalyse*, Wien, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 89 p.

**La traduction américaine**

FREUD, Anna (1928). *Introduction to the Technic of Child Analysis*, trad. de l'allemand sous la direction de L. Pierce Clark, M.D., New York, Nervous and Mental Disease Publishing Co., 59 p.

**La traduction anglaise**

FREUD, Anna (1946). *The Psychoanalytical Treatment of Children*, trad. de l'allemand des première et deuxième parties par Nancy Proctor-Gregg, New York, Imago Publishing Co., 114 p.

**La traduction française**

FREUD, Anna (1951). *Le traitement psychanalytique des enfants*, trad. de l'allemand des première et deuxième parties par Élisabeth Rochat, trad. de l'anglais de la troisième partie par Anne Berman, Paris, PUF, 128 p.

**Psychanalyse et traduction**

- BOURGUIGNON, André (1989). *Traduire Freud*, Paris, PUF, 379 p.
- DERRIDA, Jacques (1982). « Moi – La psychanalyse », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 72-76.
- HAREL, Simon (1998). « Écriture de soi et traduction dans les oeuvres “jumelles” de Samuel Beckett et Wilfred R. Bion », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 153-184.
- INGRAM, Susan (2001). « Translation Studies and Psychoanalytical Transference », *Traductologie et diversité, TTR*, vol. XIV, n° 1, p. 95-114.
- KAËS, René (1995). « Le préconscient traducteur », *Meta*, vol. 40, n° 3, p. 478-481.
- LAPLANCHE, Jean, et Jean-Bertrand PONTALIS (1982). « Connaître Freud avant de le traduire », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 32-35.
- MAHONY, Patrick (1982). « Towards the Understanding of Translation in Psychoanalysis », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 63-71.
- MAJOR, René (1998). « Faire la vérité », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 233-241.
- McDONALD, Christie (1998). « Sarah Kofman: Effecting Self Translation », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 185-197.
- MERKLE, Denise (1998). « (Ré)écriture du discours psychanalytique lacanien en traduction », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 107-130.
- MICHAUD, Ginette (1989). « Freud : N.d.T. ou Des affects et fantasmes chez les traducteurs de Freud », *L'erreur en traduction, TTR*, vol. II, n° 2, p. 105-127.
- MICHAUD, Ginette (1998). « Psychanalyse et traduction : voies de traverse », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 9-37.
- MOYAL, Gabriel Louis (1998). « Interprétation et fétiches : entre traduction et psychanalyse », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 131-151.
- NOUSS, Alexis (1998). « La traduction mélancolique (sur Paul Celan) », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 199-231.
- NOUSS, Alexis (2005). *Plaidoyer pour un monde métis*, Paris, Textuel, 141 p., « La Discorde ».
- PERALDI, François (1982a). « Présentation », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 9-25.

PERALDI, François (1982b). « Psychanalyse et traduction », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 9-25.

PERALDI, François (1982c). « La traduction du texte psychanalytique – Présentation », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 26-28.

PERALDI, François (1982d). « La traduction dans le discours psychanalytique – Présentation », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 60-62.

ROBERT, Marthe (1982). « Traduire Freud », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 29-31.

ROBIN, Régine, et François PERALDI (1982). « L'interlangue en psychanalyse – Présentation », *Meta*, vol. 27, n° 1, p. 99-105.

SCHNEIDER, Monique (1998). « Éprouver le passage », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 55-72.

SIBONY, Daniel (1998). « Traduire la passe », *Psychanalyse et traduction : Voies de traverse, TTR*, vol. XI, n° 2, p. 95-105.

### Traductologie

BENJAMIN, Walter (1997). « L'abandon du traducteur – Prolégomènes à la traduction des “Tableaux parisiens” de Charles Beaudelaire » (traduction de l'allemand et notes de Laurent Lamy et Alexis Nouss), *L'essai sur la traduction de Walter Benjamin : Traductions critiques*, TTR, vol. X, n° 2, p. 13-69.

BERMAN, Antoine (1984). *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, p. 11-24.

BERMAN, Antoine (1988). « De la translation à la traduction », *Traduction et culture(s)*, TTR, vol. I, n° 1, p. 23-40.

BERMAN, Antoine (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard, 275 p.

BERMAN, Antoine (2001). « Au début était le traducteur », *Antoine Berman aujourd'hui*, TTR, vol. XIV, n° 2, p.15-18.

BERMAN, Isabelle (2001). « L'attachement à une oeuvre », *Antoine Berman aujourd'hui*, TTR, vol. XIV, n° 2, p. 11-14.

BLANCHOT, Maurice (2004). « Traduire », *L'Amitié*, Paris, Gallimard, p. 69-73.

DERRIDA, Jacques (1967). *L'écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, p. 293-340.

DERRIDA, Jacques (2005). *Qu'est-ce qu'une traduction « relevante »?*, Paris, Éditions de L'Herne, 79 p., « Carnets ».

GADDIS ROSE, Marilyn (1995). « What's the English for *Approche Floue?* », *Meta*, vol. 40, n° 3, p. 379-387.

GODARD, Barbara (2001). « L'Éthique du traduire : Antoine Berman et le “virage éthique” en traduction », *Antoine Berman aujourd'hui*, TTR, vol. XIV, n° 2, p. 49-82.

GOUANVIC, Jean-Marc (2001). « Ethos, éthique et traduction : vers une communauté de destin dans les cultures », *Antoine Berman aujourd'hui*, TTR, vol. XIV, n° 2, p. 31-47.

LANE-MERCIER, Gillian (2001). « Entre l'Étranger et le Propre : le travail sur la lettre et le problème du lecteur », *Antoine Berman aujourd'hui*, TTR, vol. XIV, n° 2, p. 83-97.

LAPLANTINE, François (1995). « L'ethnologue, le traducteur et l'écrivain », *Meta*, vol. 40, n° 3, p. 497-507.

MAN, Paul de (1991). « Conclusions : “la Tâche du traducteur” de Walter Benjamin » (trad. de l'anglais par Alexis Nouss), *Traduire la théorie*, TTR, vol. IV, n° 2, p. 21-52.

MORIN, Edgar, et Alexis NOUSS (1995). « Entretien sur la traduction », *Meta*, vol. 40, n° 3, p. 343-351.

NOUSS, Alexis (1995). « La traduction comme OVNI », *Meta*, vol. 40, n° 3, p. 335-342.

NOUSS, Alexis (1997a). « Présentation », *L'essai sur la traduction de Walter Benjamin : Traductions critiques*, *TTR*, vol. X, n° 2, p. 9-12.

NOUSS, Alexis (1997b). « La réception de l'essai sur la traduction dans le domaine français », *L'essai sur la traduction de Walter Benjamin : Traductions critiques*, *TTR*, vol. X, n° 2, p. 71-85.

NOUSS, Alexis (2001). « Éloge de la trahison », *Antoine Berman aujourd'hui*, *TTR*, vol. IX, n° 2, p. 167-181.

ORTEGA Y GASSET, J. (2004). « Misère et splendeur de la traduction » (traduction de l'espagnol et avant-propos de Clara Foz), *Traductions et représentations : Parcours dans l'espace hispanique 1*, *TTR*, vol. XVII, n° 1, p. 13-53.

SIMON, Sherry (2001). « Antoine Berman ou l'absolu critique », *Antoine Berman aujourd'hui*, *TTR*, vol. XIV, n° 2, p. 19-29.

### Esthétique

BERMAN, Antoine (1986). « L'essence platonicienne de la traduction », *Revue d'esthétique*, n° 12, p. 63-73.

GUILOINEAU, Jean (1998). « Beauté de la traduction », *Revue d'esthétique*, n° 33, p. 161-165.

LADMIRAL, Jean-René (1986). « Sourciers et ciblistes », *Revue d'esthétique*, n° 12, p. 33-42.

MAVRIKAKIS, Catherine (1993). « La langue a-t-elle un genre? », *Discours social*, vol. 5, n° 3-4, p. 117-127.

PACHET, Pierre (1998). « L'amour des deux langues », *Revue d'esthétique*, n° 33, p. 167-171.

### Autres textes

La Genèse, XI, 4-9, *La Bible : L'Ancien Testament*, trad. de l'hébreu sous la direction d'Édouard Dhorme, Paris, Gallimard, 1956, vol. 1, p. 35-36, « Bibliothèque de la Pléiade », n° 120.

DONNE, John (1978). *The Divine Poems*, Oxford, Clarendon Press, p. 9.

GOETHE, Johann Wolfgang (2004). *Faust*, trad. de l'allemand par Gérard de Nerval, Paris, Larousse, p. 260, « Petits Classiques Larousse ».

YEATS, William Butler (1963). *The Collected Poems of W. B. Yeats*, London, Macmillan, p. 81.

Annexe

C'est à la demande de mon directeur de recherche, monsieur Alexis Nuselovici Nous, que je présente en annexe cet extrait d'un courriel que je lui ai fait parvenir dans le cadre de ma recherche.

« [...] Depuis notre dernière rencontre, j'ai obtenu une copie de presque tous les documents (manquants) importants pour la rédaction du mémoire, notamment une copie du manuscrit original (écrit en allemand) des conférences d'Anna Freud à l'Institut psychanalytique de Vienne (1927) et une copie de la première et unique traduction américaine de ces conférences (1928). J'avais déjà une copie de la première traduction anglaise, qui n'a été publiée qu'à la fin des controverses en 1946, et de la première traduction française publiée en 1951.

À Harvard, les premiers livres de Melanie Klein (*Die Psychoanalyse des Kindes* [1932] et *The Psycho-Analysis of Children* [1932]) ne sont disponibles que dans les archives de l'université; sans carte de l'université et sans permission spéciale, je n'ai pas eu accès à ces documents. À Yale, ce sont les premiers manuscrits d'Anna Freud qui sont archivés. Les premiers livres de Melanie Klein appartiennent à la collection générale de la bibliothèque de la faculté de médecine; il faut cependant une carte de l'université pour entrer dans la bibliothèque et pour se procurer une carte de photocopie.

En désespoir de cause, je me suis rendue à la Bibliothèque nationale du Canada à Ottawa; j'y suis inscrite et je dispose d'une case, ce qui me permet de faire venir des documents de l'étranger. Après une recherche fort intéressante dans les salles où sont classés les fichiers de tous les documents anciens qui ne sont pas répertoriés dans les banques de données informatisées, le personnel de la bibliothèque m'a assurée que les deux livres de Melanie Klein n'étaient pas disponibles au Canada. (On retrouve la première édition anglaise du livre de M. K. dans le catalogue de certaines universités canadiennes, notamment celui de l'Université Laval; cependant, après vérification, on se rend compte qu'on a confondu copyright et année de publication.)

Les responsables du prêt de la Bibliothèque nationale sont disposés à faire venir les deux premiers livres de Melanie Klein de la Library of Congress des États-Unis. Ils bénéficient de réseaux qui permettront d'assurer la sécurité des documents et d'en faciliter le dédouanage. Je devrai cependant les consulter sur place et il est probable que je ne sois pas autorisée à faire des photocopies puisque la mort de Melanie Klein remonte à moins de 50 ans. Je suis déçue; j'aurais aimé vous remettre une copie de ces manuscrits pour que vous puissiez corriger ma traduction. Pensez-vous que ce compromis sera acceptable pour le lectorat départemental? (Le cas échéant, je ne serai pas en mesure de fournir les documents permettant aux juges, chargés d'examiner mon mémoire, de vérifier l'exactitude de ma traduction.)

Je fais preuve d'insistance puisque ces deux documents me semblent importants. Le manuscrit original et la première traduction anglaise ont été publiés presque simultanément en 1932. Partout, on fait état de la colère d'Alix Strachey lorsqu'elle a réalisé que Melanie Klein avait modifié le manuscrit original après la publication de la traduction anglaise qu'elle avait pourtant approuvée. Cependant, personne ne décrit la nature de l'écart entre le texte allemand et le texte anglais qui a pourtant servi de substrat à la première traduction française publiée en 1959. Avec Melanie Klein, ces changements pourraient être « signifiants ».

Par ailleurs, je me suis tournée vers l'Angleterre pour obtenir des données biographiques sur les traducteurs des oeuvres fondatrices de M. K. et d'A. F. J'attends des réponses. »